LÉONARD ROSENTHAL

AU JARDIN DES GEMMES

LE BIJOU. SUPERSTITIONS ET MORALITÉS. — LA LÉGENDE DE L'ÉMERAUDE. — LA LÉGENDE DU RUBIS. — LA LÉGENDE DU SAPHIR. — LES GEMMES ET LEURS VERTUS. — LES PIERRES GRAVÉES. — LA MAGIE ET LES SUPERSTITIONS.

ILLUSTRATIONS EN COULEURS DE LÉON CARRÉ



PAYOT, PARIS


OF·GEMS·& GEM·CUTTING
GEMSTONES·OF·NORTH·AMERICA·PROSPECTING·FOR·GEM
STONES·AND
MINERALS
MINERALOGY·EMERALD·AND·OTHER·BERYLS·CATALOG
EX LIBRIS
JOHN SINKANKAS

AU JARDIN

DES GEMMES

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Au Royaume de la Perle. 1 vol. in-16, avec des illustrations de Ed. Dulac.

Faisons Fortune. 1 vol. in-16.

L'Esprit des Affaires. 1 vol. in-16.

LÉONARD ROSENTHAL

AU JARDIN DES GEMMES

ILLUSTRATIONS DE **LÉON CARRÉ**



PAYOT, PARIS
106, Boulevard Saint-Germain

—

1925

A MES CHERS ENFANTS

JEAN, PIERRE ET LUCILLE

JE DÉDIE CE LIVRE

Léonard Rosenthal.

AU LECTEUR

Avant qu'il entreprenne de feuilleter ces pages consacrées aux pierres de couleur, je dois compte au lecteur de mes intentions et de mon but.

Mon métier n'est pas d'écrire et, cependant, j'ai publié avant celui-ci un ouvrage intitulé « Au Royaume de la Perle » *et voici encore aujourd'hui un nouveau volume dont les gemmes et, tout spécialement, les trois plus merveilleuses pierres de couleur : l'émeraude, le rubis et le saphir sont le sujet. Pourquoi ai-je voulu l'écrire ?*

La vanité d'auteur m'est étrangère : le sujet n'est pas nouveau. Mais de même que l'amour a formé le thème d'innombrables romans différents, les pierres précieuses peuvent être le thème d'un livre différent de ceux qui ont été publiés depuis qu'on écrit et qu'on lit. Je dois donc dire que la vie ne m'a pas seulement conduit à acheter et à vendre des gemmes ; elle m'a donné la faveur de les aimer pour elles-mêmes, de m'y intéresser intellectuellement. Elles n'ont pas été seulement pour moi des objets d'échange ; elles me sont apparues comme des créations de la nature, dotées d'une existence mystérieuse et de

singuliers pouvoirs, et peu à peu j'ai été attiré par leur vie secrète.

Elles ont eu, pour moi qui les aimais et voulais les comprendre l'attrait d'énigmes étranges. Au delà de l'intérêt professionnel, la curiosité des origines m'a saisi. Aux origines minéralogiques, à l'étude de la lutte passionnante, obstinée, cruelle et parfois tragique, soutenue par l'homme pour conquérir les pierres précieuses, l'examen des croyances, des allégories, des légendes, des symbolismes, s'est joint pour s'imposer à mon esprit.

C'est alors que j'ai voulu écrire ce livre. Mais je croyais tout d'abord qu'il me suffirait de puiser dans mes seules ressources et j'ai rapidement jeté sur le papier mes souvenirs personnels, mes connaissances des gemmes et de leur histoire et tout ce que la vie m'a appris et tout ce que ma longue expérience m'a permis d'enregistrer. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que la mémoire et les ressources de l'expérience ne pouvaient m'apporter la matière complète d'un ouvrage de ce genre et qu'il fallait faire une part à l'érudition.

Pendant deux ans, j'ai consacré les loisirs que me laissaient les affaires à compulser des documents, à relire et à étudier les textes sacrés des Indiens, les auteurs du moyen âge, les traités de thérapeutique, les légendes, les œuvres des poètes, les thèses des minéralogistes et des savants, les traités de magie, de glyptique, etc. J'ai pris des notes et des notes, au fur et à mesure que s'accomplissait ce travail préparatoire et quand j'eus fini, je me suis trouvé en face d'un si prodigieux amas de documents

et d'une telle complexité de mon sujet, qu'épouvanté par tout ce qui me restait à faire pour tirer de tout cela un livre simple et clair, comme je le voulais, le découragement me prit et que je fus sur le point de reculer devant une si lourde tâche. Tout ce qui avait trait à la magie surtout et à ces mille superstitions auxquelles les pierres de couleur se sont trouvées si étroitement mêlées depuis le fond des âges me parut difficile à exposer clairement, et même, je l'avouerai modestement, dépasser, par leur ampleur et leur profondeur, mes faibles moyens d'écrivain non professionnel.

Mais mon amour pour les gemmes me ramenait toujours vers mon abondante documentation que je compulsais sans cesse. Petit à petit, le prodigieux intérêt qui se dégageait de l'ensemble me rendit courage et je résolus de mener mon œuvre à bien, coûte que coûte, et comme si elle était le but unique de toute mon existence. Je ne vivais plus que dans l'histoire des gemmes et ma documentation devenait même l'objet principal de mes conversations. C'est ainsi que pendant des heures et des heures, je me suis entretenu de toutes ces choses merveilleuses avec des amis, des philosophes, des savants, des spécialistes même de ces questions étranges de magie, de superstitions, de vie intime des pierres précieuses. Je dois beaucoup à ces conversations, car elles m'ont fait mieux comprendre mon sujet et ce qui, dans les textes, présentait pour moi de l'aridité. Aux conversations ont souvent succédé des échanges de lettres avec les mêmes amis, philosophes, savants et spécialistes et c'est grâce

à ce commerce intellectuel que je suis arrivé à clarifier ma documentation et à en extraire l'œuvre que je présente aujourd'hui.

J'aurais pu emprunter à ces correspondances des passages profonds, philosophiques, savants ou simplement littéraires, mais le livre n'eut plus été aussi entièrement mien et j'ai préféré repenser le tout moi-même, le fondre en un résumé aussi simple que possible, si simple que toute personne — fût-ce un enfant — désireuse de connaître l'histoire étrange, merveilleuse et complexe des pierres de couleur, puisse le comprendre sans effort et aimer ensuite comme je les aime ces merveilles incomparables qui depuis toujours ont été les ornements de la beauté et les attributs de la puissance.

Telle est l'œuvre que je soumets aujourd'hui à l'indulgence du lecteur.

L. R.

AU JARDIN DES GEMMES

LE BIJOU

SUPERSTITIONS ET MORALITÉS

L'origine des bijoux et des gemmes qui les composent remonte à l'origine des peuples.

Les pierres de couleur classiques : le rubis, le saphir, l'émeraude y sont encore plus étroitement mêlées que la perle.

Lisez plus loin les textes anciens des peuples orientaux sur ces gemmes : ils vous aideront à pénétrer leur psychologie, ils vous éclaireront sur leurs croyances religieuses, leur manière de comprendre la médecine. La naïveté de leurs superstitions surprend d'abord, mais comparez-les avec celles de nos écrivains du XVI[e] siècle et vous découvrirez que la mentalité des peuples d'avant J.-C. vaut celle du peuple le plus civilisé du monde : le peuple français.

Mais, on croirait à tort que le XX[e] siècle nous ait libéré de toutes les superstitions : croyants ou libres penseurs, qui de nous n'est pas influencé par une superstition quelconque. Un de mes amis, grand

savant, très sceptique, discutait avec une pythonisse et niait toute sa science. La controverse semblait sans issue, chacun restant sur ses positions, quand la pythonisse, fixant le savant, lui dit : « Vous avez tort de garder ce costume marron, il ne peut pas vous porter bonheur. » Mon ami n'est pas riche, mais je n'ai plus revu son complet tout neuf.

Ce petit événement est récent et trop caractéristique pour être passé sous silence. Mais le sujet est inépuisable, chacun de nous a sa petite chapelle intime, sa petite religion et y est fermement attaché.

Ces croyances changent avec les pays. Ainsi en France, rencontrer un chat noir est un bonheur. C'est tout le contraire en Russie où cela représente la discorde ; mais je ne désire empêcher personne de croire. Nous avons tous des bases religieuses ataviques, nous sommes enclins à admettre le merveilleux. Votre serviteur est très superstitieux. Il porte une petite bague-talisman qui le préserve de tous les dangers et met de préférence des cravates où il entre des fils verts. Il ne serrera jamais la main d'un ami à travers une porte et ne passera pas sous une échelle.

Il faut reconnaître que certains hasards, corroborant les superstitions, invitent à y croire.

Ainsi l'histoire abonde en faits curieux qui semblent prouver que lorsque des joyaux et des pierres précieuses se sont trouvés mêlés à des incidents inattendus, ils ont presque toujours été le signe de malheurs futurs, je me bornerai à rappeler les plus connus :

La mort de l'empereur Galba fut précédée d'un événement que son entourage considéra comme un présage fâcheux. Le premier jour de janvier, comme il offrait un sacrifice à Jupiter, la couronne impériale, enrichie de pierres précieuses, tomba de sa tête. Quelques jours après, Galba mourait.

L'histoire présente d'autres cas de présages identiques.

Le roi de France Henri III, que devait assassiner Jacques Clément, s'écria le jour de son couronnement, au moment où on lui posait la couronne sur la tête : « Elle me blesse. »

Louis XVI, que la Révolution devait guillotiner, s'écria lui aussi, le jour de son couronnement, au moment où la couronne touchait son front et en faisant le geste de la retirer : « Elle me gêne. »

L'infortuné Jacques II fut averti de la sorte de sa fin tragique. La couronne du sacre était trop petite pour sa tête et pendant toute la cérémonie l'un des seigneurs de sa suite dut la maintenir pour l'empêcher de tomber. Cet incident fit la plus vive impression sur l'assistance et affecta tout spécialement l'esprit de la reine qui y vit le présage d'un régime troublé, malheureux et peut-être tragique.

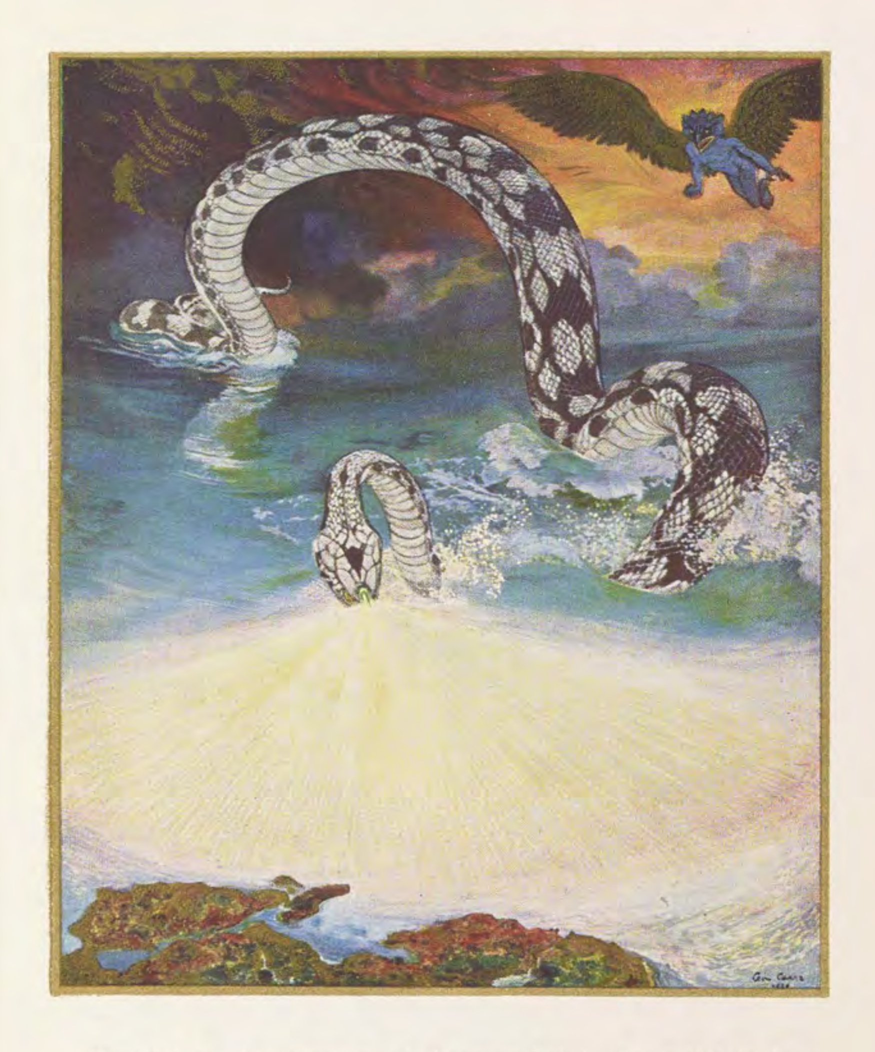
On raconte que le tsar Nicolas II, lui aussi, fit mine de retirer sa couronne avant la fin de la cérémonie de son couronnement.

Si nous laissons de côté les exemples de l'histoire, qui, dans sa vie particulière, n'a pas été averti d'un

événement fâcheux par un pressentiment! qui n'a pas fait coïncider un ennui ou un bonheur avec une superstition !

L'anecdote suivante en témoignera. A partir de 1895 les perles, les pierres de couleur ont commencé à hausser considérablement de prix. En quelques années leur prix a doublé. Cette hausse se faisait sentir à Paris, surtout dans le commerce du gros où les commerçants étrangers venaient se fournir.

Il suffisait à cette époque d'entrer dans une boutique de la rue de la Paix ou du Palais-Royal, aux magasins du Louvre ou de l'Hôtel-de-Ville pour acheter presque au prix marqué. Je connaissais une cliente au Palais-Royal qui me vendait presque quotidiennement des bijoux que je revendais immédiatement. Un jour elle me charge de vendre un lot de bijoux appartenant à une personne dans le besoin. « Faites-moi plaisir, vendez ce lot sans bénéfice pour vous. » Quelques jours après, j'ai rapporté à ma cliente un prix supérieur à celui qu'elle espérait. « Je veux, me dit-elle, que vous choisissiez quelque chose dans ma vitrine, en souvenir de cette affaire. » Sur son insistance, j'ai accepté un canif en or. Mal m'en a pris, car depuis ce jour, je n'ai plus pu faire d'affaire avec cette cliente. Après une vingtaine de visites, très découragé, je me demandais tristement à quel mauvais sort il fallait attribuer cette guigne et je me suis rappelé le canif. Immédiatement, sur le pavé même, je l'ai brisé avec une grosse pierre et ayant jeté les morceaux dans un égout je



Pareil à un immense pont d'argent brisé, il se reflétait dans la vaste mer...

suis allé directement au Palais-Royal. Le même jour je concluais une affaire qui était suivie régulièrement par d'autres.

Les superstitions sur les pierres de couleur ont certes évolué à travers les siècles et nous sont arrivées légèrement modifiées dans la forme et non dans le fond.

L'éducation raffinée a dissimulé notre nature fruste sous une apparence uniforme et trompeuse, mais il ne faut guère pousser loin les investigations pour retrouver l'homme primitif avec ce qu'il a de mauvais et de bon. J'écris : mauvais d'abord, car je crains fort que la balance ne soit à l'avantage du premier et je veux donner en partie raison aux défenseurs de l'éducation et de son exemple qui nous apprend à ne pas nous laisser aller au premier mouvement de nos sens, souvent brutal. Mais si les superstitions ont évolué, la civilisation n'a apporté aucun changement dans la manière de porter et d'aimer le bijou. Les élégantes de la rue de la Paix et de la 5e avenue s'en parent à peu près à la manière des sauvages du centre de l'Afrique.

Le bijou est resté le même et c'est l'art de le fabriquer qui diffère. Toujours il a connu la faveur des grands et des belles et rien ne le prouve mieux que ce que dit des pierres précieuses l'un des plus grands joailliers du xviie siècle, qui fut en même temps un érudit, auquel j'aurai plus d'une fois recours ; Robert de Berguen, dans la préface de son livre *Les Merveilles des Indes Orientales*, publié en 1669 et dédié à « Made-

moiselle » connue dans l'histoire sous le nom de la Grande Mademoiselle. Il dit notamment :

« C'est ici, l'abrégé de tout ce qu'il y a de plus excellent et de plus rare dans le monde. C'est en quoi consiste en partie la splendeur des plus grands monarques qui soient, ou qui aient jamais été. C'est l'âme de ce grand commerce des nations les plus éloignées entre elles. Et plus proprement, c'est l'unique félicité et le lustre de la vie ; ou bien pour m'expliquer en un mot ce sont les merveilles de la nature et les plus riches trésors de la terre.

« Chacun demeurera d'accord de cette vérité et qu'il n'y a rien parmi nous qui soit estimé ou plus rare ou plus nécessaire dans la vie, puisque tous les jours on voit des humains passer d'un bout du monde à l'autre, s'hasarder à tant de tempêtes et à l'inconstance des mers, bref s'abandonner si librement à toutes sortes de périls et de risques, qui leur sont inévitables, à dessein de s'enrichir de ces admirables pierreries, parce que l'on ne trouve rien de plus beau, de plus riche et de plus utile en toutes matières. Mais, Mademoiselle, il ne faut pas simplement se fonder sur l'opinion des hommes pour leur donner de l'estime. Elle leur est acquise de meilleure part, et Votre Altesse Royale sait très bien que l'Écriture Sainte nous enseigne que ce qui rendait le paradis terrestre, entre autres particularités, si merveilleux, c'était que l'un des fleuves qui en sortait ne coulait que sur l'or et sur les plus rares pierreries. Que tout le temple du

Dieu vivant était revêtu d'or et que le rational du grand-prêtre était chargé de pierres précieuses en pareil nombre qu'il y avait de tribus, dont le peuple-élu était composé. Que même la nouvelle Jérusalem ou bien l'Église n'a été révélée à saint Jean que sous la figure d'un vaste et superbe édifice tout d'or fondé sur les pierres les plus précieuses et les plus exquises, dont douze portes en faisaient l'entrée, chacune desquelles était d'une seule perle. Que Dieu apparut alors à cet évangéliste dans sa pompe et au milieu de sa gloire tout resplendissant d'une lumière de jaspe et de sardoine et environné d'un iris d'émeraude. Que selon saint Épiphane, la loi que Dieu mit entre les mains de Moïse était gravée dans un saphir. Et si l'un des plus renommés rabbins est croyable, que la baguette de Moïse en était aussi.

« Cette estime étant et si légitime et si manifeste, on ne s'étonnera plus de ces longues et périlleuses navigations que l'on a entreprises depuis environ deux siècles (qui ont agrandi l'univers près de moitié) puisqu'elles ont apporté avec elles tant de belles choses, et qu'elles ont remporté comme un triomphe la dépouille entière de l'Orient et de l'Occident, voire tellement enrichi l'Europe, qu'à présent les Indiens les achètent chez nous. »

Le bijou m'a toujours servi d'indication psychologique. Montre-moi tes bijoux et je te dirai qui tu es... Confessez la femme au sujet de ses bijoux, demandez-lui le genre d'importance qu'elle y attache et vous

saurez son degré de coquetterie, d'esthétique, de vanité, d'ambition. On porte le bijou ou pour soi, ou pour les autres. Celle qui désire le bijou pour soi l'aime pour lui-même et s'en pare pour sa satisfaction personnelle. Cette catégorie est assez rare et désire ce qu'il y a de plus beau, quitte à posséder une plus petite pierre. Elle est continuellement en admiration devant le joyau et ne s'en sépare pas souvent, même la nuit.

La majorité des femmes préfèrent des bijoux importants faisant beaucoup d'effet, dussent-ils avoir des défauts. Ils serviront à exciter la jalousie des bonnes camarades et ce sentiment assure leur meilleure clientèle aux joailliers. Je ne vise point à l'attitude d'un moraliste acerbe, et mon rôle est d'enregistrer les remarques de mon expérience de vingt-cinq ans. Mais j'ai noté par exemple que la hausse des saphirs, il y a une dizaine d'années, était due à une demande inusitée de ces pierres par une grande cité de l'Amérique du Sud. La femme d'un grand commerçant avait acheté une parure de saphirs, et dès lors toutes les élégantes de la ville ont acheté à son exemple des parures de saphirs en rivalisant de grandeur et de prix.

C'est dans ma profession qu'il est le plus facile peut-être de constater l'effet de ces éternelles impulsions de la jalousie et de la vanité humaines. Elles n'ont point trait à la beauté et à l'art, mais à la valeur représentative, au désir d'éclipser et de mortifier par comparaison. Et c'est là, une survivance de l'enfantillage, majorée par les ambitions de la maturité et l'appétit

du prestige social. Je pourrais me risquer à dire que bien des femmes portent moins leurs joyaux pour l'amour d'eux et d'elles-mêmes que « contre » d'autres femmes.

Mais la séduction propre du bijou reste distincte de la vanité et du désir d'humilier et je ne peux me défendre de rappeler ces vers amusants de Clément Marot qui, sous leur forme naïvement irrévérencieuse, résument l'essentiel :

Quand les petites velotières (grisettes)
Trouvent quelque hardy amant
Qui veuille mettre un diamant
Devant leurs yeux riants et verts
Crac, elles tombent à l'envers.

Et me pardonnera-t-on de me mettre un instant en scène pour un autre exemple ? J'ai reçu récemment la visite d'une jeune femme élégante, d'une beauté charmante, accompagnée de Mme Cardinal. Sur sa demande, je lui montre un collier de deux cent mille francs. Ravie, elle m'engage à dire à une tierce personne qui viendra le lendemain, que je venais d'acheter cette belle chose à une dame pressée de s'en défaire, et qu'elle valait le double du prix de cette vente forcée. Peu décidé à jouer ce rôle, j'offre de présenter d'autres arguments, non moins décisifs. La jeune femme est sans doute habituée à ceux-là, elle hésite... « C'est bien simple, lui dis-je en riant. Si mes explications ne doivent pas suffire et si votre ami décline l'achat de

ce collier, je lui dirai que dans ce cas c'est moi qui vous l'offre. » A peine ai-je fini de plaisanter que les yeux brûlants de la belle personne s'attachent sur moi et Mme Cardinal, me prenant à part, murmure : « Vous avez tout pour plaire, mais acceptez un conseil. — Volontiers. — Eh bien, si vous voulez avoir des succès certains, tenez-vous plus droit... et je réponds de tout. »

Cette petite scène est assez fréquente dans notre état pour nous inspirer une sérénité aussi morale que philosophique...

Mais pourquoi s'attarder à l'examen des mauvais sentiments. Le bijou n'en est point une des causes capitales, et je préfère parler des joies qu'il donne et des sentiments délicats qu'il fait fleurir.

Pour notre mère, pour notre fille, les bijoux sont des dates de la vie sentimentale. Ils éclairent d'une lueur rare chacun des stades de la féminité. Celui-ci évoque une fête, celui-là rappelle les minutes suprêmes de l'amour partagé, un aveu, un sourire, un serment. Et celui-là s'est doucement allumé sur le chemin de l'existence pour éclairer la venue au monde d'un enfant. Ouvrir la cassette familiale, à une heure de silence, de douceur et de mélancolie, c'est s'aventurer dans le passé dont les tristesses mêmes ont l'accent de la tendresse. On s'attarde, on songe, on entend chanter tout bas, dans le lointain, la vieille chanson d'émotions qu'on croyait oubliée, et on s'abandonne à l'évocation de visions à demi effacées, dont le cœur se souvient

mieux encore que la mémoire. Chardin nous fait presque pleurer par la façon exquise dont il fait sortir d'un coffret, dans une de ces natures mortes tout imprégnées de la vie du silence, un ruban bleu, déteint, bandelette d'un jeune front que la mort a touché. Quelle noble chose Chardin eut su faire du portrait d'une aïeule contemplant son écrin ouvert sur ses genoux. Elle revoit le modeste bijou que son père lui donna lorsqu'elle eut douze ans, et que la jeune fille naissait déjà de la fillette. Elle se souvient de sa joie, et du bonheur de ses parents devant son petit visage émerveillé. Voici la bague offerte par le fiancé, l'anneau symbolisant l'union des âmes, l'anneau d'or ouvrant les avenues de la vie et leurs perspectives de bonheur, d'amour, d'épreuves, de combats, d'apaisements. Quel poème aux strophes diversement émouvantes s'écrit dans ce cercle précieux et minuscule.

Et les joyaux se succèdent, fermoirs du livre des années, confidents muets, témoins incorruptibles... Ce sont des gages de bonheur, d'un bonheur, certes, harmonieusement partagé entre ceux qui le reçoivent et ceux qui le donnent. Mais peut-être, comme dans le véritable amour, celui qui donne est-il le plus profondément heureux. J'évoque en écrivant ceci une figure, entre tant d'autres, celle d'une grand'mère. Sa petite-fille adorée, mariée nouvellement, devait recevoir une bague d'émeraude de sa belle-famille, mais le bijou tardait à venir. Mme X... s'en désole, elle n'a pu dormir de la nuit en songeant à la déception

de la jeune femme. Elle m'en fait part en venant me trouver un matin. Elle veut, ajoute-t-elle, acheter et offrir elle-même cette émeraude. Je lui conseille de patienter quelques jours. Elle est très pressée. Il est onze heures et demie. A midi elle placera le joyau sous la serviette de sa petite-fille et je vois encore l'anxiété, la nervosité, puis la joie fébrile de cette dame de soixante-dix ans qui s'enfuit, légère, emportant la pierre, promesse merveilleuse d'une minute de double bonheur.

Mais on ne reçoit pas toujours. Parfois, hélas, on doit vendre. Et vendre le bijou, c'est briser un lien du passé. C'est une horrible chose que d'être forcé d'abandonner au flot de la vie qui le remporte cruellement, le bijou qu'une prospérité détruite avait jadis apporté, celui qu'a légué la mère, celui qu'a donné le fiancé, celui qu'offrit l'époux disparu. On les a défendus jour par jour, heure par heure, contre la détresse implacable, étouffante. Chaque parcelle de leur modeste luxe a été rachetée par des privations cachées, chacune a coûté des sanglots dans l'insomnie, de torturants calculs, des illusions vaines et des espoirs plus vains encore... Mais à la fin, il faut céder, il faut s'acheminer, la honte au front, emporter dans des mains frémissantes la petite chose bien-aimée comme un enfant qu'on va abandonner à l'indifférence atroce de la vie. Chaque pas est lourd, vingt fois on veut retourner en arrière, tout l'être proteste... et cependant on va vendre. Cela est net, brutal. De l'argent voué à

prolonger une vie souffrante remplacera l'objet vivant et aimé et le retour est navrant comme si l'on venait d'enterrer un peu de son âme dans la fosse commune du hasard...

Pour reprendre une phrase aussi naïve que célèbre si le bijou pouvait parler, que d'histoires il pourrait raconter. Je veux simplement dire que les gemmes inanimées sont étroitement mêlées à la vie intime, qu'elles ont vu bien des comédies et des tragédies, qu'elles ont représenté bien des luttes et bien des abandons, qu'elles ont été les dépositaires de bien des secrets, au même titre que des meubles et des logis, et peut-être plus encore.

Mais le bijou n'a point de pedigree. On ne connaît point son passé, du moins d'une façon certaine. Le vers de Mallarmé : « L'insensibilité de l'azur et des pierres » s'applique ici merveilleusement. Le joyau a été porté à tour de rôle par les êtres les plus dissemblables. Il a brillé pour rehausser discrètement la grâce d'une vierge. Il a étincelé pour rendre plus ardente la provocante beauté d'une courtisane. Il a fait les délices d'une femme mariée. Il a été le gage des amours secrètes d'une maîtresse. Il s'est promené dans les cours souveraines, dans les soirées de gala, dans les bals, dans les boudoirs, peut-être dans les bouges. Il a traversé les mers. Il a été témoin de passions éperdues, légitimes ou coupables, de crimes, de transactions suspectes. Il a été volé, il a provoqué la convoitise des vivants et les regrets des mourants. Et cependant rien

ne trahit, dans son impassible éclat, les souvenirs qui le surchargent. Il est indifférent et immortel, incorruptible et muet. Ni les adorations, ni les profanations n'ont laissé de traces. Son histoire ne sera jamais finie.

Le bijou est enclos dans le prestige de sa propre beauté, qu'une reine ou une esclave l'aient porté, il n'en reçoit pas plus de tares, que de quartiers de noblesse. Il passe chez le lapidaire, qui le repolit, et tout vestige de sa vie antérieure disparaît. Les drames auxquels il fut mêlé restent aux griffes de son ancienne monture, elles-mêmes brisées par le marteau et refondues à la flamme, et l'existence du bijou reprend, délivrée de ses mystères révolus et offerte à des aventures neuves.

J'ajouterai un seul trait à cette constatation de l'intangibilité et de l'impassabilité du joyau : de tous les objets mêlés à la vie d'un personnage historique, le bijou, seul, n'obtient aucune plus-value du fait de lui avoir appartenu. Sa valeur marchande n'en est point modifiée. Il reste ce qu'il était, il est jugé selon son orient, ses carats, sa contexture, en plein anonymat.

Ce n'est pas un de ses caractères les moins curieux que cette totale indépendance des milieux et des événements.

Bien que mon but soit de parler ici presque uniquement des pierres de couleur et de leur vie propre, il ne me semble pas possible de passer complètement

sous silence les montures qui les enchâssent, les font valoir et permettent de les porter. Une pierre, quelles que soient sa beauté, sa pureté, sa grosseur, sa rareté, n'est qu'une pierre. Montée, elle constitue un bijou. Que ce bijou se nomme bague, bracelet, diadème, épingle, broche, pendentif, il fait si complètement partie de la personne qui le possède et le porte que l'art du bijoutier, qui est par excellence l'art de la présentation de la pierre précieuse et de sa mise en valeur, mérite bien que j'en dise quelques mots. Il n'y a que la perle, qui étant par elle-même une merveille parfaite, peut se dispenser de monture : c'est pourquoi je n'en parlerai pas ici.

Avant de parler des pierres, on souffrira donc que je parle des montures, cadres et travaux d'art qui ajoutent à la richesse naturelle d'une émeraude, d'un rubis ou d'un saphir l'enchantement de leur grâce et de leur perfection. Une pierre plaît à une femme, mais elle lui plaît davantage si montée à son doigt au centre d'un cercle d'or, si mise en évidence au milieu d'un nœud de pierreries délicatement serties, si enchâssée dans un diadème, elle devient un bijou qui convient à son visage, à son esprit, à son caractère, à sa toilette, à son rang et devient le symbole de son goût personnel.

Les bijoux ont toujours été le complément de la toilette des femmes. Ils sont indispensables, mais encore ne doivent-ils pas être seulement un signe de richesse et d'opulence, il leur convient de jouer un

rôle utile, d'avoir dans l'esthétique du costume un caractère précis, et, par la forme et la couleur, de compléter un ensemble, d'ajouter une beauté.

Certes, aussi loin qu'on remonte dans l'histoire de l'humanité, la femme et même l'homme ont toujours cherché à se couvrir d'ornements, mais ce n'est qu'à la longue que ces ornements ont acquis la grâce et la légèreté qui devaient leur permettre de devenir des bijoux. La matière s'y prêtait, car les métaux brillants — l'or et l'argent — et les pierres, attirantes par leur éclat, leur couleur et leur rareté, furent toujours au nombre des corps qui, sous toutes les latitudes, furent recherchés pour ces ornements.

Je ne veux pas faire ici l'histoire du bijou à travers les âges. Ce n'est pas mon sujet et d'ailleurs un gros volume ne suffirait pas à l'épuiser. Mais on me permettra tout de même, ne fut-ce que pour la gloire des pierres de couleur, d'examiner comment à diverses époques, elles entrèrent dans la composition des bijoux et contribuèrent à la parure de la femme.

Les anciens Égyptiens aimèrent les colliers de verre et les pierres de couleur gravées ; il y a au musée du Louvre de remarquables intailles sur pierres fines, qui remontent à près de deux mille ans avant l'ère chrétienne. Leurs bracelets en or ciselé étaient souvent ornés de jades, de cornalines, de rubis et de saphirs.

Les Grecs qui poussèrent très loin l'art de travailler les métaux précieux firent de fort jolis bijoux. Leurs ceintures avec boucles en or ou en argent ciselé étaient

généralement enrichies d'une pierre précieuse. Il y eut des bracelets en forme de serpents enroulés comme ceux trouvés en Ithaque et dont les yeux étaient faits de minuscules rubis ; certaines boucles d'oreilles grecques représentaient des têtes d'animaux garnies de grenats ou d'autres pierres de couleur. Lorsque Homère décrit les bijoux des femmes grecques, il désigne généralement des bijoux d'or, mais il dit aussi que les boucles d'oreilles de Junon étaient à trois pierres (sans désigner lesquelles) d'un travail achevé « qui dardaient un vif éclat ». Avec infiniment d'art les Grecs ornaient leurs bijouteries de rosaces et de bordures faites de petits morceaux de pierres de couleur, d'émail ou de verre transparent lapidé à plat.

C'est par les Grecs que l'art de travailler l'or s'est propagé en Italie, de même que l'art de graver les camées et les intailles. Les Romains ont su, en opposant habilement, les uns aux autres, différents procédés de travail, et en obtenant des profondeurs savamment calculées, à côté de reliefs mis en lumière, donner l'illusion de l'or à plusieurs tons. Parfois ils ont agrémenté leur travail d'un semis de petites perles ou de petites pierres de couleur, fixées à l'aide d'un fil d'or. Toutes les conceptions romaines de bijoux sont franches et d'un effet décoratif agréable.

Les Gaulois ont aimé les bijoux, mais il ne semble pas qu'ils aient connu l'art de se servir des métaux précieux et des pierres fines, car la plupart des torques, bracelets, pendeloques, amulettes, colliers, fibules,

boucles d'oreilles que l'époque gauloise nous a transmis sont de fer ou de bronze. L'or et le bijou d'or orné de pierres fines n'apparaissent en Gaule qu'après la conquête romaine. Les bracelets d'or que conservent le musée de Saint-Germain et le musée de Cluny sont essentiellement gallo-romains. Il faut arriver à l'époque mérovingienne pour voir la pierre de couleur embellir le bijou et encore la seule pierre employée alors est-elle le grenat. Ainsi la poignée de l'épée de Childéric Ier est ornée d'un pommeau et d'une garde en grenats incrustés à plat. La bague à chaton de grenat, la plus ancienne connue à cette époque, qui est au musée de Saint-Germain a été trouvée à Jouy-le-Comte.

Le moyen âge est, par excellence, l'époque de l'orfèvrerie religieuse. L'influence de saint Éloi qui fonda de nombreux ateliers où l'art de travailler l'or et l'argent et de tailler les pierres précieuses se développa, domine toute cette époque. Mais si les tombeaux sont recouverts d'or, si les vases d'églises sont ornés de pierres de couleur, le bijou privé est rare. Ce n'est guère qu'au XIVe siècle que, à l'exemple des magnificences de la cour des ducs de Bourgogne, on voit les dames adopter la mode des ceintures, des chapels, des carcans d'or garnis de pierreries. On fabrique des flacons, des reliquaires d'or ornés de pierres précieuses et les rubis, les saphirs, les émeraudes entrent dans l'ornementation riche des habits. C'est encore à cette époque qu'apparut la mode des petits tableaux d'or rehaussés d'émaux, de perles et de pierres de couleur.

Il était réservé à la Renaissance de donner à l'orfèvrerie et à la joaillerie un merveilleux éclat artistique et c'est surtout à partir de cette époque qu'on observe l'influence des événements politiques sur la valeur et la faveur des bijoux. La venue à la cour de François Ier, de Benvenutto Cellini marque la date précise à laquelle la bijouterie, délaissant les raideurs gothiques, cherche des compositions dont l'art antique fournit l'inspiration. L'or ciselé triomphe et toutes les pièces de cette époque sont des chefs-d'œuvre. Orfèvres et joailliers s'installent partout : la seule ville de Rouen en comptait 265 ayant droit de marque. Les bijoux qui sortent de leurs mains sont tous de proportions justes, d'une élégance parfaite et du goût le plus sûr dans l'emploi des pierres qui les rehaussent. De l'avis des historiens d'art, on n'a jamais fait mieux que les artistes de ce temps. Les bracelets sont sertis de pierreries, les broches ont de grands chatons saillants, les pendants d'oreilles sont faits de telle sorte que les perles ou pierres qui les composent en constituent toute la richesse et que l'or n'y est plus que le moyen de fixer la pierre. C'est tout à fait la formule moderne. La ferronnière apparaît, délicate, gracieuse, ainsi qu'on le voit dans les portraits peints par Léonard de Vinci et Mantagna. La ferronnière c'est une étoile en diamant, en rubis, en émeraude, en saphir, brillant au milieu du front et fixée par un mince cercle d'or. Rien n'était plus gracieux.

Les femmes portent des croix d'or où l'or sert dis-

crètement à enchâsser les rangées de pierres, des rosaces où les pierreries sont mises en valeur par l'or et l'émail, des bracelets où l'or ne sert encore qu'à maintenir une grosse pierre ou un groupe de petites pierres. Vraiment alors le bijou est devenu un ornement délicat qui complète la beauté de la femme sans jamais l'écraser.

Le goût du faste ne fait que croître avec les derniers Valois et les premiers Bourbons, notamment avec Louis XIV, chacun à la cour voulant rivaliser d'éclat et de richesse. Les femmes se mirent à porter au corsage des nœuds de joaillerie et dans les cheveux des aigrettes à tiges mouvantes tout en pierreries. Les ouvrages de joaillerie ne présentèrent plus aux yeux émerveillés que des flots de pierres précieuses, des ruissellements étincelants. Il faut noter au passage l'année 1667 qui a vu apparaître la *rivière*. Dès lors les joailliers fabriquent des pièces entièrement recouvertes de pierreries sans que l'or soit apparent. L'imagination des joailliers, les exigences de luxe de la toilette féminine modifièrent complètement alors la conception du bijou, ou plutôt généralisèrent la conception qui n'avait été qu'une exception d'art sous la Renaissance. Jusqu'alors les pierres précieuses n'avaient été considérées que comme un accessoire de la parure, mais non comme son objet principal. Dès lors c'est tout le contraire qui se produit. La pierre fine devient l'objet principal et la monture n'est plus que l'accessoire destiné à lui donner sa plus belle apparence. C'est la conception qui est restée celle du bijoutier moderne.



Au Pérou, dans la vallée de Mantu, les indigènes adoraient la déesse Emeraude...

Après la mort de Louis XIV, la Régence qui fut l'époque du luxe, du plaisir, de l'élégance, des folles dépenses, nous apporte une quantité incroyable de bijoux ravissants. Les maîtres parisiens déploient toutes les ressources de leur ingéniosité et de leur art : la ciselure et l'émail viennent aider à la création de bijoux nouveaux. La bijouterie cherche à se rapprocher de la nature et introduit des feuilles, des fleurs, des coquillages dans le dessin des montures des pierres.

N'empêche qu'à ce moment les grands artistes joailliers blâment la tendance à la mode. Ainsi Augustin Duflos qui fit la couronne que Louis XV porta pour son sacre en 1722 dit « qu'il regrette que la mode des pierres de couleur, mêlées aux diamants, soit passée et que leur emploi, qui avait été un des caractères distinctifs de la joaillerie sous le règne de Louis XIV, permettait de faire de bien plus jolies choses ».

L'époque nous a pourtant laissé de charmantes choses, comme ces fermoirs de Mme de Pompadour, qui sont au Cabinet des Antiques. Ce sont des entourages de camées. Ils sont faits d'émeraudes taillées de manière à simuler un ruban froncé, resserré de distance en distance par des liens en petites roses. Ces liens sont les extrémités prolongées du nœud qui orne le sommet de la composition.

Les revers du règne portèrent un coup rude à l'orfèvrerie et à la bijouterie, tant il est vrai que le cours des événements politiques et sociaux se répercute toujours sur le commerce des bijoux. L'émail qui avait

joué un si grand rôle dans la décoration du bijou disparut pour faire place à la ciselure. Les pierres précieuses se font plus rares et les femmes portent des chatelaines, des ménagères, des chaînes tout en or. Il fallut attendre le début du règne de Louis XVI pour voir l'art de l'émailleur revenir en faveur. Les émaux transparents furent mariés aux ors de couleurs et le goût des bagues ornées de pierres de couleur, des boutons, des entourages de portraits devint très vif. Les hommes et les femmes étaient couverts de ces bijoux que Lempereur et Chéret, les deux plus célèbres bijoutiers-joailliers du règne réussissaient à merveille.

J'ai dit que les événements politiques ont sur les bijoux une répercussion immédiate. La Révolution de 1789 en est un grand exemple. A peine a-t-elle éclaté que le bijou disparaît de la toilette féminine et masculine. On cache tout ce qui a du prix. Il en fut ainsi jusqu'au Directoire.

La réaction fut rapide. Avec la sécurité le goût des plaisirs renaît. On sort, Barras donne des soirées, Mme Tallien inaugure les toilettes grecques et romaines ; les bagues reparaissent aux doigts, les bracelets aux bras, les pendants aux oreilles, les colliers brillent de nouveau sur les gorges, les aigrettes scintillent dans les chevelures. Le goût des pierres de couleur revient, bénéficiant de l'engouement du jour pour tout ce qui rappelle l'antiquité grecque et romaine. Les bijoutiers enchâssent dans l'or toutes les variétés de pierres, les aigues-marines, les topazes, les péridots, les rubis, les

saphirs, les émeraudes. Et comme on crée en même temps les ors de couleurs, les ors rouges par l'alliage du cuivre, les ors verts par l'alliage de l'argent et les ors bleus par l'alliage du fer, c'est une profusion de bijoux nouveaux, délicats, gracieux et de tons ravissants que les femmes portent alors.

L'Empire naît. Il faut, au nouveau César, un luxe nouveau, la splendeur des parures — on copie Rome, et les bijoux un peu lourds où les montures écrasent les pierres, deviennent à la mode. Ce n'est que vers 1840, quand Marchand Aîné songe à s'inspirer des merveilleux motifs de la Renaissance que la bijouterie produit de nouveau des bijoux qui sont des chefs-d'œuvre. Le second Empire n'apporta guère de nouveauté dans le bijou. Ses créations visèrent surtout à faire du solide qui déjà nous paraît aujourd'hui suranné.

Après une courte époque transitoire, nous voici arrivés à la bijouterie contemporaine si riche par sa variété et par la sincérité de ses recherches artistiques.

Ses tendances générales sont que toute grosse pierre doit occuper le centre du bijou ou en être rapprochée et qu'elle doit saillir sur les autres ; qu'il faut éviter les superpositions de plans, car elles produisent la lourdeur et la confusion, que des pierres de grosseurs différentes doivent entrer dans une composition pour éviter la monotonie, rien n'étant plus joli que l'effet produit par de petites pierres auprès d'une grosse. C'est cette tendance qui nous a amené à la création

de bijoux formés d'une grosse pierre entourée de petites pierres calibrées.

Mais qui ne connaît les merveilles créées par nos bijoutiers ! La rue de la Paix, la place Vendôme, les boulevards forment une exposition permanente des plus belles choses. La plupart de nos joailliers modernes sont de grands artistes qui ne jouissent pas sans raison d'une renommée mondiale : leurs œuvres ne redoutent point d'être comparées avec les plus beaux bijoux de la Renaissance.

Mais à côté de cette joaillerie classique qui est l'honneur de la bijouterie française on a vu se propager surtout depuis une quarantaine d'années toute une floraison de bijoux charmants qui sont autant de concessions aux petites superstitions de chacun.

Quelle femme n'a pas été charmée de recevoir à Noël ou pour sa fête patronymique un porte-bonheur, qu'il s'agisse d'un modeste chiffre 13 en émail cerclé d'or, d'un trèfle à quatre feuilles en or, d'un pendentif portant le fameux *Tao*, le signe sacré de l'Extrême-Orient, d'une bague ou d'un bracelet fait d'un mince poil d'éléphant enchâssé dans l'or ou le platine. Tous les porte-bonheur ont eu tour à tour leur vogue et il n'est pas bien vieux le temps où le bracelet serpent et la bague sorcière étaient portés par toutes celles qui croyaient aux signes éternels que les âges ont attachés à ces bijoux ?

Quelle femme encore n'a pas préféré telle pierre précieuse à telle autre parce que celle-ci avait la

réputation de porter malheur à sa famille, et qu'au contraire celle-là avait, jadis, sauvé l'un des siens de la mort ou d'un danger !

La vie mystérieuse qui rayonne des pierres a toujours agité l'esprit des humains et c'est pourquoi de nos jours, à côté des parures classiques, il est rare qu'une femme ne porte pas un bijou particulier qui pour elle est un symbole ou un talisman.

Ce sens symbolique du bijou demeure même ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire des pierres précieuses. S'il fait aujourd'hui partie des petites religions intimes de chacun, il eut autrefois plus d'importance que le bijou lui-même. C'est qu'en effet, avant d'être un ornement, le bijou a été essentiellement un symbole, un signe d'idées.

Le rappel de cette conception ancienne pourrait utilement contribuer à remettre l'art de la joaillerie dans une direction heureuse et féconde et c'est pourquoi, avant de parler des pierres de couleur elles-mêmes, je voudrais en dire quelques mots.

Le bijou, que l'homme d'aujourd'hui ne porte plus guère que sous la forme de la bague ou de l'épingle, fut autrefois commun aux deux sexes. Mais pour les hommes il était avant tout le signe de la puissance, de la force, du prestige social, de la science occulte et même de pouvoir guérisseur. Chaque pierre sertie avait son sens particulier, sa raison mystérieuse, ses vertus ; un magnétisme, une vie symbolique s'y rattachaient.

Il faut remonter aux premières civilisations pour retrouver l'origine de cette symbolique. Prêtres, mages et chefs portaient des bijoux dont les motifs étaient empruntés à des signes bien définis : le chaînon qui était le signe en 8 signifiait l'infini et c'est pour cela qu'on le trouve au nombre des ornements religieux. D'autres images rituelles composaient des bijoux, tels que le triangle, l'ellipse, le phallus, l'épervier, les scarabées, le lotus. Ils formaient de la sorte une espèce d'écriture sacrée dont le sens était variable selon les lieux et les temps. Mais parallèlement à ce langage, l'instinct de la coquetterie développa chez les femmes le goût de se parer de choses rares et brillantes, sans autre idée que celle d'ajouter un ornement à la grâce naturelle du corps féminin.

Avec la marche des siècles le bijou symbolique devait disparaître peu à peu tandis que le bijou, dépourvu de sens mystérieux, mais pris uniquement comme parure, devait connaître une souveraineté presque absolue. L'art du joaillier vint ajouter le charme du travail et la mise en valeur des pierres à la beauté naturelle du bijou et bientôt l'origine symbolique du désir de porter sur soi un signe précieux fut oubliée. Les joyaux cultuels, les amulettes, les décorations, c'est-à-dire les bijoux symboliques par excellence, les signes du pouvoir disparurent et le bijou devint cette chose frivole, exquise et essentiellement féminine dont la mode devait à son tour régler la faveur ou la défaveur.

J'ai dit plus haut comment la mode, au cours des siècles, a imposé telle ou telle variété de bijoux et j'ai montré comment des œuvres nées de tant d'imaginations d'artistes joailliers s'était, à la longue, dégagé un art classique du bijou dont la Renaissance est restée la grande inspiratrice.

Mais il est encore une catégorie de bijoux dont il serait injuste de ne pas parler, ne fut-ce qu'en quelques lignes.

Depuis le début du xxe siècle surtout, certains artistes, épris surtout d'art décoratif, ont créé une grande variété de bijoux, et notamment des bagues, des pendentifs et des colliers, dont l'inspiration est directement prise dans la nature. Plantes stylisées, insectes et même petits animaux ont généralement fourni les motifs de ces bijoux de fantaisie dont la valeur matérielle est toujours inférieure à la valeur artistique. Les artistes ont fait un effort extrêmement intéressant en ce sens que leurs créations ont permis et rénové l'emploi des pierres de couleur secondaire que la grande joaillerie dédaigne. Leur souci principal, en raison de ce qu'ils ne pouvaient employer des pierres de grande valeur, a toujours été de marier harmonieusement la pierre employée à la couleur du métal. En effet ces sortes de bijoux se font en or de couleur et même en argent patiné.

On leur doit une création nouvelle, riche d'imagination et d'exécution, qui contraste essentiellement avec le bijou classique : celui-ci n'a de valeur que par la

beauté de la pierre et la seule raison de la monture est de mettre la pierre en valeur, tandis que dans tous ces bijoux interprétés, la pierre n'est qu'un complément ; seul le travail de l'artiste compte. Et c'est si vrai que ces spécialistes ont pris l'habitude de signer leurs bagues, leurs colliers, leurs pendentifs, comme un peintre signe un tableau.

Ce qui éloigne encore leurs bijoux des bijoux classiques, c'est qu'aucun symbolisme n'apparaît dans la copie de l'interprétation d'un insecte ou d'une plante. Or il n'est pas niable que le symbolisme du bijou est éternel, si peu apparent qu'il soit dans les bijoux classiques que l'on porte aujourd'hui.

Les symboles étant, par définition, d'une valeur permanente, indifférente aux fluctuations du temps et de la mode, nous en reviendrons peut-être, pour l'homme, à un âge psychologique du bijou. Il sera moins un ornement qu'un signe de caste. Ainsi l'anneau d'or brille au doigt de l'homme moderne, vêtu de lainages neutres, comme il brillait au doigt du chevalier romain. La plaque de diamants, unique sur le dolman d'un général, est plus belle par son solitaire éclat que les chamarrures et les brochettes de croix qui font du torse d'un diplomate en uniforme de gala un éventaire de bijouterie. La mode féminine elle-même, excluant de plus en plus le port des joyaux autrement que dans l'intérieur, évoluera vers le retour au symbolisme. Ainsi en arriverons-nous peut-être à retrouver l'antique sens de ces signes de l'univers que portaient avec

gravité les héros et les mages, et dont les siècles oublieux ont fait soit des hochets, soit des hiéroglyphes d'une écriture sacrée dont la signification s'est perdue. Assurément je n'attache pas à ce sens une valeur absolue : on ne peut même se défendre d'un scepticisme assez grand sur ses origines et plus encore sur ses déformations successives. Mais je ne crois pas qu'aucun art — et la joaillerie en est un — puisse être vraiment riche et fort sans un corps de doctrines et une raison symbolique profonde, en dehors de l'habileté technique. Il m'apparaît que, quelles que soient nos réserves sur la part d'ignorance, de fantaisie, de mauvaise foi même, l'énorme amas de croyances qui ont environné les circonstances de la conquête des pierres précieuses par l'homme contenait malgré tout une part de vérités qui ne saurait être négligées — les traces d'un consentement unanime de l'humanité ; consentement qui ne s'établit jamais tout à fait en vain.

Mais à côté et au-dessus de ces créations intéressantes dont je parlais à l'instant, qui trouvent le plus souvent un plaisir d'art tout personnel à styliser une plante, une fleur, un insecte ou une bestiole pour en faire un bijou, il y a toute l'importante catégorie de nos grands bijoutiers qui ont gardé les plus pures traditions de leur art et les ont, depuis cinquante ans, ressuscitées. Eux aussi ont recherché dans les plus beaux motifs de la Renaissance le secret des chefs-d'œuvre. Je n'entreprendrai pas ici de décrire la variété

des bijoux qu'ils créent : les vitrines de la rue de la Paix, des boulevards et de nos rues et places principales proclament avec assez d'éloquence l'éclat de la bijouterie contemporaine. Les bagues où les ors de couleurs se marient aux gemmes sont innombrables et leurs formes harmonieuses enchantent le regard. Je note pourtant que deux catégories de bagues, bien distinctes, sollicitent l'acheteur : celles qui sont formées d'une grosse pierre unique enchâssée dans le platine et celles qui sont faites de petites pierres minuscules, assemblées côte à côte et serties dans une mince rigole de platine. Il n'est pas douteux qu'aujourd'hui les pierres minuscules jouent en joaillerie un rôle prépondérant. Mais qu'il s'agisse de n'importe quel bijou, qu'il soit orné de grosses pierres ou de gemmes minuscules, toujours il témoigne du goût et de l'habileté de nos bijoutiers modernes. Entre leurs doigts les pierres semblent perdre leur rigidité et s'assouplir et se prêter aux mouvements sévères ou voluptueux des bijoux qu'elles composent. On peut dire à l'éloge de ces œuvres de nos joailliers qu'il s'en exhale un parfum de grandeur et de distinction que les plus charmantes fantaisies artistiques ne peuvent atteindre.

Me voilà loin du symbolisme des bijoux. Je n'aurais pas été sincère avec moi-même si je n'avais pas rendu, ici même, hommage à l'art si parfait de la bijouterie contemporaine.

Au reste, je m'estimerais heureux si, n'ayant d'abord voulu écrire cet ouvrage que pour le plaisir de ras-

sembler mes souvenirs et mes notes sur un sujet entre tous préféré, j'avais pu du même coup, intéresser le public et ceux de mes confrères que l'etnographie et l'érudition peuvent toucher lorsqu'il s'agit des petites déesses que nous vénérons ensemble, des mystérieuses, fascinantes et incorruptibles gemmes dont je vais immédiatement commencer l'étude, en consacrant mon prochain chapitre à la princesse Émeraude.

L'ÉMERAUDE

LA LÉGENDE DE L'ÉMERAUDE

« Avec la bile du Roi des Danabas, s'en allait en hâte Tasuki, roi des Serpents, coupant pour ainsi dire le ciel en deux.

« Pareil à un immense pont d'argent brisé, il se reflétait dans la vaste mer, que le joyau de sa tête incendiait de sa splendeur.

« Alors, avec un battement d'ailes qui semblait embraser le ciel et la terre, Garuda s'avança dans le ciel pour l'attaquer.

« Aussitôt l'Indra des Serpents laissa tomber la bile aux pieds de la montagne, reine de la terre, où les arbres turuskas ruissellent d'encens, où des forêts de lotus embaument la terre de leur parfum.

« Dès qu'elle fut tombée, cet endroit de la terre situé au delà des pays de Barbara, sur les confins du désert, près du rivage de la mer, devint par elle une mine d'émeraudes.

« Garuda saisit dans son bec une partie de la bile qui était tombée là, mais soudain, pris de défaillance, il la rejeta sur la montagne, par les trous des narines.

« Là sont les émeraudes dont la couleur imite la gorge d'un jeune perroquet, la fleur du cerisa, le dos

du Khadyota, le gazon nouveau, la mousse d'eau, le fer, le bout des plumes de la queue du paon. »

*
* *

Ainsi, en ces versets d'une poésie étrange et rude, la Ratnapariska raconte comment, de la bile d'un prince fabuleux, naquit l'émeraude.

*
* *

Qu'est-elle donc, cette somptueuse et mystérieuse princesse — et d'abord, d'où vient son nom ? Il comporte beaucoup de variantes. Celle que nous appelons « Emeraude » est nommée en grec *smaragdos*, en latin *smaragdus*, et notre appellation est dérivée de là. Mais le grec et le latin n'ont fait, eux-mêmes, que déformer les désignations orientales. En hindoustani, cette pierre est nommée *pachel*. Mais la racine se retrouve en l'ancien arabe, *zamarut*, et dans le terme russe *izoumround*. Les dérivés sont, en allemand, *smaragd*, en anglais *emerald*, en espagnol *esmeralda*. C'est là le nom qui a le plus directement commandé à la formation de notre appellation *émeraude*, avec le mot anglais : et c'est à l'espagnol que Hugo a pris le nom de sa délicieuse et pathétique héroïne de *Notre-Dame-de-Paris*. L'allemand *smeragd* n'est qu'une copie littérale du latin. L'analogie des termes arabe et russe est évidente, et, très probablement, cette analogie

islamo-slave a présidé à la formation du terme grec. Quand et comment ? C'est ce que l'histoire et la linguistique ne nous apprennent pas. On ne saura jamais l'époque et la circonstance où la Princesse Verte est apparue pour ajouter un éblouissement de plus aux yeux humains.

La science, moins soucieuse d'hypothèses poétiques, définit l'émeraude, qu'elle associe à la classe minéralogique des béryls et des corindons, comme un simple silicate naturel d'alumine et de glucinium. Elle évalue son poids spécifique de 2,67 à 2,75 — et sa dureté de 7,5 à 8. Elle qualifie de vitreux son éclat translucide. Elle attribue à l'oxyde de chrome la coloration qui nous enchante, et elle considère le béryl, le corindon, l'aigue-marine, comme des parents de l'émeraude, mais, si l'on peut dire, des parents pauvres, de qualité secondaire et vulgaire.

L'émeraude se trouve, dans les mines, associée au quartz, à la calcite, à la pyrite. On la trouve aussi dans les micaschistes et les pegmatites. Elle cristallise en prismes hexagonaux. Elle participe de toutes les conditions de fusion et de solidification qui président à la formation étrange de toute cette « flore minérale », fille du feu et du refroidissement, parmi laquelle la curiosité et le goût des humains ont choisi certains motifs de luxe, certaines joies de beauté, par un mélange de sensualisme et de symbolisme que nulle psychologie n'a pu définir complètement. Car nous savons bien ce que nous trouvons « précieux », mais

pourquoi, traditionnellement, le trouvons-nous précieux ? Nous ne le savons pas plus exactement que nous ne pourrions définir les raisons initiales qui ont présidé à la formation de l'idée de luxe elle-même. Et cependant, il ne nous est permis de concevoir que par l'imagination, en quelque lieu du monde que s'installe notre fantaisie, un groupe humain pour lequel l'or ou les pierreries seraient absolument dénués de valeur, d'intérêt, et de séduction. Même les peuples pasteurs, même les peuples nus, ont été sensibles à l'attrait de ces éléments minéraux sitôt qu'ils en ont eu connaissance ; et il faut bien en conclure qu'à la séduction immédiate de « ce qui brille » s'est adjoint, par un consentement aussi universel que tacite, cette espèce de symbolisme ou de métaphysique du joyau, dont j'ai parlé plus haut.

Pour en revenir à la composition de l'émeraude, il convient de distinguer plusieurs variétés de couleurs. L'émeraude proprement dite est vert d'herbe, vert de prairie, foncé ou avivé. L'aigue-marine est, selon son nom, couleur d'eau de mer. Le béryl est vert pomme, ou vert jaune, ou même jaune de la nuance du miel. Il faut encore mentionner le péridot, qui a la teinte du vert bouteille.

La beauté de l'émeraude a inspiré à Rambosson, qui tient une place importante parmi les écrivains spécialistes, ces lignes enthousiastes :

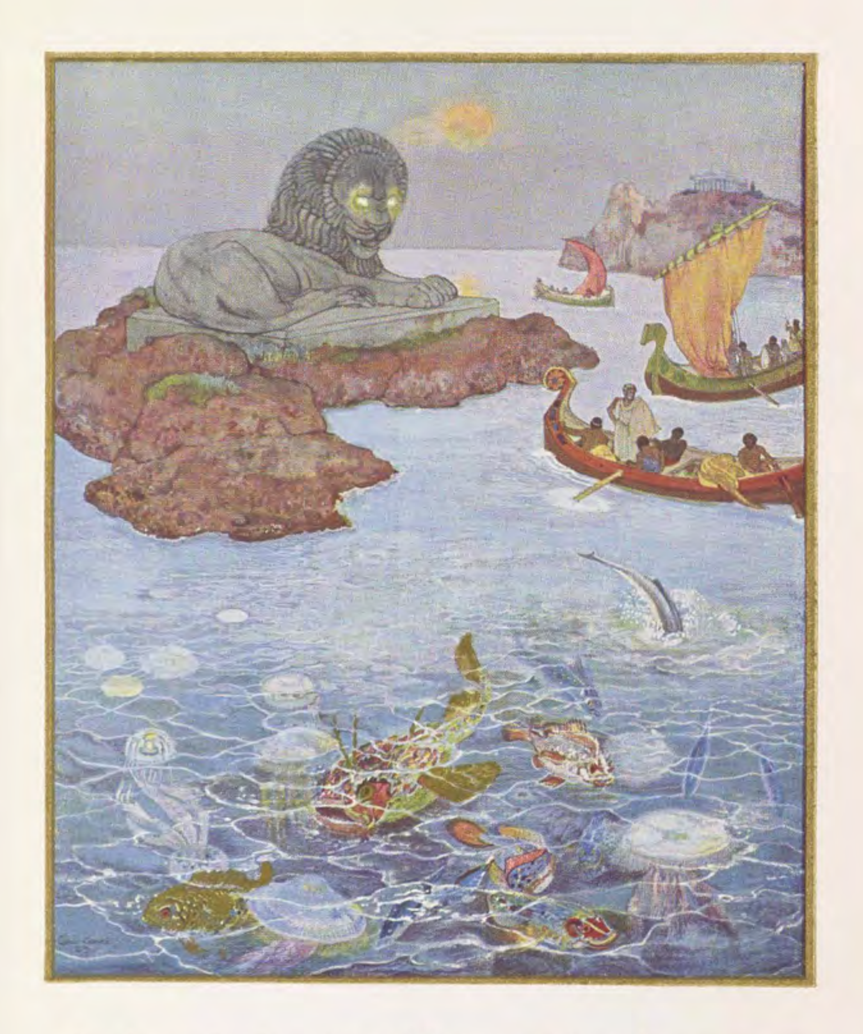
« Les splendides nuances de cette pierre, dit-il, nous rappellent la plupart des teintes des ondes de la mer.

Lorsque l'on parcourt l'océan dans toute son étendue, on est frappé des différentes couleurs qu'il présente ; tantôt un bleu d'azur superbe, qui défie les plus beaux saphirs ; d'autres fois un vert admirable : on dirait de l'émeraude liquide ; puis il passe par toutes les nuances que l'on peut imaginer entre ces deux teintes principales : bleu sombre, bleu gris, vert bleu, vert jaunâtre, vert gris, vert sombre, etc...

« Je me rappelle qu'avec mes compagnons au long cours, pleins d'une profonde mélancolie inspirée par les vastes solitudes orageuses, nous restions quelquefois des heures entières appuyés sur les rambardes du navire, à contempler le magnifique spectacle que nous présentaient les flots au vert bleuâtre que nous sillonnions en fuyant, et qui ont donné leur nom à l'une des variétés les plus distinguées de la gemme que nous allons étudier, à l' « aigue-marine » (eau de mer). »

On taille les émeraudes à l'émeri, sur la roue de cuivre, on les polit avec du tripoli, on les taille généralement à degré. On appelle cette taille : taille d'émeraude, qui est beaucoup plus simple que celle des diamants, rubis et saphirs. On les taille parfois en forme de poire, ou de goutte de suif, ou de cabochon. Aujourd'hui, on taille les petites en calibres de formes diverses, selon les besoins de la joaillerie.

Les pierres brutes sont soigneusement examinées par le lapidaire qui commence tout d'abord par les décaper, c'est-à-dire les débarrasser de la matière qui leur est étrangère. Ensuite, la pierre est examinée et



Sur la tombe du petit roi Hermias était un lion aux yeux d'émeraude...

divisée en plusieurs parties, de façon à dégager le meilleur morceau, le plus foncé, ayant le minimum de défauts.

La pierre est sciée et les morceaux taillés. Un morceau brut, taillé, perd environ deux tiers de son poids primitif.

Les lapidaires, connaissant parfaitement leur métier, sont rares et se comptent. Un lot important de brut perd la moitié de sa valeur s'il n'est pas bien taillé, et si l'on n'a pas tiré le maximum de sa qualité. Chaque pierre est un problème et mérite une étude approfondie.

Le marché du brut d'émeraudes est, soit à Londres, soit à Paris. Celui des rubis et des saphirs, à Calcutta, aux Indes. Il convient cependant de dire que Paris est devenu le marché central du monde, des pierreries en général, comme des perles fines, et c'est si vrai que de Colombo même, centre perlier par excellence, on vient acheter à Paris. Les pierres sont taillées à Dppooz, aux Indes. La taille des Indes diffère totalement de la taille européenne. Le but des lapidaires indiens est de tirer le maximum de la belle matière, sans s'occuper de la taille symétrique. Les pierres taillées à l'indienne sont retaillées en Europe. La taille des Indes fait perdre seulement 20 à 40 pour 100 du poids brut de la pierre. Les émeraudes se raient et se dépolissent facilement ; une fois dépolies, elles paraissent ternes et perdent momentanément leur valeur ; mais il suffit de les repolir pour leur rendre leur première beauté.

Je me souviens avoir rencontré à une soirée Mme B..., femme d'un ambassadeur. Elle portait une bague émeraude, cabochon, très dépolie, et ne paraissant avoir aucune valeur : cette bague lui avait été donnée par une religieuse, comme objet sans valeur. Je l'ai engagée à faire polir la pierre, et quelques jours après, Mme B... me rendit visite en me remerciant du conseil donné ; sa pierre valait dans les 30.000 francs environ.

Un de mes amis a acheté, pendant la guerre, pour deux millions, la merveilleuse broche émeraude appartenant à la famille royale d'Autriche et pesant 120 carats. La pierre, quoique de toute beauté, était taillée de telle sorte qu'elle avait la forme et la grosseur d'un œuf aplati ; la couleur n'était pas distribuée d'une manière uniforme. Ayant étudié la pierre, mon ami la fit couper en plusieurs morceaux dont le plus beau ne pesait que 37 carats. C'était certainement une des plus belles choses que j'aie jamais vues. Mais le reste privé du reflet de la couleur qui se dégageait du meilleur morceau, est devenu très clair et sans grande valeur. Le beau morceau valait heureusement le prix du tout.

L'Espagne et le Maroc ont vendu de grandes quantités d'émeraudes qui provenaient probablement de l'Amérique centrale et du Pérou, et surtout des mines de Muso. Roret, dans son encyclopédie, nous en donne l'explication suivante :

« Au Pérou, dans la vallée de Mantu, les indigènes, d'après la Veiga, adoraient sous le nom de déesse

Émeraude une de ces pierres qui avait la grosseur d'un œuf d'autruche. On ne la montrait au peuple que les jours de grande solennité ; les prêtres de cette matérielle déesse avaient trouvé le moyen fort adroit et peu coûteux d'accaparer les pierres précieuses. Ils avaient persuadé aux Péruviens que c'était faire acte très agréable à la déesse Émeraude que de consacrer sa fille à son culte. De sorte que, dans les jours de fête, on accourait de toutes parts au temple pour offrir à la déesse Émeraude des émeraudes plus petites ; par ce moyen, les prêtres en amassèrent un grand nombre dont les Espagnols s'emparèrent lors de la conquête du Pérou. Quant à la mère de la déesse, les prêtres l'emportèrent et l'on n'a jamais pu la découvrir depuis. »

Comme on a toujours profit à se rapporter à Robert de Berguen, voici ce que dit de l'émeraude cet auteur éminent dans ses *Merveilles des Indes* :

« L'émeraude est moins dure que le rubis balais et, entre les émeraudes, les orientales le sont plus que les occidentales. Quant à la couleur, celle des orientales est plus mâle, c'est à savoir qu'elle est d'un vert haut en couleur, tirant un peu sur le brun, et celle des occidentales, de l'Amérique du Sud, du Pérou, est proprement d'un vert gai.

« Anselme Boëce écrit que les Arabes enrichissaient leurs édifices d'une pierre qu'ils appelaient « colam », qu'il dit être une espèce d'émeraude. Mais ce n'est point cette sorte de pierre dont Rodrigo de Tolède

fait mention dans son histoire sarrasine, dans laquelle il dit qu'au temps où l'Espagne fut subjuguée par les Sarrasins (il faut que ce soit en l'année 713), et la ville de Tolède prise par Tarik, barbare de nation, ce barbare, entre autres butins, trouva dans cette ville une table épouvantablement grande (car elle avait 365 pieds de long), laquelle était d'une seule pierre verte, que cet auteur fait passer pour une émeraude. Et n'est-ce point comme il faut aussi entendre ce qui est aussi porté sur le livre d'Esther, premier chapitre, 6e verset, touchant le grand et magnifique banquet d'Assuérus, qu'il fit préparer pour tous les grands de sa cour, puisqu'il est dit que ce fut dans un voluptueux jardin et que là, il y avait des lits pour les convives, tous d'or et d'argent, qui étaient arrangés sur un pavé d'émeraude et marbre blanc appelé « Parius » (Paros) d'autant qu'on le tire de l'île de Paros ? J'avoue que ce serait une chose très belle et bien surprenante, si ces sortes de pierres, et particulièrement la première, qui est d'une si démesurée longueur, avaient été des émeraudes, vu qu'on ne voit rien d'approchant.

« Mais ce qui me fait douter de la foi de cet Espagnol, c'est que cette table n'a point été conservée comme elle aurait été sans doute par qui que ce soit, comme un miracle de nature que tout l'or du monde n'aurait pu payer.

« Aussi, Garcia Alhorte, au premier livre des Aromates et Simples, chapitre 52, enseigne qu'on fait des vases myrrhins de jaspe si parfaitement verts, qu'on

s'y méprend de telle manière qu'on les prend pour de véritables émeraudes.

« Il est vrai que les émeraudes sont d'ordinaire assez petites. Nonobstant, on en a trouvé autrefois, a dit Théophraste, au rapport de Pline, une de quatre coudées de long et de trois de large, que le roi de Babylone envoya pour présent à celui d'Égypte ; de laquelle Krantzim semble vouloir parler quand il écrit, au livre 7, chapitre 5, que le roi de Babylone envoya au sultan d'Égypte une coupe d'une seule émeraude, laquelle contenait un septier de baume. Quelques-uns, d'ailleurs, disent qu'en Égypte, dans le temple de Jupiter, il y avait un obélisque de quarante coudées de haut d'une seule émeraude.

« Comme ces grandes et monstrueuses pierres sont tout à fait extraordinaires et incroyables, nous nous arrêterons à ce qui est le plus croyable et le mieux certifié.

« Je trouve qu'en la principale église de Mayence on vit, il y a six cents ans, une émeraude de la grandeur d'un demi-melon (ceux qui en écrivent la comparent ainsi), qui pendait du haut de la voûte et qui brillait extraordinairement, et qu'à Gênes il y a un plat bien grand qui en est.

« De plus, suivant les relations de l'Amérique, Ferdinand Cortez eut, entre autres butins de la province surnommée la Castille d'Or, cinq émeraudes estimées pour lors cent mille écus, et que la première était taillée comme une rose avec ses feuilles, la seconde

comme un hochet, la troisième selon la forme d'un poisson, la quatrième comme une clochette, dont le battant était une grosse perle faite en ivoire, et que la cinquième était une tasse dont un lapidaire de Gênes offrit quarante mille ducats.

« Mais pour relever infiniment l'excellence de l'émeraude il n'y a qu'à lire ce qui est porté dans l'Apocalypse de saint Jean, que Dieu pour manifester mieux sa gloire était apparu dans un iris de la couleur d'émeraude.

« C'est une opinion touchant les propriétés et vertus de l'émeraude, la plupart desquelles ont de l'apparence, si je ne me trompe, comme celles-ci, qu'elle réjouit la vue et conserve la mémoire. Et on ajoute qu'elle conserve la chasteté et découvre l'adultère, ne pouvant du tout point souffrir l'impudicité, autrement qu'elle se rompt de soi-même en pièces, ainsi que le fait entendre Agricola. On dit encore qu'elle se brise dans les maladies violentes, qu'elle arrête l'hémorragie, la dysenterie et les hémorroïdes trop abondantes ; qu'elle rend les personnes agréables, éloquentes et discrètes, bref qu'elle est salutaire contre les venins et même qu'elle fait prédire l'avenir, avec tant d'autres facultés qu'on lui attribue, qu'on aurait peine à les croire toutes. Enfin, cette pierre est si délectable que les mages et les astrologues l'attribuent à la déesse Vénus, comme à la déesse de la Beauté et du Plaisir. »

Avec Robert de Berguen, nous avons un peu empiété sur la suite de notre sujet, mais il eut été dommage de rien retrancher à son intéressante relation.

C'est certainement à partir de 1900 que l'on a acheté en Espagne et en Amérique du Sud les plus grandes quantités d'émeraudes « sur papier » et en bijoux. Les pierres démontées et dépolies furent retaillées et repolies et acquirent ainsi des plus-values considérables. A l'époque de la guerre hispano-américaine, l'achat en Espagne fut facilité par la baisse de la peseta qui était tombée à 30 centimes ; n'importe qui, même sans connaissances, pouvait entrer chez n'importe quel bijoutier et acheter au prix marqué, sans marchander. On était alors à la hausse des matières précieuses et l'acheteur ne payait réellement que le 1/4 de la valeur de son achat.

J'ai vu un négociant acheter un morceau d'émeraude dépolie paraissant complètement morte pour 800 francs; cette même émeraude, une fois repolie, il la revendait une heure après 15.000 francs. Un autre négociant a acheté une gangue pour 1.250.000 francs. On n'apercevait de l'émeraude qu'une surface octogonale de trois centimètres, semblant de toute beauté. La gangue pesait environ trois kilogrammes. Le négociant fit scier la gangue : elle contenait un vrai nid d'émeraudes brutes pesant presque 6.000 carats et ayant environ une valeur de 400.000 francs. Quant à la pierre elle-même, elle apparut givreuse, guère pure, et pesant 400 carats. Certes, dans l'ensemble, ce fut une non-réussite et le négociant en fut quitte pour une perte de 200.000 francs. Il avait raison de risquer l'affaire car si la pierre principale n'avait pas été givreuse,

il eût pu doubler son prix d'achat. Le risque, comparé au bénéfice possible, valait la peine d'être tenté.

De tels prix, et surtout de telles différences de prix entre les pierres, peuvent surprendre. Je dirai que rien n'est plus difficile que d'établir la valeur marchande de telle ou telle émeraude. La hausse des prix a suivi une marche constante, et il est curieux d'enregistrer, d'après l'Encyclopédie Roret, en l'an 1855, quelques aperçus des prix d'alors.

« L'on sait, dit Roret, que l'émeraude offre plusieurs variétés plus ou moins recherchées ; leur valeur est donc relative à leur état de perfection. La plus belle, comme nous l'avons déjà dit, est celle du Pérou. Son prix est très élevé quand la teinte est belle, lorsqu'elle est veloutée et sans défaut. On pourra se faire une idée approximative des valeurs de quelques-unes de ces pierres par les prix auxquels furent vendues celles du cabinet Dree :

« Une émeraude de 4 grains vaut de 100 à 120 francs.

« Une émeraude de 2 carats vaut 240 francs.

« Une émeraude de 15 grains, très belle, vaut 1.500 francs.

« Une émeraude de 24 grains fut vendue 2.400 francs. »

D'après Duteu, une émeraude d'un carat et demi peut valoir 120 francs. Boëce de Boot, au XVII[e] siècle, estime une émeraude parfaite, de quelque grandeur qu'elle soit, la quatrième partie du prix d'un diamant à poids égal. Savary évalue une émeraude de 8 carats, 500 francs. La valeur des petites est moindre et vaut

environ 20 francs le carat. La plupart de celles que l'on trouve dans le commerce proviennent de la Russie.

Les mines les plus connues, les plus exploitées, sont celles de Muzo, celles-là même dont les astucieux prêtres péruviens avaient su tirer un si beau profit. On en trouve aussi dans les affluents du Macary qui prend naissance dans la Sierra de Esmeraldas. Il y en a également à Madagascar, en Australie, dans la Nouvelle-Galles du Sud (celles-ci de qualité inférieure), au Djebel Sahara, en Afrique orientale, dans le voisinage de la mer Rouge. Là, on trouve surtout les mines dites de Cléopâtre qui étaient très connues dans l'Antiquité. Il y en a aussi aux États-Unis, en Angleterre, en Irlande, en Écosse et au Tyrol, etc.

On en a recueilli en France, près de Nantes et à Chauteloube (Haute-Vienne), mais la qualité de toutes ces émeraudes est inférieure et ne mérite pas la peine d'être exploitée. La découverte des mines de Sibérie date de 1830. On dit qu'un charbonnier a trouvé la première pierre verte au pied d'un arbre. Les mines se trouvent près de la ligne de chemin de fer entre Perm et Tromen. La qualité de ces émeraudes est belle quoiqu'on la distingue assez facilement de la qualité des émeraudes dites orientales ; leur couleur verte est imprégnée légèrement de jaune. La concession de ces mines fut donnée à une société française, mais l'exploitation proprement dite fut mal dirigée, car, pour désagréger et isoler les cristaux, la matière

était brisée par des tambours roulants, ce qui réduisait généralement les belles pierres en éclats. De plus, la mine, dont la longueur atteignait de 20 à 25 kilomètres, étant mal gardée, était exploitée par les paysans habitant du côté opposé à celui où l'on travaillait. Le vol des belles pierres entra dans les mœurs et les habitants se livrèrent à un commerce clandestin qui fonctionnait régulièrement à X... Cette concurrence pesait trop sur la société qui entra en liquidation avant la guerre.

Une sage administration, une exploitation rationnelle de ces mines eussent donné d'excellents résultats si le gouvernement avait réprimé sévèrement ces vols organisés.

L'émeraude ayant toujours eu sa place dans les parures de l'antiquité, voici quelques textes anciens qui indiquent l'emplacement des mines d'émeraudes connues.

Voyons tout d'abord ce que disent les *lapidaires indiens :*

« On trouve des émeraudes dans une montagne située au delà du pays de Barbara, sur les confins du désert, près du rivage de la mer Rouge, dans une région où les turuskas ruissellent d'encens. »

Certains textes ajoutent que cette montagne est dans le pays des Turuskas, d'autres dans le pays des Mledhas. D'autres désignent les Turuskas et le Magadha. D'après notre citation, il faut entendre le Gebel Zabarali ou mont des émeraudes, sur les bords de la mer Rouge, près du désert Nubien.

Magadha serait peut-être Hazaribagh, dans le Bengale, où il y a des émeraudes.

Les *lapidaires grecs* disent ceci, dans un texte intitulé : *Généralités sur l'habitat des pierres.*

« Un renseignement digne d'intérêt, c'est que l'on trouve l'émeraude et le béryl, dans les mines d'or voisines de la mer d'Érythial.

« C'est dans l'isthme qui part de Coptos et qui aboutit à la mer Rouge, près de Bérénice, que se trouvent les fameuses mines d'émeraudes et autres pierres précieuses. »

Si nous étudions maintenant les *lapidaires français*, nous trouvons d'abord dans Marbode (traduction du XIIe siècle) ces indications en style poétique :

Elles sont très précieuses et chères
On trouve l'une en Sythie,
Et l'autre vient de Bactriane,
Et une autre porte en soi et tient
Le Nil, qui du paradis vient.
. . . .

Les Arimaspes, cette race,
Les aiment plus qu'or et argent
Et les enlèvent aux griffons
Oiseaux grands et traîtres.
. . . .

Les *lapidaires de Modène*, non moins poétiques quant à la forme, disent :

On va les chercher en Scythie
En Égypte et en autre terre.

On en trouve d'une manière
Avec l'airain, elle est très dure
Mais en celle-ci la nature
Une tâche comme devise
Du métal où elle est prise
. . . .
Celle de Scythie est la meilleure.
Sur toutes elle a grâce et valeur,
Elle est enlevée aux griffons
Par une race inconnue,
On la nomme Arimaspe.

Cette race mystérieuse des Arimaspes qu'on trouve toujours nommée à propos des recherches d'émeraudes, semble avoir été une tribu de Scythes nomades (peut-être les Cosaques du Don). Certains bas-reliefs antiques retracent les épisodes de leurs combats contre les griffons.

Mandeville, annotateur scrupuleux de tout ce qui touche aux pierreries, ne manque point d'en parler. Il dit ceci :

« L'émeraulde est une pierre très verte, car à cause de sa verdeur, elle fait verdoyer l'air...

« ... Elles sont aussi trouvées en lieux où il y a minières d'airain et de cuivre, mais elles sont tachées à cause du métal. Celles de Citharie valent mieux que les aultres, ils ne muent point leur couleur, ne clarté pour la bruyne et obscureté du temps, et peut mirer le visage si comme en eau claire.

« Emerauldes... veinnent dung fleuve de paradis

et d'Égypte sont les moindres et de plus gentil couleur. Et peult-on voir sa face d'outre en outre. Et il y a manière de gens qui ont nom Arsmepilles (Arimaspes) lesquelz les vont querre (quérir, chercher) et les tollent (enlèvent) aux griffons par batailles. Néron en avoit une où il se regardoit et myroit et scavoit par la force de la pierre se que il vouloit enquérir... »

Peut-être aussi faut-il simplement conclure que les « Arimaspes » qui n'ont, dit la légende, qu'un œil placé au milieu de la poitrine, appartiennent à la catégorie imaginaire de ces êtres fabuleux que l'humanité a inventés sous bien des formes pour symboliser la conquête des trésors. Cabires, cyclopes, forgerons de Vulcain, géants scandinaves frustrés par Wotan, et transmettant au gnome Alberich l'anneau d'or qui causera la mort de Siegfried et la chute de Walhalla, ce sont là les parents des jeunes sultans des *Mille et une Nuits* aussi bien que de Persée délivrant Andromède, de saint Michel, ou de saint Georges transperçant les dragons gardiens de vierges ou de trésors. Qu'il s'agisse de richesse matérielle ou de sainte richesse spirituelle, l'allégorie se retrouve dans tous les âges et dans toutes les races.

Mais nous n'en avons pas fini avec les mines d'émeraudes. J'ai répété, après tous les auteurs qui ont étudié les pierres précieuses depuis la conquête de l'Amérique par les Espagnols, — et l'on a vu Robert de Berguen y faire allusion dans le passage précédemment cité, — que les plus belles émeraudes provenaient

du Pérou. Ce sont, en effet, les mines de Muzo, dont il a été incidemment parlé, qui les fournissent. L'histoire de la découverte de ces mines, merveilleuse par certains côtés, doit être relatée ici.

C'est au capitaine don Juan Penagos qu'on doit cette découverte. La première inspection scientifique fut faite en 1764 par le minéralogiste don José Antonio de Villejas y Avendaño, qui a retrouvé la grande veine, qui avait été perdue. Avant lui, don Francisco Tobar Alvarado a fait présent au roi d'Espagne d'un collier composé de 25 émeraudes qui, à cette époque, était estimé $ 10.000.

Les Espagnols ont longtemps lutté contre les populations sauvages de Muzo, mais sans autre résultat que la découverte de la mine d'émeraudes par Penagos.

A ce propos, on raconte qu'après plusieurs expéditions, le gouvernement espagnol a donné l'ordre au gouvernement central de Santa-Fé de Bogota, de cesser toute expédition nouvelle dans ces pays difficilement accessibles et si coûteux en vies humaines. Alléché par les mines d'émeraudes, le gouvernement de Santa-Fé de Bogota fait une nouvelle expédition au pays de Muzo, qui, complètement défaite, ne peut se sauver que grâce à Martin de Oñate qui, seul, démonté et blessé, se bat contre 3.000 sauvages, donnant le temps au gros de l'armée de se retirer. Il fut tué, mais sa gloire est restée légendaire dans le pays.

Après d'autres expéditions encore, les Espagnols ont conquis le territoire tant convoité, et le village de

Muzo s'est développé beaucoup plus que tant d'autres, grâce aux mines d'émeraudes. Des couvents, des ordres religieux y furent fondés par les Espagnols, et en 1793 les mines d'émeraudes commencent à être exploitées aux frais du trésor royal. Après deux ans de travail, les pierres sont expédiées à Madrid et estimées par les meilleurs lapidaires à 1.450 reals, quand leur extraction a coûté de $ 6.500, et ceci pour la simple raison que la plus grosse partie des pierres était volée et vendue secrètement.

A la suite de ce résultat, l'exploitation des mines aux frais du trésor royal est suspendue, et est donnée en fermage au groupe de Muzo, ou mine royale, constituée à cet effet.

Après de longues années de lutte, la Colombie conquiert sa liberté et exploite les mines d'émeraude pour son compte avec les mêmes vicissitudes que le trésor royal. La mine se trouvant à plusieurs journées à dos de mulet de Bogota, la capitale de la Colombie, le contrôle d'exploitation à cette distance était impossible. Il y a une vingtaine d'années, une quinzaine de mulets, chacun chargé de 150 livres d'émeraudes, partait de Muzo pour Bogota, conduits par des muletiers et des soldats.

Tous les muletiers de l'escorte arrivèrent bien à Bogota quelques jours après, mais il ne restait plus que trois mulets, les autres avec leur précieuse charge s'étaient égarés en cours de route. Excédé par cette exploitation tellement onéreuse des mines les plus

riches du monde, le gouvernement de Bogota se décida à donner l'exploitation à une compagnie privée. En 1903, les consuls de Colombie en Angleterre, en France et aux États-Unis furent priés par le gouvernement de Bogota, de faire le plus de publicité possible afin d'attirer de nombreux amateurs, compagnies ou particuliers, à la mise aux enchères de l'exploitation des mines d'émeraudes de Muzo et de Coscuez.

Les plus grandes facilités furent mises à la disposition du public pour la visite de ces mines. Un ingénieur anglais, William Farguhar, partit en 1903 pour le compte de la maison anglaise E. M. Touzeau et Cie, pour visiter les mines. Il décrit les difficultés insurmontables de ce voyage pendant la saison des pluies et très dures par temps sec. Déjà, pour arriver à Bogota (3.000 mètres d'altitude), il faut trois semaines jusqu'au premier port colombien, Savanilla ou Barranguilla, par les navires anglais de la Royal Mail, ou ceux de la Compagnie Transatlantique française ou espagnole. De Barranguilla jusqu'à Bogota, il faut 8 jours ; une partie en bateau sur la rivière Madgalena jusqu'à Honda, ensuite une petite section par chemin de fer, ensuite 4 jours à dos de mulet, et enfin la voie ferrée jusqu'à Bogota.

Le voyage de Bogota à Muzo est de 6 jours à dos de mulet à travers monts et vallées, chemins escarpés, forêts impénétrables, rivières qu'il faut traverser à la nage. Je recommande tout particulièrement ce petit



Quant aux dragons des montagnes, ils ont les écailles dorées...

voyage aux touristes ennemis des chemins battus et de la Cie Cook...

Jusqu'à maintenant, les mines d'émeraudes sont demeurées dans les mains du gouvernement colombien qui ne les exploite pas depuis quelques années. Et ceci explique la rareté toujours croissante de ces magnifiques pierres, et la hausse constante de leur prix.

Ayant ainsi traité des sources des émeraudes, je n'aurais garde d'oublier de parler de quelques émeraudes célèbres dans l'histoire.

Une des plus belles qu'on ait connues fut exposée au Cabinet impérial de Saint-Pétersbourg. Elle pesait trente carats, sa couleur et sa netteté étaient parfaites. Malheureusement, on lui avait donné une forme ronde, surchargée de facettes à dentelles, qui lui a fait perdre de sa valeur. Où est-elle présentement ? A-t-elle été volée ou vendue par les Bolcheviks à la plus grande gloire du communisme ?

Un destin tragique n'est pas, fort heureusement, attaché à toutes les émeraudes, et il n'en manque point dans l'histoire qui sont curieuses à d'autres titres.

Boni cite une pierre (du temps de Jules II, en 1503) qui était de forme hémisphérique, et portait gravé le nom du pape. Elle séjourna durant trois siècles au musée d'histoire naturelle de Paris, après quoi Napoléon la revendit à Pie VII.

On cite aussi dans l'antiquité une émeraude gravée représentant Amymone, fille de Danaüs ; elle fut

achetée à Chypre par un musicien nommé Ismenias.

Maffey cite un perroquet gravé sur une émeraude ; on avait choisi l'émeraude pour cette gravure parce que c'était une façon de représenter la couleur de l'oiseau.

Pline rapporte que Néron regardait le combat des gladiateurs à travers une émeraude. Ce fait nous surprend, car l'émeraude, souvent très mince, n'est pas transparente et ne pourrait pas servir à cet usage. Mais si ce n'était par coquetterie, peut-être était-ce pour garantir un œil malade de l'éclat du soleil. C'était le cas de Jules César, qui se servait d'une émeraude en manière d'abat-jour, toutes les fois qu'il se rendait au cirque.

Quand César harangua ses troupes, après son passage du Rubicon, il élevait souvent le petit doigt de la main gauche, protestant qu'il jurait sur sa bague, ornée d'une magnifique émeraude, de satisfaire les demandes de ceux qui défendraient jalousement sa cause. Les soldats, dans les rangs les plus éloignés, qui pouvaient voir l'orateur, mais étaient trop loin pour entendre ses paroles, se méprirent sur le geste et s'imaginèrent qu'il promettait à chacun d'entre eux la dignité de chevalier romain, plus la somme de 500.000 sesterces. A quel point cette erreur contribua-t-elle à son succès ? Il serait difficile de le préciser, mais il n'y a aucun doute qu'elle eut une influence.

C'est encore Pline qui rapporte cette anecdote, à propos de la tombe du petit roi Hermias, qui était

située dans l'île de Chypre, près des pêcheries. Sur cette tombe était un lion aux yeux d'émeraudes. L'éclat des pierres était tel, et se voyait de si loin en mer, que les poissons effrayés fuyaient à une grande distance. Les pêcheurs s'étant assurés de la cause de leur absence, enlevèrent les émeraudes et les remplacèrent par des yeux d'une valeur moins importante. Les pierres ne les effrayaient pas, eux qui les connaissaient, mais elles alarmaient les naïfs poissons.

Lors de la conquête du Pérou par les Espagnols, un nombre énorme d'émeraudes tomba entre leurs mains, comme on l'a vu plus haut. Parmi celles-là, la légende raconte qu'il s'en trouvait une dont la grosseur atteignait les dimensions d'un œuf de pigeon. Quand le temple du Soleil fut pillé, on en trouva un grand nombre. Quand Atahuapla, l'Inca péruvien, tomba entre les mains des Espagnols, il portait un collier d'émeraudes de dimensions imposantes et d'un grand éclat. Malheureusement, un des moines dominicains qui accompagnaient l'expédition persuada aux soldats que les émeraudes ne pouvaient être cassées. Ceux-ci voulurent en faire l'épreuve, et de cette façon, une quantité de ces magnifiques pierres fut détruite. Le conseilleur ne soumit très probablement pas ses propres bijoux à cette expérience ; on le suspecte même d'avoir agi avec quelque intérêt car il acheta ensuite aux soldats, pour presque rien, les éclats d'émeraudes qui, disait-il, n'avaient plus de valeur.

La chute d'une émeraude était d'un mauvais pré-

sage pour le possesseur. Quand George III fut couronné, une grosse émeraude tomba de son diadème. L'Amérique fut perdue pendant son règne. Il est probable cependant que la pierre qui était tombée fut ramassée et montée de nouveau sur la couronne. N'empêche que le présage, mauvais en l'espèce, fut vérifié.

Je penserai maintenant intéresser peut-être le lecteur, tout en satisfaisant à mon goût pour l'érudition, en l'invitant à une promenade parmi les auteurs archaïques qui ont été hantés par la nature réelle ou imaginaire de l'émeraude. A vrai dire, certains sont singuliers et puérils, et suppléent à la connaissance scientifique par la superstition et toutes les fantaisies abusives de la tradition orale. Mais on prend souvent quelque plaisir naïf à les feuilleter. Et leur pédanterie même ajoute du charme, tant elle laisse paraître l'intention ingénue d'esquiver l'embarras d'une explication sérieuse. Et puis ces textes bizarres ont toujours de la saveur. « A beau mentir qui vient de loin » certes, mais l'ensemble témoigne de la persistance des préoccupations qu'ont inspirées, à travers les siècles, ces pierres dont je parle. Si elles n'avaient été que les hochets de la vanité et les marques de la ploutocratie, elles n'eussent point prétexté tous ces écrits ? On sent, et c'est là l'intérêt de les exhumer, qu'ils signifient un effort persistant pour retrouver un certain ordre de symboles qui a été oublié et dont ces pierres ne sont que les signes tacites. On croit, par moments, saisir les vestiges d'une entente allégorique qui a dû s'établir

à la base commune des religions et des philosophies, avant leur immigration de l'Orient à l'Occident.

Voici, pour commencer, ce que nous dit l'excellent, l'ingénieux Théophraste qui eut l'honneur d'être imité par La Bruyère :

« L'émeraude a des propriétés particulières. Car elle communique sa couleur à l'eau : petite, à une partie, grosse à tout l'ensemble ; si elle est de très mauvaise qualité, seulement à l'eau qui l'environne. Elle est bonne pour les yeux. Pour ce motif, il y a des gens qui portent sur eux des cachets gravés sur émeraude pour les regarder.

« A moins que nous n'ajoutions foi aux inscriptions des rois d'Égypte, qui rapportent avoir reçu, dans les présents des rois de Babylone, une émeraude de 4 coudées de hauteur et de 3 de largeur, et qui assurent qu'on voyait, dans le temple de Jupiter, un obélisque composé de 4 émeraudes qui avaient de hauteur 40 coudées et de largeur, à un bout 4, à l'autre 2, nous devons croire que les émeraudes sont généralement petites.

« Mais de celles qui s'appellent ordinairement Bactriennes, la plus grosse est à Tyr. Il y a dans le sanctuaire d'Hercule, une grande stèle de cette pierre, à moins peut-être que ce ne soit une pseudo-émeraude ; car cette sorte existe. On la rencontre dans des endroits accessibles et connus, dans deux surtout : à Chypre, dans les mines de cuivre, et dans une île qui fait face à Carthage. Là, aussi, on en trouve de plus particu-

lières. Cette sorte prend naissance dans les mines, comme les autres, et à Chypre on en voit plusieurs réunies en groupes : celles qui sont de la grandeur d'un sceau sont rares, la plupart sont plus petites ; aussi s'en sert-on pour la soudure de l'or, car elles soudent comme la chrysocolle. Et d'aucuns ont supposé qu'elles étaient de même essence, car elles sont de la même couleur.

« Comme nous vous l'avons dit, l'émeraude est rare. Elle semble venir du jaspe : on dit, en effet, qu'on a trouvé à Chypre, une pierre dont la moitié était d'émeraude, l'autre de jaspe, car elle n'était pas encore entièrement transformée par l'humidité...

« A Chypre se trouvent l'émeraude et le jaspe ; de ces pierres, celles dont on se sert pour les bijoux viennent de la Bactriane, du côté du désert ; des hommes à cheval les recueillent au moment des vents étésiens. Elles apparaissent alors, au milieu des sables agités par la violence du vent : elles sont petites, et il n'y en a pas de grosses. »

A propos des propriétés attribuées à l'émeraude, il est bon de se reporter à ce que Dioscoride dit du jaspe, d'autant plus que Théophraste confond les deux pierres dans une même origine.

Dioscoride dit en effet :

« Une sorte de jaspe ressemble à l'émeraude. Tous s'accordent à dire que, portés au cou, ce sont des phylactères, et qu'attachés à la cuisse, ils facilitent l'accouchement. »

Avec Philostrate, l'auteur de cette si curieuse *Vie d'Appollonius de Tyane*, nous trouvons une explication empruntée sans doute aux traditions hindoues, qui va donner naissance à ces légendes merveilleuses où l'on voit des dragons fabuleux garder des trésors que convoitent les Arimaspes, ces êtres étranges dont j'ai déjà évoqué l'existence légendaire. Philostrate écrit :

« Quant aux dragons des montagnes, ils ont les écailles dorées, et sont plus grands que ceux des plaines. Lorsque le dragon est étendu hors de sa caverne, les Indiens s'élancent sur lui, le frappent à coups de hache, lui coupent la tête et s'emparent des pierres précieuses qui s'y trouvent. On dit en effet que la tête des dragons renferme des pierres brillantes et de toutes couleurs, auxquelles sont attachées des propriétés merveilleuses, comme en avait la pierre du fameux anneau de Gygès...»

Mais nul n'est plus intéressant dans l'histoire merveilleuse des pierreries que l'auteur anonyme des Cyranides. L'époque où virent le jour les Cyranides fut celle où fleurit le plus merveilleusement l'art de la glyptique, c'est-à-dire de la gravure sur les pierres précieuses. Cet art qui a laissé tant de merveilles était en grand honneur alors, et les possesseurs de belles pierres tenaient fréquemment à y graver des signes qui pouvaient être pour eux symboliques ou représentatifs d'un idéal, une devise imagée, en quelque sorte.

Dans les Cyranides, nous voyons quel emploi magique on pouvait faire des pierres, associées d'ail-

leurs à des animaux ou à des plantes, pourvu qu'on y ait représenté certains signes.

Nous touchons ici à une branche extrêmement singulière de l'histoire des superstitions. Par elle, nous approchons de la magie. Nous y saisissons la tentative d'unir le monde minéral au monde organique vivant en une même efficacité d'effets surnaturels de la magie.

Ainsi ce ne sont plus les pierres en elles-mêmes qui ont une vertu comme talisman ou phylactère, mais les signes gravés sur elles. Encore les Cyranides différencient-elles les espèces de pierres, et ce sera selon qu'ils sont gravés sur telle ou telle espèce, que les signes auront leur vertu. Il y a mieux, il est nécessaire, pour que les enchantements s'accomplissent, que les pierres soient accompagnées d'un minéral et d'un animal déterminés, ou d'une partie de son corps.

Aussi les chapitres de ce curieux livre disposés sous ordre alphabétique (la lettre elle-même ayant sa valeur magique) sont-ils comme autant de triptyques dont voici les exemples, pris aux pierreries qui nous intéressent :

Ouvrons les Cyranides au mot : Béryl. Nous lisons :

« Prends donc un béryl, grave dessus une corneille et sous ses pattes un crabe ; puis, enferme dessous une petite branche de sabine, un peu du cœur de l'oiseau et ce qu'on appelle l'aphrodite du crabe et porte-le comme tu voudras.

« Il est efficace, en effet, pour les gens atteints de

dyspnée, de coliques hépatiques ou néphrétiques, car c'est la pierre du dieu Zeus. Il donne à celui qui le porte le don de plaire, le succès dans les entreprises : il fait naître l'affection entre ceux qui se marient, ainsi que le parfait accord dans les rapports intimes. »

Voilà qui est catégorique ; plus net même que ce que nous avons lu, du même genre dans Robert de Berguen.

Voyons maintenant au mot : Êmeraude. Nous lisons :

« Smilax, plante ; Sarcos, oiseau ; Murène, poisson ; (Smaragdos), émeraude, pierre précieuse de grand prix, venant de Perse.

« L'émeraude est une pierre verte d'un grand prix. Grave donc sur l'émeraude une harpie, sous ses pattes, une murène, enferme sous la pierre de la racine de la plante et porte-la contre les visions délirantes, les frayeurs et tout ce qui affecte les lunatiques ; elle guérit aussi les coliques. Elle sera meilleure si on y joint de la graisse de murène. C'est une amulette divine. »

Mais pourquoi sourire ! N'est-ce point vrai que de nos jours l'émeraude est considérée comme portant bonheur, si elle n'a plus la vertu de guérir ?

Ayant consacré ce chapitre à l'émeraude, je ne voudrais pas empiéter sur celui où j'entends parler du saphir, d'autant qu'il a, lui aussi, son charme particulier et que le saphir étant l'une des trois plus belles pierres de couleur, et l'une des plus anciennement

connues, il a comme l'émeraude son magnifique cortège de légendes, de poèmes, de superstitions.

Mais puisque je cite les Cyranides, qu'on me laisse, ne fut-ce qu'à titre de curiosité, citer tout de suite ici ce qu'en dit ce livre en tant que pierre gravée ayant des vertus remarquables.

Au mot : Saphir, les Cyranides disent :

« Cidedios, plante, poisson, pierre, oiseau.

« L'œil droit (de l'oiseau) porté sous un saphir sans taches, sur lequel est gravé Aphrodite, rendra celui qui le porte plein de charme, le fera comprendre de tous les hommes et lui fera gagner tous ses procès. L'œil gauche, porté par une femme, produira les mêmes effets. »

Évidemment l'auteur anonyme des Cyranides a étudié avec soin les textes hindous, référence première de toute science historique du lapidaire et, s'il clarifie pour son époque les légendes poétiques de l'Inde, nous retrouvons dans celles-ci l'origine de toutes les vertus, bonnes ou mauvaises, attribuées aux pierres précieuses.

Ne lit-on pas en effet, dans la Ratnapariska, ceci, qui est écrit en versets, selon la coutume pour les textes sacrés :

« Et même une autre gemme venant de cette mine, pourvu qu'elle soit exempte de défauts, est proclamée le meilleur des moyens de purification.

« L'émeraude d'un vert intense, d'un tendre éclat, comme entourée d'une chevelure de rayons, dont l'intérieur semble parsemé de poudre d'or.

« Qui possède toutes les qualités de la forme, une teinte homogène et un poids normal, qui, touchée par un rayon de soleil, remplit de son éclat tous les alentours.

« Qui emprunte aux fissures intérieures, coupant la substance verte, un brillant, où l'éclat du gazon nouveau se mêle à celui de l'éclair.

« Qui jette dans un extrême ravissement le cœur de quiconque la regarde, cette émeraude est de grande qualité : telle est l'impression des connaisseurs. »

Le même texte enseigne qu'il est sage de porter une émeraude :

« Pendant l'étude du Veda, les dévotions, les prières, quand on donne des vaches, de l'or, etc..., quand on fait des opérations magiques.

« Quand on remplit les devoirs prescrits envers les dieux, les mânes, les hôtes et qu'on rend aux gurus les honneurs dus. Quand on est en proie aux diverses maladies causées par le venin.

« Quand on livre bataille, il est sage de porter une émeraude exempte de défauts, douée de qualités et montée en or.

« A égalité de poids, l'émeraude de belle qualité est d'un plus haut prix que le rubis. »

Ces vieux textes hindous sont de véritables poèmes où l'on retrouve toujours avec une ardente piété pour les pierres précieuses les effets d'une imagination qui tend invariablement à diviniser les trésors renfermés dans le sein de la terre et le cœur des eaux.

Si nous passons maintenant aux textes écrits par des chroniqueurs du moyen âge, nous assisterons à une sorte de transaction intellectuelle fort amusante, et je n'hésiterai pas ici, comme plus tard quand l'occasion s'en présentera, à m'inspirer, pour tout ce qui a trait au passage des légendes indiennes dans la casuistique religieuse du moyen âge, de l'intéressante correspondance échangée, comme je l'ai dit dans ma préface, entre moi et mon excellent ami Camille Mauclair, le brillant écrivain pour qui ces questions spéciales n'ont point de secrets. Ces chroniqueurs sont pour la plupart des hommes d'église, comme Marbode, qui était évêque, ou tout au moins des catholiques pratiquants, attachés à la doctrine de l'Église et ils savent que leur religion condamne toute superstition et y voient un gage d'hérésie. Cependant, ils ne se résolvent pas — et c'est tout le problème du moyen âge intellectuel — à faire table rase du passé païen. Cette répugnance emportera toutes les timidités à l'heure de la Renaissance où, en dépit du dogme nouveau, le monde se retournera avec passion vers l'antique. Les religions ne changent que lentement et peu la mentalité des foules.

L'homme — et spécialement l'homme de ce temps-là — est friand de légendes et de traditions. Si on lui en impose d'autres, il ne renie pas cependant les précédentes. Il les superpose, il les amalgame. Et c'est alors que les savants et les plus doctes commentateurs se donnent beaucoup de mal pour rajuster les unes et

les autres et faire honneur de tout l'ensemble au dogme triomphant. Ce procédé est parvenu à souder les deux Testaments et à faire voir dans le premier l'annonce du second. Nous verrons, de même pour les pierres et leur symbolisme, Marbode et d'autres auteurs se livrer à ce scrupuleux travail, précisément parce qu'ils sont, au-dessus de la masse, les seuls assez instruits pour le tenter. Ils concilient comme ils peuvent leurs trouvailles d'humanistes et les obligations de la religion. Cela les conduit à autant de malice que d'ingénuité. Ils déploient toutes les ressources du casuiste, pour rester dans l'orthodoxie sans sacrifier cependant les textes qui les intéressent et où ils soupçonnent une part de vérité enfouie.

Nous verrons, ainsi, « expliquer » le sens du pectoral d'Aaron. La lapidaire adoptée par l'Église pour l'ornementation symbolique des vêtements sacrés a été transposée directement des légendes et des symbolismes de l'antiquité orientale, et les pierres « païennes » ont été rebaptisées « chrétiennes » pour le besoin de la cause. La symbolique des pierres — et ces données s'appliquent aussi au rubis et au saphir — est donc restée indépendante des dogmes en gardant toute sa valeur allégorique. Et il n'est pas exagéré de dire qu'elle constitue par elle-même une sorte de petite religion extrêmement curieuse, dont l'Hindoustan a été le berceau.

Ces brèves explications suffiront, je pense, à mettre le lecteur qui veut bien me suivre dans l'état de bien

apprécier la saveur et la portée des divers textes qu'il va lire, et où il retrouvera la légende des fameux Arimaspes, dignes de tenter les recherches les plus complètes d'un érudit faiseur de thèses ethnographiques.

C'est tout d'abord l'évêque Marbode qui parlant en vers de l'émeraude dit :

L'émeraude par sa couleur
Vainct toutes choses de verdeur ;
Et il en est de six manières.
Elles sont très précieuses et chères :
On trouve l'une en Sythie
Et l'autre vient de Bactriane
Et une autre porte en soi et tient
Le Nil qui du paradis vient

. . . .

Les Arismapes, cette race,
Les aiment plus qu'or et argent
Et les enlèvent aux griffons
Oiseaux grands et traîtres

. . . .

Aplanie elle est bonne pour mirer,
Néron avait coutume de l'aimer beaucoup ;
Il en avait un miroir
Où il voyait le jour ses plaisirs.
Cette pierre fait savoir
Les choses à travers l'eau et savoir
Les choses qui sont dans l'air à venir :
Qui bien l'y cherche, ne peut manquer.
Elle donne richesse très grandement,
A qui la porte chastement.
Elle fait les hommes beaux parleurs
Ceux qui la veulent honorer.

Elle guérit d'une fièvre très forte
Qui donne la mort à maint homme,
Aussi elle a nom fièvre demi-tierce :
Elle aura tiré maint homme en arrière
Quand elle fait telle aide contre ce mal.
Si on l'a au col pendue
Elle vaut contre le mal caduc.
. . . .
Elle sauve les yeux et le visage :
Aussi enlève tempête et luxure
Qui l'a, doit être de bonne origine
Et s'il veut faire de l'encre verte
Très bien la mouille de lait ou de vin
Après l'oint d'huile verte.

Traite-t-il du béryl, après l'émeraude, l'excellent Marbode écrit, dans la même forme poétique :

Il fait entr'aimer homme et femme
Et honorer qui le porte.
Si on le tient par héritage
Et l'aliène, la main lui cuit.
Les yeux malades guérira.
Le vin où l'on le lavera
Et si le boit qui fort sanglote
Il lui enlèvera soupir et rot.
. . . .

Quant aux Griffons et aux Arimaspes que nous trouvons toujours aux prises dans tous les textes anciens, pour la conquête des émeraudes, voici comment le lapidaire de Cambridge les décrit :

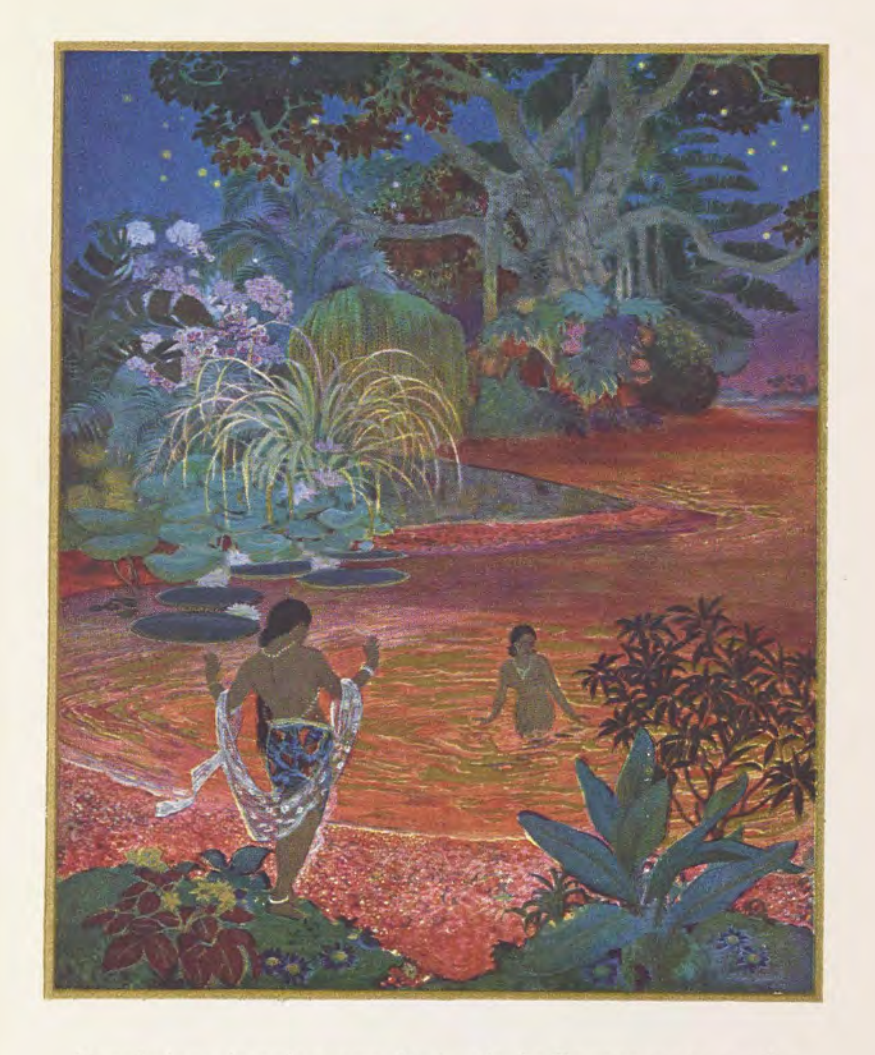
Les griffons les gardent (les émeraudes).
En cette terre il y a une race de gens

Qui les attaquent souvent.
On les appelle Arimaspes,
Ils n'ont qu'un œil en vérité.
Ils n'ont ni tête ni cerveau
Mais un seul œil au milieu de la poitrine.

Voici encore un texte dû à des lapidaires chrétiens, et où, toujours, reparaît la tradition énigmatique des Arimaspes, des « chasseurs d'émeraudes » mêlée à des données de médecine primitive. Mais on admirera l'astucieuse naïveté de l'auteur. Il sent bien que ces évocations d'êtres fabuleux pourraient scandaliser les croyants. Il se met donc délibérément à l'abri de l'Apocalypse, où en effet, on peut trouver tout ce qu'on veut ; et il ne se gêne pas pour se référer à la Bible et à « messire Saint-Jean » :

Ceci dit, Messire Saint-Jean,
Qu'une manière de gens
Qui ont nom Arymaspiles
Par droite bataille et par guerre
Aux fiers Gryphons, bêtes qui volent
Enlèvent ces émeraudes.
. . . .
J'ai trouvé et lu dans la Bible
Qu'elle accroît la richesse de celui
Qui la porte nettement :
Elle garde de la fièvre demi-tierce.

Nous arrivons donc par degrés à une « légitimation » de l'émeraude, et un lapidaire chrétien, l'ayant décidément sortie de sa gangue païenne et « décapée » en fixe le sens religieux :



Depuis lors, la nuit venue, les bords du Ravanagango resplendissent de l'éclat des pierreries...

« L'émeraude, nous dit-il, signifie la foi de la Trinité, la foi des quatre Évangélistes, la grande verdeur de la foi qui toujours dure. »

Nous pouvons sourire de cette ingéniosité d'adaptation de la couleur au sentiment ! Mais comment trouver un sens orthodoxe aux Arimaspes et à leurs ennemis ?

« L'œil des Arimaspes signifie que ceux qui ont la foi n'ont comme eux qu'un œil, tourné vers Dieu, le roi d'amour. Et les Gryphons sont les diables contre lesquels il faut vous battre. »

N'est-ce pas là vraiment, lecteur, le triomphe de la casuistique ? — Voilà les Scythes nomades, les Cosaques du Don, chercheurs d'émeraudes, transformés en serviteurs de la foi, combattant les diables et leur arrachant les pierres saintes. Et c'est ainsi que les évêques peuvent, tout comme les antiques prêtres du Pérou, porter pieusement ces joyaux qu'il eût été dommage de laisser perdre sous prétexte du paganisme qui les entachait.

Un auteur anonyme du moyen âge renchérit encore sur ces légendes :

« Epifanius, dit-il en parlant de l'émeraude, l'appelait « prasine Domitiane » ou « Neromane » parce qu'un certain Néron, grand sculpteur de pierres précieuses, trouva le premier l'usage de l'émeraude... Plusieurs croyent que l'émeraude naisse dans le jaspe, comme le rubis dans le rubis balays. Étant mise en poudre et bue, elle arreste dissenterie. Elle empêche le mal caduc. Mais lorsque le mal est trop fort, l'émeraude

se brise. Les belles émeraudes se rompent dans la défloration des vierges... »

Mais n'est-ce point ici encore un souvenir des textes indiens qui ne manquent pas, après avoir vanté les vertus des pierres pures et belles, de dire combien sont dangereuses les pierres imparfaites ?

Nous avons vu plus haut tout le bien qu'il faut attendre des belles émeraudes. Les mêmes textes sacrés hindous nous apprennent ceci au sujet des émeraudes impures :

« L'émeraude raboteuse attire les cent huit maladies ; bosselée, les coups d'épée sur le front, le ventre, la tête.

« Avec une émeraude pierreuse, on souffre dans ses parents et ses amis. Celui qui porte une émeraude tachée, devient promptement sourd et aveugle.

« Granuleuse, l'émeraude entraîne le veuvage et la perte des fils ; terne, le danger des bêtes féroces.

« Quant à l'émeraude bigarrée, qu'on s'en défasse sans retard ; celui qui la porte au doigt va à une mort certaine. »

Par contre :

« Les émeraudes douées des cinq qualités détruisent l'effet de tous les poisons... »

Et comme il sied de ne point abuser de la patience du lecteur, je terminerai cette série de documents comparatifs par la citation d'un poème fort intéressant dû à l'un des plus ravissants poètes de la Pléiade française, à Rémy Belleau, qui s'est plu à chanter

la beauté et les vertus de la « Princesse Émeraude ». Le tour de ces vers peu connus est alerte et charmant, et les données en sont instructives :

On dit que celuy qui la porte
A tousiours une grace accorte
Propre et facond en son parler,
Qu'il peut sans ronds et sans figures
Prédire les choses futures
Et celles quont veut plus celer ;
Bref, elle est si chaste et si saincte
Que si tost qu'elle sent l'atteinte
De quelque amoureuse action,
Elle se froisse, elle se brise,
Vergoigneuse de se voir prise
De quelque sale affection.
Propre contre le mal de teste
Et pour destourner la tempeste,
Mesme pour nous mettre en repos .
Elle détrampe, elle modère
La chaude et bouillante colère
Qu'Amour recuist dedans nos os.
En poudre elle guarist les morsures
Des serpents et toutes piqueures
D'aiguillons qui poind et qui cuit :
Propre pour donner allégeance
Au ventre qui sent délivrance
Pour le décharger de son fruit.
Or, pour conserver sa teinture
Et la remettre en sa nature,
La faut tremper dedans le vin
La frotter ou tenir couverte
Quelque temps dedans l'huile verte
Pour luy rendre son lustre fin.

Pierre naïve et verdoyante
Ainsi que l'herbe rosoyante
Sous la fraîcheur d'un beau matin
Ny bleuissante, ni haslée,
Mais loing du soleil reculée
Près d'un ruisselet argentin.
Couleur qui rassemble et rallie
La force des yeux affaiblis
Par trop longs et soudains regars
Et qui repaist de flammes douces
Les rayons mornes, las, ou mousses
De nostre œil, quand ils sont espars.
Couleur belle et gayment brillante,
Couleur en qui se représente
Le fard qui rajeunit les ans,
Lors que les grâces par la prée
Troussent leur robe diaprée
Des honneurs d'un gaillard Printemps.
Couleur dont jamais ne s'efface
Le teint verdoyant ny la grace
Peignant l'air de son lustre beau
Qui n'affaiblist et ne s'offense
De l'ombre ny de la puissance
Des feux du céleste flambeau ;
Couleur vrayment opiniastre
Qu'on ne peut domter ny combattre
Tant est constante sa valeur,
Couleur qui jamais ne s'altère
Mais tousiours qui demeure entière
En sa gaye et gente verdeur.
. . . .

La lecture de ce poème ne laisse pas douter que Rémy Belleau ait été très informé des connaissances

qu'on pouvait avoir à son époque relativement à l'émeraude. Il a certainement lu Marbode et les lapidaires païens ou chrétiens, et il serait intéressant de savoir à quel propos ce gentil rimeur s'est si exactement enquis de cette science spéciale de la symbolique des pierres.

Ce qu'il dit, quant à la chasteté — qu'il prête hardiment à la pierre elle-même — est très curieux. Il confirme les dires de Mandeville et de l'anonyme que nous avons cités. Il insinue même que l'émeraude craint ce qu'on appelait alors en Italie « le mal français » et ceci corrobore le mot de Mandeville disant que l'émeraude « garde de mauvaise femme », ce qui doit s'entendre assez clairement. Mais l'émeraude n'est pas seulement un préservatif physique : elle est si ennemie de l'excès sensuel qu'elle se brise si ceux qui la portent s'y adonnent, et ne supporte pas la perte de l'innocence matérielle. C'est donc tout à fait une pierre virginale et sainte. Belleau sait aussi fort bien par quel procédé on conserve ou ravive l'éclat de l'émeraude, et quel profit la médecine de son temps en tire, ou plutôt prétend pouvoir en tirer. Ce poème apporte donc une contribution intéressante à l'étude de la culture générale que tout bon humaniste, ne fût-il qu'un poète de l'amour, tenait à posséder aux jours heureux de la Renaissance. On ne se spécialisait pas, on tenait à savoir tout au moins un peu de tout, aucune connaissance ne semblait inutile à des esprits friands d'apprendre.

L'impression générale que nous pouvons emporter de cette analyse de documents, c'est celle du passage d'une série de superstitions antiques dans le monde nouveau du catholicisme. Et toutes ces superstitions s'assemblent autour de la lutte d'une tribu mystérieuse contre des monstres gardiens de trésors. De cette tribu, nous ne savons rien ou presque, mais elle est citée avec une unanimité qui suffit à faire de cette histoire des Arimaspes un chapitre de l'iconographie et de l'ethnologie que l'étude de la légende nous conduit à étudier. On soupçonne à chaque moment, sous ce mystère un peu irritant, les traces effacées d'un événement qui a dû frapper l'imagination antique à une époque extrêmement lointaine. Une fantaisie inventée de tous points n'aurait pas été relatée, presque dans les mêmes termes, à des époques qui se succèdent dans les temps anciens. Il y a eu « quelque chose ». Mais qui nous le dira ? Peut-être faudrait-il chercher dans l'ancienne Scythie...

LE RUBIS

LA LÉGENDE DU RUBIS

« Le soleil saisit le sang du grand Assura à la vaste puissance, semence de gemmes parfaites et s'élance comme une lame d'épée.

« L'éternel vainqueur des Dieux, le roi de Lanka, l'âme gonflée de l'orgueil de sa force le suit, le rejoint et le heurte, tel que Svarbhama.

« Jurya laisse tomber le sang dans la reine des Rivières, aux eaux vastes et profondes que trouble le reflet des belles hanches des Cinghalaises, aux rives couvertes d'aréqué.

« Depuis lors, cette rivière donnant des fruits de sainteté à l'égal du Gange, fut glorifiée du nom de Ravanagango.

« Depuis lors aussi, la nuit venue, ses bords jonchés de gemmes comme éclairés par des feux à l'intérieur, resplendissent de l'éclat des pierreries qui se pressent sur le rivage.

« Çà et là, les eaux, elles aussi traversées par les rayons des gemmes, brillent, comme criblées par des centaines de flèches d'or que ferait étinceler un feu intérieur.

« Sur les rives et dans les eaux brillantes et variées

d'aspect se traînent les rubis padmarâgas et du cinabre, et les rubis de grande qualité qui tirent leur origine du cristal.

« Les uns ont l'éclat et la couleur du bandhuka, d'un morceau de gûnga, de la coccinelle, de la rose de Chine, du sang de lièvre. D'autres, resplendissants, ont la couleur de la pulpe de la grenade ou de la fleur de koloka.

« Doués de la puissance illuminatrice du soleil, les rubis dérivés du cristal, s'ils sont de bonne qualité, projettent au loin des faisceaux de rayons qui colorent tous les alentours.

« Les uns ont une nuance mêlée de carmin et d'indigo, une teinte pareille à la rougeur du ciel matinal.

« Certains ont la couleur des yeux de rakara, du kokila, du sarasa ; d'autres brillent d'une teinte semblable au calice des lotus rouges épanouis. »

*
* *

Ainsi, comme pour l'émeraude, de poétiques versets hindous enseignent comment le rubis naquit du sang du grand Assura. Un rubis sur une peau blanche n'est-il point toujours éclatant comme une goutte vermeille de sang !

*
* *

La science moderne, peu soucieuse de poésie et surtout de la poésie sauvage et colorée des Indiens,

nous enseigne plus simplement que le rubis est un corindon dont la coloration est due à l'oxyde de chrome. Son nom français n'est qu'une déformation du mot latin « rubens » qui ne désignait lui-même que la qualité chromatique de cette pierre précieuse : rougissant, rougeoyant.

Il existe des rubis de qualités diverses, et qui portent des noms différents. Le rubis d'Orient peut être qualifié de « rubis des rubis ». C'est lui qui concentre vraiment la beauté, la splendeur intense des crépuscules orientaux. Il semble être la synthèse même de leur gloire vivante. Le rubis du Siam, le rubis spinelle et le rubis balais ne viennent qu'ensuite, et leur valeur décroît selon l'ordre où je les nomme.

La couleur du rubis d'Orient se nuance du rouge écarlate, dit « sang de bœuf », à la teinte de la gelée de groseille, et jusqu'au violet pourpré. Il a souvent des reflets laiteux avec des soies qui obscurcissent la clarté de la pierre et en diminuent la valeur. Le rubis d'Orient se rapprochant par sa teinte des autres rubis, il est nécessaire d'exiger, lors de l'achat, la spécification de son origine, la densité du rubis d'Orient varie entre 4 et 4,08, celle du rubis du Siam entre 4,20 et 4,28.

On se trouve souvent fort embarrassé pour préciser l'origine de la pierre, la comparaison avec d'autres rubis n'étant pas toujours aisée. La coloration du rubis du Siam est « lie de vin », plus sombre que le rubis d'Orient. Celui-ci, quand on l'échauffe à l'aide d'un

brûleur Bunsen, devient vert ; mais le refroidissement lui restitue sa teinte initiale. Bien des procès ont été engagés à cause des désaccords sur la provenance des pierres ; les experts ont toujours prononcé à l'aide des méthodes scientifiques en précisant les diverses qualités, les densités, la fluorescence et la texture des divers rubis.

Le rubis « spinelle » est plus commun. Sa couleur tire sur le rouge ponceau. Sa dureté et sa pesanteur sont moindres que celles des rubis d'Orient et du Siam. Sa densité ne dépasse pas 3,7. Sa coloration est due à l'acide chromique. Le rubis balais tire sur le rouge groseille un peu vineux ou violacé. Moins dur que le rubis spinelle, il n'a aucun reflet laiteux.

Comme tous les corindons (rubis, saphir, saphir blanc, émeraude orientale, topaze orientale, hyacinthe, aigue-marine), le rubis d'Orient cristallise sous la forme de prismes à six faces dont les arêtes verticales portent à une seule de leurs extrémités des facettes ordinairement petites, mais intéressantes pour la cristallographie. Ces facettes, comme l'indiquent MM. Jannettaz, Fontenay, Vabderheym et Coutange dans leur savant ouvrage intitulé *Diamants et pierres précieuses*, n'affectant qu'une seule extrémité de l'arête suivant une loi d'alternance, font comprendre pourquoi le corindon se présente souvent sous la forme de rhomboèdres aigus, solides, dont six faces parallèles deux à deux sont des losanges.

Comme tous les autres corindons encore, le rubis

est infusible aux feux les plus violents de l'industrie. Insoluble dans les acides et même dans le carbonate de soude, il est désagrégé à une haute température, celle du chalumeau par exemple, par le borax ou le sel de phosphore. Il se dissout en « verre clair » dans ces fondants.

L'examen des propriétés physiques du rubis indique que son éclat est considérable, l'indice de réfraction étant de 1,76. On a cru longtemps que les rubis renfermaient des étoiles ardentes et luisaient pendant la nuit ; ils n'ont en eux-mêmes aucun foyer lumineux, mais ils décomposent la lumière dont ils renvoient les rayons rouges avec une vivacité sans égale. Traversés par un courant électrique dans le vide, ils s'illuminent d'un feu rouge d'une intensité extraordinaire.

Les plus beaux rubis viennent de Ceylan, de Ratnapura et de Rovsana. Les mines tendent toutes à s'épuiser. On rencontre souvent les rubis mélangés aux saphirs dans les alluvions de plusieurs rivières. La profondeur de ces gisements de pierres précieuses atteint un ou deux mètres. On extrait le gravier qu'on lave et tamise. Les rubis sont taillés sur place à Ratnapura et Kalupura, à une cinquantaine de kilomètres de Colombo. On les y taille à l'indienne, c'est-à-dire en conservant le maximum de matière, et ces mêmes pierres ont besoin d'être retaillées en Europe.

Les mines de Pegu, au Siam, et des monts Capellan en Birmanie, sont très connues et exploitées par la « Rubies Mines Company » qui est arrivée à en vendre pour trois millions en une année.

L'abord de cette contrée est difficile à cause des bêtes féroces et venimeuses. Il existe également des mines en Afghanistan, à Soust, et à Madagascar. D'autres mines célèbres sont à Bacseban, dans l'Usbekistan, qui est une partie de la Tartarie d'abord appelée Nawarclvahar.

Au point de vue de la texture, le rubis d'Orient est toujours beaucoup plus homogène que le rubis de Siam ; sa structure est régulière, quelle que soit la zone examinée. Les croisillons qu'on y constate seraient, d'après M. Haardt, les signes indubitables qui permettent de certifier son origine. Le rubis du Siam, au contraire, ne présente jamais de croisillons ; entre les mailles de la cristallisation apparaît comme une sorte de tissu nuageux ou givreux, simulant assez bien parfois les veines du marbre.

Le rubis se taille dans la même forme que l'émeraude. La taille en forme de cabochon est délaissée depuis quelques années. Il est aujourd'hui bien difficile d'apprécier exactement la valeur des rubis : elle a certainement beaucoup baissé, cependant j'en ai vendu jusqu'à quarante mille francs le carat. Il y a des rubis fameux, comme il y a des émeraudes illustres.

Le célèbre rubis dit de Watewille était historique. Mais il est maintenant perdu, ou alors le voleur ou recéleur l'a fait retailler pour le rendre méconnaissable en faisant disparaître une tache caractéristique.

Le rubis demeuré le plus fameux par sa grosseur

a été celui que mentionne Chardin, et sur lequel était gravé le nom de Shem Sepbry.

Le shah de Perse en possédait également un pesant cent soixante-quinze carats : Tavernier, au XVIIe siècle, a déjà décrit cette pierre monstrueuse. Le roi de Burnah aurait eu aussi en sa possession un rubis de la grosseur d'un œuf de pigeon, pesant 1.184 carats, qu'il dénommait « Seigneur des rubis ». Il faut se rappeler que pendant bien des années les gisements de la capitale du Pegu ont appartenu personnellement au roi de Burnah ; aucun Européen ne pouvait y accéder.

Le plus gros rubis connu en Europe est celui que Gustave-Adolphe, roi de Suède, offrit en 1777 à l'impératrice de Russie. Il appartenait encore, jusqu'à la révolution bolcheviste, à la couronne de Russie, et sa dimension était celle d'un petit œuf de poule, sa limpidité parfaite. Le rubis du roi de Visapour taillé en cabochon date de 1653, et dès cette époque on l'estimait à 74.000 francs. Le plus gros rubis connu provient du Thibet. Il pèse 2.000 carats, mais n'est pas d'une transparence parfaite. Un autre rubis de belle grosseur est celui, taillé en table, d'une magnifique couleur rouge et d'une belle transparence en sa partie principale, qui fut présenté au British Museum par le Pr John Ruskin. Il pesait 162 carats et 2/3.

Louis Verolan, qui voyagea beaucoup en Asie, raconte que le roi de Pegu portait sur ses vêtements royaux des rubis qui projetaient un tel éclat qu'il

était impossible de rester les yeux fixés, le soir, sur le souverain. Il resplendissait comme s'il avait été illuminé par le soleil.

Parmi les rubis célèbres, il faut encore citer le gros rubis balais qui se trouve fixé sur la croix de la couronne d'Angleterre. Ce rubis est tel qu'il a été trouvé et n'a jamais été poli. Sa couleur est celle d'une cerise mûre, c'est-à-dire d'un rouge foncé, et sa transparence est remarquable.

Cette belle pierre a été rapportée d'Espagne par Édouard, le Prince Noir, qui la reçut de don Pedro de Castille en remerciement de l'aide qu'il lui prêta pour reconquérir son trône, dont son frère s'était emparé. Ce rubis fut ensuite porté par Henry V avant d'être scellé sur la couronne d'Angleterre.

Les légendes et les faits historiques auxquels des rubis sont mêlés ne manquent point.

Le chapeau à l' « Italienne » que portait Charles le Téméraire à la bataille de Granson était orné d'une sorte de turban entièrement fait de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Il le perdit dans sa fuite, à la fin de la bataille. Un soldat de l'armée victorieuse le ramassa, puis, après l'avoir un instant considéré, le rejeta en disant qu'il préférait, pour sa part de butin, une « armure à ce bonnet ».

On ne sut jamais comment le chapeau fut retrouvé, mais la plupart des magnifiques pierres du turban avaient disparu et jamais depuis on n'a retrouvé leur trace. Ce qui en restait fut remis à l'archiduc Maxi-

milien, époux de Marie de Bourgogne, sœur du duc Charles.

Parmi les pierres perdues se trouvaient trois rubis de beauté extraordinaire qu'on appelait les « Trois Frères » et deux autres rubis, plus gros encore, appelés l'un « Le Hotte » et l'autre « La belle de Flandre ». Plus tard, Jacques Ier, dans une lettre écrite à son fils, dit qu'entre autres joyaux, il lui envoie les « Trois Frères », mais on n'a jamais été certain qu'il s'agissait des rubis perdus à la bataille de Granson.

Aelian de son côté rapporte cette charmante légende dans son huitième livre des « Animaux ».

« Une femme du nom d'Heraclea, ayant recueilli un oiseau qui avait une patte brisée, le soigna. L'oiseau guérit et un matin s'envola. Il revint quelque temps après et voletant autour d'Heraclea, il laissa tomber dans son sein, une pierre qu'il tenait dans son bec. C'était un magnifique rubis qui brillait la nuit comme la lumière d'une lampe. »

Le rubis oriental, sous le nom d' « escarboucle », joue un rôle important dans la plupart des légendes indiennes et dans les romans anciens. Ses rayons, couleur de sang, illuminaient des salles enchantées et conduisaient les vaillants chevaliers au secours des femmes et jeunes filles enlevées par des dragons.

Toujours on remarque que le rubis a la propriété de briller du plus vif éclat, en l'absence de toute lumière.

Aucun monarque ou prince européen ne possède de

rubis comparables à ceux qui appartiennent aux potentats indiens. Tavernier, cependant, dit que le plus beau rubis connu a appartenu au roi de France, mais le voyageur français a compté sur le trône d'un monarque indien jusqu'à 108 beaux rubis variant de 100 à 200 carats. Il a même vu une pierre qui pesait 2 onces et demie, mais c'était un rubis balais.

Le rubis fameux que la couronne de France possédait encore en 1791 — celui-là même auquel Tavernier fait allusion — resta longtemps à l'état brut. Il présentait plusieurs défauts qu'on ne pensait pouvoir faire disparaître sans amoindrir sensiblement la valeur de la pierre. Mais enfin un diamantaire se rencontra, assez adroit pour utiliser les défauts en transformant ce rubis en un dragon aux ailes étendues. C'est sous cette forme qu'on peut actuellement l'admirer au musée du Louvre.

On voit par ces quelques anecdotes quelle place le rubis a tenu de tous temps dans l'histoire des grands de la terre, et, comme il faut toujours se reporter à Robert de Berguen, quand on étudie les pierres précieuses, voici ce que, dans son livre les *Merveilles des Indes*, dédié à la Grande Mademoisell., et déjà cité, il dit du rubis :

« On tient que le rubis naît dans l'île de Ceylan et que ce sont les plus grands, et quant aux plus petits dans Calcutta, le Cambaye et Binager, mais les très fins dans le fleuve Pégu. On rapporte que le plus gros qu'on ait jamais vu était celui que possédait le roi

de cette île de Ceylan, parce qu'il était long d'une palme et épais comme le bras d'un homme (c'est comme on le décrit) lequel jetait plus de lumière, dit-on, que n'eût pu faire une grosse flamme de feu.

« L'empereur Rodolphe second, selon le récit d'Anselme Boëce, son médecin, en avait un de la grosseur d'un petit œuf de poule, qu'il avait hérité de sa sœur Élisabeth, veuve du roi Charles IX, lequel il dit avoir été acheté autrefois soixante mille ducats.

« Josephat Barbero, gentilhomme vénitien, récite à la seigneurie de Venise, dans une sienne relation que lorsqu'il était ambassadeur pour la république auprès d'Unsumcassan, roi de Perse, un certain jour de l'année 1472 qu'il eut audience solennelle, ce prince lui fit voir un mouchoir plein de pierreries toutes rares et d'un prix tout à fait inestimable. Qu'entre autres il y avait un rubis balais en table, d'une fort belle forme, gros d'un bon doigt, du poids de deux onces et demie, de sorte que c'était un véritable parangon, mais si extraordinairement beau et accompli qu'il répondit au roy, qui lui avait demandé ce qu'il l'estimait, qu'il n'estimait pas possible de payer une si belle pierre qu'en baillant en échange quelque cité ou même un royaume. Cela est dit bien ingénument, mais c'est une manière de s'exprimer qui fait assez comprendre qu'il estimait cette pierre pour l'unique qui fut au monde, et, de fait, elle était extraordinaire de la manière qu'il la décrit.

« M. Dorat, conseiller d'équité au parlement de

cette ville de Paris, en a trois, dont le roi, s'il les eût eus en sa possession, aurait tiré une bien plus grande vanité. L'un avait été en œuvre dans une couronne d'or toute remplie de pierreries dont le pape Étienne cinquième qui vint en France en 817 couronner à Reims Louis le Débonnaire, roy de France et empereur, cérémonie qui ne s'est point faite en cette ville là, depuis Clovis, et ce rubis était en forme de losange, du poids de six gros et demi, quatre grains, revenant à 123 carats et demi. L'autre est de forme ronde, demi plat par le dessous et percé par le bas, pesant une once, cinq gros, quatre grains, revenant à 244 carats et trois quarts, fut donné, par les Napolitains en 1264, du temps de saint Louis, à Charles, duc d'Anjou, frère du roi, après qu'il eut chassé Mainfroy, hors la Sicile. Et le troisième en forme de cône, pesant une once, trois gros, douze grains, revenant à 209 carats, vient d'Anne, duchesse de Bretagne qui fut mariée au roi Charles VIII, en 1491, laquelle apporta ce rubis entre autres bagues et joyaux.

« Enfin, si les qualités du rubis doivent être en lui aussi éminentes et belles qu'il est rare et beau, il en a sans doute d'excellentes et en quantité.

« Pour moi, comme j'ai toujours cru qu'il n'y avait rien au monde qui n'apportât quelque utilité notable à l'homme, fondé sur ce que toutes les créatures lui furent soumises dès le commencement et que, comme les herbes même que nous foulons aux pieds ont en elles des vertus toutes singulières que l'on y découvre

tous les jours : pour la même raison, je tiens que les pierres, dans lesquelles est renfermé tout ce qui peut mériter le nom de beau, en ont aussi, mais des effectives et très rares, pour répondre à cette beauté si surprenante que nous y voyons.

« On tient qu'il résiste aux venins, préserve de la peste, épure les esprits, chasse les mauvaises pensées, détourne les songes fâcheux, procure les agréables et, de plus, manifeste les infortunes et les déplaisirs qui doivent arriver. Et pour vérifier qu'il a cette vertu on récite une histoire que Uvolphangus Gabelchouër écrit de lui-même, de ce qui lui est arrivé autrefois ; que, faisant voyage avec sa femme, il s'aperçut qu'un rubis qu'il portait au doigt, de tout temps, autant beau qu'on se le peut imaginer, perdit tout à coup sa couleur vive et brillante et qu'il devint si obscur qu'il en était presque tout noir, ce qui lui causa du déplaisir, parce que la pierre demeura longtemps en cet état, si longtemps qu'il crut tout de bon que c'était une pierre perdue, qu'il en avertit sa femme et qu'il lui fit entendre que cette aventure lui prédisait quelque chose de fâcheux et que cela arriva au bout de quelques jours, que sa femme qu'il aimait passionnément tomba malade et mourut. Mais qu'après cette mort, par une merveille plus surprenante, le rubis reprit son lustre et devint aussi beau qu'auparavant.

« Il est très véritable que depuis que Dieu a donné de la vertu aux herbes et aux plantes, qu'il en a donné aussi aux pierres précieuses et perles. Et la vérité est

telle qu'anciennement l'on en employait aux médecines et même encore à présent l'on y met des perles en poudre, et en Espagne cela est fort en usage. Et pour ce qui est des pierres précieuses, cela n'est plus en usage parce qu'il n'en vient plus des Indes orientales. »

Robert de Berguen, on le voit, est un précieux auteur qui excelle à ramasser en peu de phrases tout ce qu'on savait de son temps sur telle ou telle pierre précieuse.

Un malheur était réservé à cette magnifique création de la nature qu'est le rubis : l'imitation. L'apparition du rubis reconstitué et du rubis scientifique a constitué à la fois un triomphe et une sorte de crime à l'actif de la science, et un peu par la faute des négociants lapidaires.

*
* *

Le rubis reconstitué et aggloméré est venu le premier. Dès son apparition quelques négociants et lapidaires ont vendu des rubis reconstitués comme étant des vrais rubis et au prix des pierres véritables. Quelque temps après, la production des rubis reconstitués ayant augmenté considérablement, ils continuèrent à les vendre à des prix élevés, mais sans pouvoir dissimuler leur origine scientifique. Cette ridicule absence de disproportion entre le prix du rubis véritable et le prix du rubis reconstitué a causé un tort considérable

aux pierres véritables. En admettant en effet que le négociant, que le commerçant ne pouvait se tromper sur la valeur réelle, ou plutôt le manque de valeur du rubis reconstitué, c'était fausser totalement l'éducation du public et l'induire dans la plus grande erreur que de lui faire croire que le vrai rubis et le rubis fabriqué étaient identiques à peu de chose près et qu'on pouvait indifféremment porter l'un ou l'autre au doigt.

Sans doute, au point de vue chimique pur, il n'y a pas de différence entre la merveille produite par la nature et la pierre sortie du creuset du savant. Toutes deux présentent la même résistance aux réactifs. Leur densité est de 4 environ, leurs duretés s'équivalent. Quand le mélange de chrome et d'alumine est bien réparti, le rubis reconstitué présente exactement l'aspect du rubis authentique.

Mais il est facile de distinguer la pierre artificiellement produite par les points noirs qu'elle contient et qui sont nettement visibles à l'œil nu pour les personnes exercées. C'est qu'en effet, dans la fabrication du rubis par la reconstitution, on n'est jamais arrivé qu'à la qualité secondaire.

Le principe de la reconstitution est celui-ci : il consiste à pulvériser de toutes petites pierres naturelles, inutilisables directement à cause de leurs défauts, et à les agglomérer par fusion à haute température. On obtient ainsi des masses solides et transparentes, semblables *extérieurement*, après taille, aux pierres naturelles, mais qui s'en distinguent cependant par deux

particularités principales : l'absence totale de texture cristalline et la forme spéciale des bulles gazeuses qu'elles contiennent, et qui apparaissent en points noirs comme je le disais tout à l'heure, et surtout l'absence d'éclat à la lumière.

Le procédé employé par Fremy et Feil, qui date de 1877, est un peu différent. Le voici : on calcine pendant quelques heures un mélange en parties égales d'alumine et de minium, additionné de 3 pour 100 de bichromate de potasse. Le minium, agissant au rouge sur l'alumine, forme d'abord de l'aluminate de plomb qui est ensuite décomposé par la silice du creuset. Il se produit en même temps du silicate de plomb très fusible. L'alumine se précipite en cristallisant.

Il y a des variantes à ce procédé, mais le principe est toujours le même. Les cristaux obtenus ne sont jamais très gros et ils présentent souvent des fissures.

Le rubis « scientifique » est apparu plus récemment. Sa couleur n'est pas aussi exactement semblable au rubis véritable que celle du rubis reconstitué : son rouge tire légèrement sur le jaune. Sa fabrication est moins coûteuse encore. Le prix de revient est, en effet, minime : chaque boule non taillée se vend entre vingt-cinq centimes et un franc le carat.

En somme, le rubis scientifique s'éloigne de plus en plus de la véritable pierre et paraît une pâle imitation de cette merveille qu'est le vrai rubis.

Un bijoutier français de grande race, M. Lucien

Falize, père de M. André Falize, aujourd'hui chef de la maison, ne disait-il pas, dans une conférence qu'il faisait, en mars 1897, à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale :

« Nos chimistes ne poursuivent plus l'ancienne chimère, ils ne rêvent plus de faire de l'or. Ils voudraient faire des diamants, des rubis, des saphirs, des émeraudes. A quoi bon ? Quel inutile problème !

« Et quand, au fond d'un creuset, Feil et Fremy nous montraient en 1878 des rubis véritables, quand tout récemment M. Moissan cristallisait le carbone et créait des diamants, méritaient-ils d'être loués ?

« A quoi servirait à l'homme de créer ces pierres brillantes, que Dieu a faites si rares et qu'il a disséminées au plus profond de la terre, qu'il a jetées comme des jouets pour l'humanité, ces pierres que nous aimons pour leur beauté, leur lumière, pour leurs vertus et que nous cesserions d'aimer si demain l'industrie les produisait artificielles ?

« Quel résultat suivrait une telle découverte ? l'effondrement de la fortune de beaucoup de gens, la disparition d'un capital public, de bien des milliards répandus dans toutes les mains, du plus riche au plus pauvre, la perte d'un jouet charmant dont s'amusent les hommes, et les femmes surtout, depuis les temps les plus reculés.

« Car tout s'évanouirait, le savant ne tirerait aucun parti de sa découverte ; trop honnête pour la tenir secrète et en obtenir un profit que la loi jugerait illicite,

il aurait fait perdre aux divines pierres leur vertu, et cela sans raison.

« Heureusement les recherches si curieuses de quelques-uns sont plus du domaine de la pure science que de la pratique, et, jusqu'ici, on n'a pas eu à souffrir de cette menace. Elle aura son effet, cependant, et l'on peut prévoir que, dans un avenir plus ou moins éloigné, on fera des diamants, des rubis, des saphirs et des émeraudes, et ce sera une grande catastrophe.

« Mais on ne fera jamais de perles. »

Ce que l'illustre joaillier disait il y a 25 ans est toujours vrai, et à ce propos je voudrais conter ici une anecdote qui a le mérite de répondre à l'une des grandes préoccupations du moment.

Invité dernièrement à dîner chez des amis, j'avais à ma gauche, Lady B..., femme charmante, d'une haute élégance, qui appartient à l'une des plus riches familles d'Angleterre. Lady B... est, comme le sont généralement les grandes dames anglaises, d'une parfaite distinction et d'une éducation raffinée. Elle possède les plus beaux bijoux que je connaisse.

Quel ne fut pas mon étonnement en apercevant à l'un de ses doigts une bague faite d'un rubis scientifique alors qu'elle portait aux autres doigts un merveilleux diamant rose navette et une splendide émeraude qui attirait l'œil par sa teinte, d'un magnifique vert sombre, dont la profondeur était incomparable.

Je déteste, en dehors de mon bureau, parler métier. Malheureusement pour moi la maîtresse de la maison

dirigea adroitement la conversation sur les pierres précieuses, pensant intéresser par là ses convives qui portaient, autour de cette table peut-être, pour vingt-cinq millions de francs de bijoux.

Je connais Lady B... depuis longtemps. Elle ne déteste pas la franchise, ce qui me donna l'occasion de lui demander pourquoi elle portait une pierre fausse à son doigt.

« Eh ! bien, me répondit-elle, c'est très simple. Je viens de l'acheter à Monte-Carlo pour 50 livres. On me demandait pour un vrai rubis de la même grosseur 6.000 livres. Je n'ai pas hésité entre les deux. »

J'avoue qu'à cette déclaration mon sang n'a fait qu'un tour. J'adore le vrai rubis et cette misérable imitation fit sur mes nerfs l'effet qu'eût pu faire une scie mordant la pierre.

« Voyez-vous, chère Madame, répliquai-je, je suis très heureux de vous faire constater immédiatement la différence existant entre ce corps mort que vous portez et un vrai rubis. »

En face de moi, une Américaine, miss K..., avait au doigt un rubis qui était, à peu de chose près, de la même grosseur que le rubis scientifique de lady B... Je le lui demandai et je mis les deux pierres côte à côte.

L'effet fut instantané. Le rubis véritable, le seigneur des gemmes, apparut, entouré de l'auréole lumineuse qui s'en dégageait. Cette pierre splendide brillait d'un feu intense à la lumière électrique et jetait de tous

côtés des feux chauds et attirants. On sentait en lui une vie intense qui expliquait soudain les merveilleuses légendes hindoues, les superstitions de tous les âges qui me revenaient à la mémoire.

« Oh ! que je voudrais avoir une pierre comme celle-là, s'écria lady B...

— Ce n'est pas aussi facile que vous pourriez le croire, répondis-je. Ainsi, voici deux ans que je suis chargé par une de mes clientes de la 5e avenue de lui acheter un très beau rubis de 8 carats... Je le cherche encore. Les beaux rubis sont excessivement rares, pour ne pas dire presque introuvables. Vous pouvez parcourir Paris, Londres et New-York et je gage que vous ne trouverez pas vingt très belles pierres. J'en ai vendu une il n'y a pas très longtemps, qui ne pesait que six carats et demi pour la somme de 250.000 francs. Cela ne suffit-il point à démontrer, de manière évidente, la supériorité définitive de la pierre véritable sur la pierre fausse. »

J'avais à peine fini de parler des rubis vrais et des rubis reconstitués que la maîtresse de maison reprenant la direction de la conversation avec cette adresse subtile qui devient de plus en plus rare, me demanda de donner alors mon avis sur les perles japonaises, en raison du bruit fait autour d'elles dans la presse et dans les salons.

J'hésite à ce moment, et l'on comprendra pourquoi, à rapporter à mes lecteurs cette partie de notre conversation de table et pour un peu je la passerais sous

silence. Cependant, je crois que tous ceux qui s'intéressent à la beauté des pierres de couleur ne sont pas davantage insensibles à la beauté miraculeuse de la divine perle. Répéter ici, dans ce passage consacré à l'imitation des pierres précieuses, ce que j'ai dit ce jour-là de la perle japonaise, c'est pour moi l'occasion d'en parler publiquement. Soit.

Me rappelant alors la partie de la conférence de M. Lucien Falize, que j'ai citée plus haut, je dis à mon interlocutrice que selon l'opinion de ce grand joaillier la science réussirait sans doute un jour à fabriquer des diamants et des pierres de couleur, mais qu'elle ne ferait jamais de perles, et j'ajoutai :

« Cette conférence a été faite il y a 25 ans. Malgré le développement prodigieux des progrès scientifiques, les craintes de M. Lucien Falize ne se sont pas encore réalisées et l'imitation du diamant et des pierres de couleur est restée lettre morte. Les essais d'imitation du saphir et de l'émeraude ont été absolument nuls et la comparaison que vous venez de faire entre un rubis véritable et un rubis scientifique vous dispense de raisonner plus longtemps sur ce sujet. Vous me questionnez maintenant au sujet de la perle. Retenez bien que la parole de Falize : « On ne fera jamais de perles » est toujours vraie. En effet, à l'époque de cette conférence et même bien avant, les Japonais et les Chinois faisaient déjà la culture des perles dites « japonaises ».

— Ah ! nous ne savions pas cela, interrompit une Américaine.

— Rien de surprenant, Madame, car ce sont des choses de métier que le grand public ne connaît guère. J'en ai toutefois parlé dans mon livre précédent, mais je n'ai pas la prétention de supposer que les personnes qui sont à cette table l'aient lu. Voulez-vous savoir comment on procédait pour fabriquer des perles japonaises ?

« Voici. On prenait des mulettes d'eau douce et on les mettait au soleil. Au moment où ces huîtres bâillaient, on plaçait un petit bâtonnet de bois entre les deux coquilles pour les empêcher de se refermer. L'opérateur déposait alors dans la coquille intérieure un chapelet de petits morceaux de nacre enduits d'une composition chimique ayant pour but de provoquer plus activement chez l'huître la sécrétion de la matière perlière. Ces petits morceaux de nacre étaient attachés les uns aux autres par un léger fil. On ajoutait une composition confectionnée avec des écailles d'ablettes, on retirait le bàtonnet, l'huître se refermait et on la remettait dans l'eau. Au bout d'un an ou de deux ans, les mulettes étaient retirées de l'eau : on les ouvrait de nouveau et on découpait les chapelets qui étaient recouverts d'une matière perlière.

— C'est ainsi que sont faites les perles japonaises actuelles, demanda une autre dame.

— Non, pas tout à fait, bien qu'au fond le procédé soit le même. Le seul progrès de la méthode actuelle

sur cette méthode primitive est celui-ci : au lieu de déposer un chapelet de petits morceaux de nacre au fond de la coquille inférieure, on introduit directement, au moyen d'une incision, chaque morceau de nacre isolé, dans le corps même de l'huître. Au bout d'un ou deux ans, quelquefois moins, on retire le morceau de nacre recouvert de sécrétion perlière... et on a une « perle japonaise ».

« Quand Falize dit qu'on ne peut pas fabriquer artificiellement une perle, il se trompe et il ne se trompe pas. Pour pouvoir discuter ce dilemme : « peut-on faire une perle ou non? » il faudrait expliquer de quelle manière l'huître sécrète une perle véritable.

« Tous ceux qui se sont occupés de cette question sont d'accord pour dire que la perle est due à un ver minuscule qui, à la manière de celui qui traverse le bois d'un vieux meuble, perce la coquille de l'huître perlière et pénètre jusqu'au corps de l'animal. Arrivé là, il trouve sa fin, car l'huître obéissant à l'instinct de défense de tous les êtres vivants attaqués, sécrète une liqueur, qui n'est autre que la matière perlière, dont le ver se trouve enveloppé, puis recouvert. Ce ver, déjà minuscule par lui-même, meurt, se dessèche et ne devient plus au centre de la matière perlière qui le recouvre qu'un point de la grosseur d'une piqûre d'aiguille. Fait très important, *le corps de ce ver est blanc.*

« Il arrive aussi que l'huître se trouve sur un fond de terre vaseuse et qu'une parcelle de vase, poussée

par un remous d'eau pénètre jusqu'au corps de l'animal. Cette parcelle de vase *noire*, ou tout au moins de teinte très foncée provoque chez l'huître exactement les mêmes effets que le ver blanc dont je parlais tout à l'heure. L'huître la recouvre de matière perlière et produit alors une perle qu'en terme de métier on appelle « blue-perle ».

« J'insiste beaucoup sur la blue-perle, car elle nous permettra, dans un instant, d'expliquer la perle japonaise. Mais avant d'en arriver là, je tiens à dire combien de sociétés ont essayé de produire artificiellement de vraies perles. Depuis bon nombre d'années, le Gouvernement anglais notamment a chargé des spécialistes, dans la mer Rouge, de la production artificielle de perles avec la collaboration, si l'on peut dire, des huîtres. Il a dépensé, à ce jeu, un million de livres, c'est-à-dire plus de 50 millions de francs, (suivant la valeur de la livre à ce moment) sans aucun résultat appréciable. Et ceci est assez compréhensible.

« Les mers des Tropiques contiennent toutes des bancs innombrables d'huîtres perlières. Il n'est pas contestable qu'on peut souvent ouvrir plusieurs centaines d'huîtres sans trouver la moindre perle qui vaille la peine d'être recueillie, mais il est tout de même moins onéreux de retirer ces huîtres de la mer que de constituer des sociétés commerciales, avec président, conseil d'administration, directeur, ingénieurs, personnel technique, personnel administratif, etc., puis de suivre l'affaire pendant plusieurs années et

subir des pertes énormes par suite des maladies que l'huître perlière contracte facilement.

« Il y a donc là une raison absolue qui permet de ne pas craindre beaucoup que les bancs d'huîtres perlières soient exploités en vue de la production artificielle. Le plus sage est encore de laisser la nature créer des merveilles toute seule et comme elle l'entend.

« Mais revenons, maintenant, Mesdames, à ce qui vous intéresse plus spécialement : la perle japonaise.

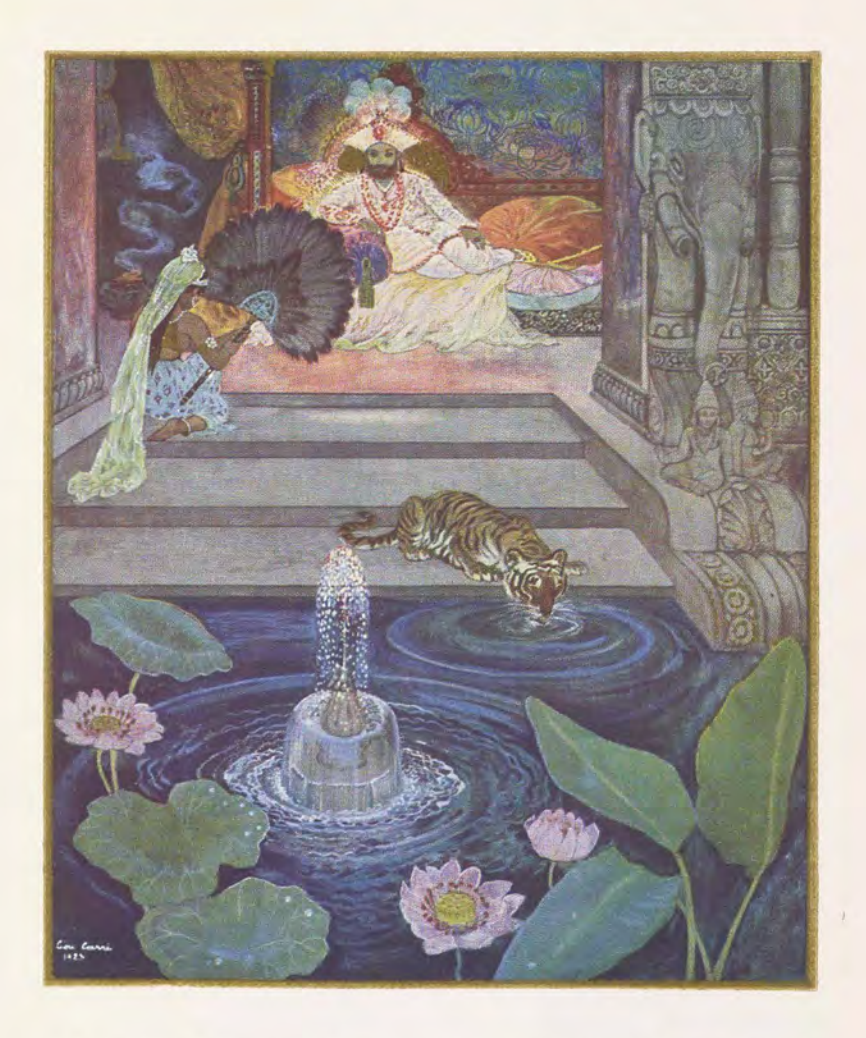
« J'ai insisté, tout à l'heure sur la formation de la blue-perle. La raison en est simple. La blue-perle a comme point de départ, la parcelle de vase, c'est-à-dire un dépôt *noir*. Or la matière perlière se dépose autour de ce point noir en assises concentriques, et ces assises ayant la propriété de réfléchir la lumière de l'une à l'autre, la blue-perle conserve indéfiniment l'aspect sombre qui lui vient du point central. Placez-la dans un lot très important de perles fines blanches, vous la trouverez immédiatement.

« Qu'est-ce donc alors que la perle japonaise ? La perle japonaise a comme origine créatrice, ainsi qu'il est dit plus haut, un morceau de nacre recouvert par plusieurs assises de matière perlière. Or la nacre est composée d'assises parallèles. Ces assises parallèles, par cela même qu'elles sont parallèles ne peuvent refléter la lumière de l'une à l'autre comme cela se produit quand les assises sont concentriques. Le dépôt de matière perlière sur ces assises parallèles demeure indéfiniment affecté par l'absence de réfraction lumi-

neuse et la perle, qui s'est formée sur le morceau de nacre originel présente un aspect faux, quelque chose d'étrange et de non naturel qui se place entre la vraie perle et la blue-perle.

« Il y a encore autre chose. La vraie perle japonaise — car il existe de vraies perles japonaises — se pêche naturellement dans les mers japonaises et est le produit des huîtres particulières à ces mers. Or, même ces vraies perles, nées dans les mers japonaises, se distinguent des autres perles par leur coloris particulier. Elles sont blanches avec un reflet verdâtre que n'ont jamais les perles des autres mers et, par cela même, elles sont peu prisées. La même loi naturelle agit sur les perles cultivées des mers du Japon. Celles qu'on appelle des « perles japonaises » sont, comme leurs sœurs naturelles, blanches avec des reflets verdâtres. C'est pourquoi elles sont d'un placement difficile en Europe et en Amérique.

« J'ajouterai que l'idée de cultiver les perles, avec la collaboration des huîtres du golfe Persique, pour avoir des perles formées de la même matière blanche et rosée que les merveilles des mers indiennes pourrait venir à l'esprit. Mais je défie les Japonais les plus habiles et tous autres audacieux de venir exercer leur industrie dans les pêcheries du golfe Persique qui sont les premières et les plus importantes du monde. Là, en effet, tout étranger qui essaye de pénétrer est impitoyablement chassé à coups de fusils et de mitrailleuses et c'est d'autant plus curieux que malgré les



Le roi de Pégu portait sur ses vêtements royaux des rubis qui projetaient un éclat que nul regard ne pouvait supporter...

efforts prodigieux des Anglais pour éviter la venue de ces armes redoutables dans le golfe Persique, fusils et mitrailleuses apparaissent par douzaines chez les indigènes dès que ceux-ci croient en avoir besoin pour défendre la royauté incontestée de leurs pêcheries.

« Abordons maintenant le point de vue soi-disant scientifique. Vous n'ignorez pas, Mesdames, qu'un savant français, M. Louis Boutan, dans une communication à l'Académie des Sciences, est venu dire que la matière perlière qui recouvre la perle japonaise est exactement semblable à la matière dont la vraie perle est faite et qu'en conséquence, aucune distinction n'est possible entre elles. Ce jour-là, M. Boutan a dit, de bonne foi certainement, quelque chose d'incomplet et d'erroné en grande partie.

« Sa communication équivaut à celles qui furent faites jadis au sujet du rubis et du diamant scientifiques. Comme elles, elle est vraie dans la forme et fausse dans le fond. Ce savant a complètement oublié ce qui apparaît à l'œil accoutumé de l'expert. Il a examiné les perles japonaises en savant, en chimiste si vous voulez ; il les a étudiées dans son laboratoire, tranquillement, curieusement, avec la persévérance attentive d'un homme qui cherche à comprendre un problème scientifique. Il n'a vu que la composition de la matière, et il lui a suffi que cette matière soit perlière et de contexture identique à celle des vraies perles. C'est qu'en effet la nacre, dont est fait le noyau de la perle japonaise, est de la matière perlière : sa cons-

titution chimique, son poids spécifique sont ceux de la perle. Mais il y manque l'éclat, la splendeur, qui viennent des assises concentriques de la vraie perle et de leur propriété de se renvoyer la lumière. Donc, ce qui eût retenu l'attention immédiate d'un homme de métier, d'un expert, a totalement échappé à ce savant.

« M'objecterait-il qu'il a consulté un bijoutier, je lui répondrais que sur cent bijoutiers, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui n'ont encore jamais vu de perles japonaises. Car il est tout de même vrai qu'il est nécessaire de les avoir étudiées et comparées avec des vraies perles pour que l'œil exercé distingue ensuite facilement une perle japonaise d'une vraie perle.

« Cela me fait penser à un tableau d'un célèbre primitif italien qui me fût un jour offert par un vendeur. J'adore les primitifs italiens. J'examinai le tableau ; il me plut et déjà j'étais prêt à l'acheter au prix très élevé qui m'était demandé. L'affaire n'était pas encore conclue cependant : le tableau m'avait été envoyé chez moi, quand je reçus la visite d'un ami, qui est en même temps un grand expert, M. B... Très fier de l'acquisition que j'allais faire, je lui montrai le tableau. Il prit une loupe, étudia l'œuvre pendant un quart d'heure, puis, à ma grande stupéfaction, il m'en fit l'historique. Je n'entreprendrai pas de résumer ici son intéressante dissertation ; elle durerait une heure. Retenez-en qu'il me démontra de la manière la plus irréfutable que le tableau avait été peint par

un élève ou un sous-élève du maître, cinquante ans après sa mort. Les détails qu'il me donna étaient tellement concluants que j'en demeurai abasourdi. La morale de l'histoire, c'est que mon tableau valait à peu près la vingtième partie du prix qui m'en était demandé.

« Eh bien, la différence existant entre l'œuvre d'un maître et l'imitation est exactement celle qui existe entre ce chef-d'œuvre incomparable de la nature qu'est la perle véritable, et la perle cultivée qui est la perle japonaise.

« Les deux perles sont entre elles comme deux êtres humains qui physiquement se ressembleraient comme deux gouttes d'eau, mais dont l'un serait un génie et l'autre un homme sans cervelle.

« Ce n'est pas tout, et il me faut encore ajouter — et ceci a une importance qui n'échappera pas à des femmes — c'est qu'une perle japonaise n'a jamais pu dépasser le poids de six grains, c'est-à-dire que les plus grosses ne dépassent pas de beaucoup le volume double d'un grain de poivre non moulu. Le collier qu'on composerait avec ce genre de perles n'aurait jamais une valeur supérieure à 5.000 francs. Et si, dans l'espoir d'obtenir des perles plus grosses le « cultivateur » de perles japonaises voulait introduire dans le corps de l'huître un morceau de nacre plus gros, l'incision qu'il serait obligé de pratiquer dans l'animal provoquerait sa mort certaine. Il y a donc, semble-t-il, impossibilité matérielle à produire actuellement des perles japonaises d'un poids supérieur à six grains.

« Quand les perles japonaises sont apparues sur le marché européen et que, les premiers, les journaux anglais nous ont fait connaître leur existence, en exposant l'art de les produire et en vantant leurs qualités apparentes, les négociants parisiens en perles fines s'entretinrent de l'événement, comme il était naturel. Les uns furent d'avis qu'il fallait couper court à une campagne qui avait toutes les apparences d'une campagne commerciale ; les autres dirent que la valeur des perles fines ne pouvait être affectée par cette production et que le plus simple était de l'ignorer. Bref l'avis qu'il n'y avait qu'à traiter la perle japonaise comme une quantité négligeable fut celui auquel on se rallia et c'est ainsi qu'on a vu paraître de divers côtés des articles dithyrambiques au sujet de la perle japonaise, auxquels personne ne répondit. Il paraissait suffisant que la douane, à l'entrée en France, et par conséquent à Paris, ait décidé de n'accepter les produits de M. Mikimoto qu'avec la dénomination de perles japonaises, tout comme on avait exigé, autrefois, que l'argenterie créée par Ruolz et celle créée par Christophle, ne fussent vendues que sous leur nom de Ruolz et de Christophle. J'avoue n'avoir pas partagé l'avis général et je reste convaincu que notre intervention dès le début aurait depuis longtemps clos le débat.

« Il y a plusieurs manières de distinguer les perles japonaises.

« Il y a d'abord l'œil exercé de l'expert qui reconnaît

sans la moindre hésitation un diamant faux d'un diamant vrai, une pierre de couleur scientifique d'une pierre de couleur véritable, un saphir blanc authentique d'un diamant, une perle japonaise d'une perle fine. Pour l'expert et le négociant en perles, la perle japonaise regardée à la lumière, par transparence, apparaît sombre en raison du noyau solide et opaque que constitue en son centre le morceau de nacre qui y est placé. Mais ceci est pour les gens de métier.

« Pour les profanes, il y a autre chose. M. Hopkins, un Anglais, a inventé un appareil, à lumière mercurielle probablement, qui permet, en y plaçant des perles japonaises et des perles fines de les distinguer immédiatement. Dans cet appareil les perles japonaises prennent l'aspect de gouttes de suif jaunâtre ; les perles vraies restent parfaitement blanches. J'explique cette coloration jaunâtre des perles japonaises par la présence de l'ingrédient chimique déposé en même temps que le petit morceau de nacre, pour provoquer plus activement la sécrétion de la matière perlière chez l'huître. Enfin, la perle japonaise soumise à la photographie des couleurs, révèle encore son noyau de nacre et apparaît en sombre, alors que la perle fine demeure blanche.

« Ces systèmes de vérification apportent toute la sérénité de jugement désirable pour nous comme pour tous ceux qui possèdent de vraies perles.

« Au reste, il y a encore un moyen très simple, c'est d'introduire une aiguille à miroir dans le trou de la

perle : si elle est japonaise le petit morceau de nacre originel se voit aussitôt.

« Dois-je vous dire, Mesdames, que depuis qu'il est question de ces perles japonaises, j'ai vendu des perles fines pour des sommes considérables. Pas une seule fois on ne m'a demandé si les perles que je vendais étaient véritables ou japonaises.

— Monsieur, me dit à ce moment une de mes interlocutrices, serais-je capable de distinguer sur la gorge d'une dame, à trois mètres de distance, un collier de perles japonaises d'un collier de perles véritables ? »

Je souris et très franchement je répondis :

« Non, Madame. Il est difficile de distinguer ainsi un collier de perles fines d'un collier fait de perles fausses, tout comme il est généralement impossible de distinguer au premier abord une œuvre d'art authentique de son imitation. Cependant, il n'y a que l'œuvre d'art qui soit recherchée, tandis que l'imitation est méprisée. J'ai d'ailleurs rarement vu une personne fortunée acheter de fausses perles sauf dans le cas très spécial d'une doublure destinée à être portée en voyage ou à la scène.

« Je pourrais même vous conter une anecdote personnelle qui vous montrera que l'œil exercé peut parfaitement se tromper et prendre une perle fausse pour une perle vraie, à moins de deux mètres. Un jeune joaillier parisien qui venait de succéder à son père se croyait grand connaisseur en perles et pierres fines. Un jour, pour m'amuser, je lui montre sans mot

dire une énorme perle fausse, d'ailleurs admirablement imitée, qui m'avait été apportée par un tapissier qui croyait, en la trouvant, avoir découvert une fortune. Il la prend entre ses doigts, la tourne, la retourne et s'écrie :

« — Quelle jolie chose ! je vous l'achète. »

« Très amusé de sa méprise, je réplique froidement :

« — Soit ! Combien m'en donnez-vous ?

« — Trois cent vingt-cinq mille francs, me répond le jeune joaillier. »

« Je commençais à être très ennuyé. Lui révéler sa méprise c'était le froisser et je ne pouvais cependant poursuivre un tel marché. Je n'avais qu'une ressource : c'était de lui faire un prix assez exorbitant pour arrêter la négociation :

« — Ce n'est pas assez, répliquai-je. Je ne veux, « de cette perle, pas moins de cinq cent mille francs. »

« Je n'avais qu'une crainte c'est qu'il dise : « Oui », car je n'aurai pu sortir de ce mauvais pas qu'en lui révélant son erreur. Il dit : « Non » fort heureusement et je remportai ma fausse perle. L'affaire cependant m'avait prodigieusement amusé et je résolus de voir si de plus expérimentés que lui commettraient la même confusion. Peu de jours après, deux négociants, très connaisseurs, se trouvaient chez moi pour choisir quelques belles perles. Je fis, avec de l'ouate, un nid précieux à ma fausse perle et la montrai au premier d'entre eux. Il l'examina d'un coup d'œil rapide, la soupesa et me dit :

« Je vous prends cette perle.

— « Entendu, combien ?

« — Deux cent cinquante mille francs. »

« Je discutais pendant quelques minutes et nous tombâmes d'accord à 270.000 francs. Je me préparais déjà à dire la vérité à ce courtier et à annuler le marché quand le second, l'ayant examinée à son tour, offrit au premier de la reprendre en lui payant 10 pour 100 de commission. Le marché fut instantanément conclu sous mes yeux.

« C'est alors, qu'éclatant de rire, je pris mes deux négociants par le bras et que je leur dis :

« Vraiment, je ne peux vous laisser partir ainsi. Vous venez de faire, certainement, le plus extraordinaire marché de votre existence. Tenez pour nul tout ce que vous avez dit et rendez-moi cette perle, elle est fausse. Ils n'en revenaient pas et ce n'est qu'après un examen plus sérieux qu'ils furent convaincus.

« Vous voyez, Mesdames, par cette petite expérience que l'imitation peut tromper d'autres personnes que les profanes. Elle démontre aussi combien une perle, une pierre précieuse, un bijou et même en général, une affaire, sont peu examinés quand ils sont présentés par une personne de confiance, et ceci explique, au surplus, comment, lors de leur apparition, les perles japonaises n'ont pas été reconnues comme perles cultivées. »

« Si je voulais, maintenant, élargir le débat, je reprendrais à mon compte la protestation de Lucien

Falize et je dirais : « Pourquoi chercher, en provoquant ou en imitant la nature, à nuire à une quantité innombrable de personnes, soit qu'elles vivent de la vente des perles, soit qu'elles aient considéré l'achat de perles comme un placement d'argent ? Je proteste, moi aussi, contre le savant qui a fait à notre Académie des Sciences une communication forcément incomplète, comme je proteste contre les journalistes français qui, sans songer à mal évidemment, ont parlé de la perle japonaise comme de la curiosité du moment, sans songer au tort qu'ils auraient pu causer au commerce français, car enfin, je peux bien le dire, le commerce de la perle fait aujourd'hui partie intégrante de notre commerce de luxe et constitue le seul marché que la France ait réussi à conquérir depuis 1870. Et pour quelle raison essayer de façon aussi fâcheuse à diminuer la valeur de ces merveilles que possède aujourd'hui toute femme ayant quelque aisance et qui représentent pour elle, outre un complément à sa beauté, un placement d'argent et peut-être une garantie contre les revers de la fortune.

« Mais, me demanderez-vous, sans doute, quel est l'avenir de la perle japonaise ?

« La réponse est simple. Tant que les perles japonaises n'ont pas bénéficié de cette espèce de publicité qu'on a faite autour d'elles, il était possible peut-être, à des négociants de mauvaise foi d'en vendre, par petites quantités, soit aux Indes, soit sur les marchés européens. En effet des lots insignifiants ont pu passer

chez nous et être revendus. Mais arrive, appelons-le ainsi, le scandale de la perle japonaise, comment voulez-vous qu'il en soit vendu sans indication précise de provenance ? Cela constituerait une fraude punie par la loi.

« Ne considérons pas l'alternative où un négociant malhonnête chercherait à vendre des perles japonaises comme étant des perles véritables. Admettons qu'il les vendrait comme perles cultivées. Dans ce cas quel est le prix qu'il pourrait en demander ? J'ai bien peur que ce prix soit dans les proportions du prix du tableau dont je vous ai parlé et de celui de son imitation. Et dans ce cas, je crains fort que l'ingénieux Mikimoto ne trouve pas son compte à la culture de ses perles japonaises, dont le prix de revient ne doit pas être très éloigné de celui des perles de pêcheries. Or, à mon avis, il lui sera impossible de les vendre, même au quart du prix des perles fines.

« Les paroles s'en vont, mais les écrits restent, dit l'adage latin. Ceux qui liront plus tard mon livre pourront vérifier si mes prévisions se sont réalisées. »

A peine avais-je terminé ces explications, peut-être un peu longues sur les perles japonaises que Lady B... me faisant souvenir fort à propos que la conversation s'était engagée sur le rubis d'Orient et les rubis scientifiques, me remercia de l'avoir éclairée sur toutes ces imitations et me dit :

« Je renonce à cette bague en rubis scientifique et dès demain je charge mon bijoutier de me trouver un

très beau rubis d'Orient. J'espère qu'il y réussira, car ce que vous m'avez dit de leur rareté m'en donne une envie plus grande encore.

« Je vous félicite, Madame, répliquai-je, de cette décision. Une pierre imitée était indigne de vous. D'ailleurs, et je dis ceci pour toutes les personnes réunies ici, perles japonaises ou pierres scientifiques, ce ne sont que des « erzats » comme disent les Allemands, c'est-à-dire des composés, des succédanés qui ne valent jamais les bons et splendides produits de la nature.

« Que signifie, au reste, une pierre fabriquée ou une perle cultivée, au doigt d'une femme ? Un rubis scientifique peut-il vous faire songer à toutes ces légendes éblouissantes que les peuples de l'antiquité ont attachées au vrai rubis ; pouvez-vous y retrouver ces superstitions, ces vertus morales, ces secrets, ces symboles, ces dons médicaux que jadis, qu'au moyen âge, que de tous temps et chez tous les peuples on a prêtés aux pierres précieuses ? Ne croyez-vous point qu'il y a une part de vérité dans tout ce qui nous est venu là-dessus du fond des âges ? Certaines pierres apportent-elles vraiment du bonheur, avertissent-elles par l'altération de leur éclat d'un malheur ou d'une maladie ; ont-elles vraiment de mystérieux pouvoirs ?

« Les peuples y ont cru de tout temps et quelle est la femme d'aujourd'hui qui au fond d'elle-même ne subit pas l'influence mystérieuse de la pierre qu'elle porte et préfère ? Et du fait qu'elle la préfère, n'est-ce

point qu'il y a une relation inconnue d'elle, mais réelle, entre sa destinée et cette pierre ? Car, croyez-moi, Mesdames, les pierres précieuses nées dans les mystères de la terre, ont une vie intérieure dont nous voyons varier l'éclat, mais que nous ne connaissons pas. C'est une sorte de radio-activité, comparable à celle que la science moderne a découverte dans le radium et dont vous subissez à votre insu les lois étranges et merveilleuses.

« Où est le mystère, où est la légende, où est le symbole, dans une misérable production humaine ? »

*
* *

Mais après cette digression à la fois scientifique et critique, il me paraît nécessaire de revenir au rubis, à ses symboles, à ses légendes. Je tiens donc ici à rassembler pour le lecteur quelques textes anciens où il verra que la symbolique et l'étymologie du rubis ne sont pas moins abondantes que celles de l'émeraude ; et nous retrouverons comme pour elle les Hindous, Mandeville, le bon Marbode, et l'ingénieux Théophraste.

Aussitôt après avoir parlé de l'émeraude, Théophraste, dans sa *Vie d'Appollonius de Tyane*, dit :

« Il y a une autre espèce de pierre précieuse entièrement incombustible ; on l'appelle escarboucle (anthrax), sur elle on grave des cachets : sa couleur est rouge ; mise en face du soleil, elle a l'aspect d'un charbon

ardent. Elle est, dit-on, très précieuse, car une très petite vaut 40 statères d'or. On la tire de Carthage et de Marseille.

« Mais ces pierres, quand elles sont belles, sont rares ; celles de Grèce sont de qualité inférieure, telle l'escarboucle d'Orchomène en Arcadie ; elle est plus foncée que celle de Chio ; on en fait des miroirs. Celle de Trézène est de plusieurs couleurs, avec des lignes pourpres et blanches. Celle de Corinthe est également de plusieurs couleurs mais avec plus de blanc et de jaune ; enfin beaucoup sont de cette espèce ; mais les belles escarboucles sont rares et se trouvent dans peu d'endroits : à Carthage, aux environs de Marseille, en Égypte, au pays des Catadupes, à Syène, puis près de la ville d'Éléphantine et dans le pays qu'on nomme Psibos. »

J'ai eu et j'aurai encore l'occasion de dire, dans un autre chapitre, avec quel art le moyen âge a su transformer les légendes anciennes et les accommoder au goût des idées chrétiennes, mais je veux dès à présent enregistrer les citations intéressant le rubis, même si elles touchent à ce côté extrêmement curieux de la transformation des légendes asiatiques et païennes en légendes chrétiennes quand il s'est agi, pour l'Église, de conserver les pierres précieuses parmi les ornements indicatifs de puissance et de foi.

Marbode, qui fut évêque, au sujet du rubis, qu'il appelle aussi « escarboucle » à l'exemple de Théophraste, dit simplement :

L'escarboucle jette de soi des rayons ;
Il n'y eut jamais pierre plus ardente
De sa clarté, la nuit resplendit,
Mais le jour n'en fera rien.
Elle naît en la terre des Troglodytes
Et par-dessus toutes les pierres il y a sans conteste
Une telle seigneurie et telle puissance
Que si celui qui porte et tient
Un fin rubis vient parmi des gens
Hommage comme à un seigneur
Ils lui rendent et grâce et amour.

Mandeville traite du rubis en plusieurs endroits de son ouvrage. Il en décrit les caractéristiques et en signale les vertus bonnes et mauvaises que les siècles lui ont transmis.

« Escarboucle, dit-il, est rouge en manière de charbon ardent et a généralement toutes les vertus des pierres précieuses. Et en sont de trois manières : La première est appelée antrax en gregoys (grec), c'est-à-dire qu'elle a couleur entremeslée de ver et de rouge par manière de feu... La seconde est appelée rubis et est de mendre pris... La tierce est appelée balay...

« Le rubis est appelé en gregoys epiteste. Il vient des parties Dynde et de Lybe... et sont trouvez es rivages des fleuves de paradis vers Alexandrye.

« Rubis vainc toutes pierres rouges de beaulté... il est sire principal de toutes pierres ; il est de si grant signomie que celuy qui le porte entre gens tous luy porteront honneur et grâce et se resjouiront de sa

venue et les bêtes qui sont malades quant ilz boivent de leaue ou elle aura été lavée tantost seront guaries par la vertu que Dieu a donné à cette pierre. On la trouve au fleuve de paradis. »

Ailleurs, Mandeville dit encore :

« Tout rubis qui pèse plus de 20 carats et qui se trouve parfait mérite le nom d'escarboucle.

« Ils ont accoutumé de naistre en une certaine matière pierreuse de couleur rose que quelques-uns appellent « rubis balays ». Lorsqu'elle est transparente et lorsqu'elle ne se trouve pas transparente on l'appelle mère ou matrice de rubis.

« D'abord le rubis blanchit ; après se nourissant comme de sang dans cette matrice et meurissant petit à petit, il contracte sa rougeur ; ce qui fait que quelquefois on en trouve de blancs, ou qui commencent à blanchir, n'estant pas encore meurs. »

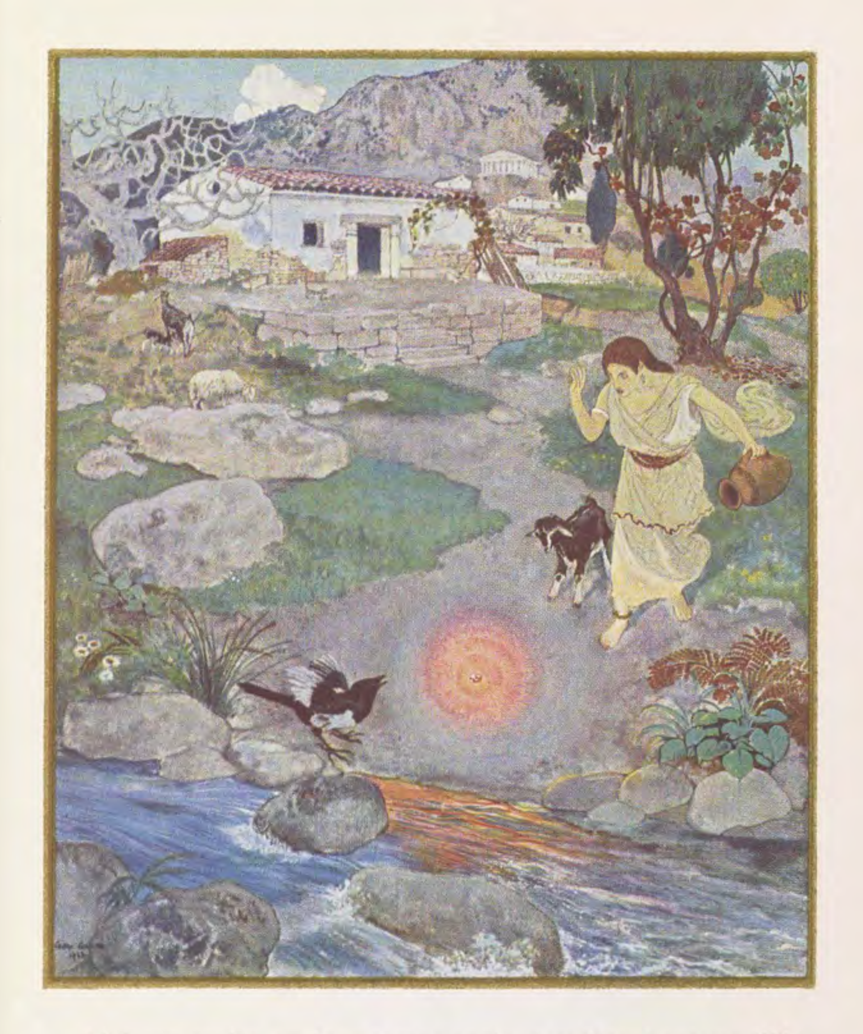
« Cette pierre, ajoute Mandeville, a plusieurs vertus, car elle acquiert et garde les dominations et seigneuries. Elle procure paix et concorde et fait l'homme dévot envers Dieu, elle apaise l'ire et garde de séditions. Elle fait la personne qui la porte sûre en tous périls. Si on la boute en eau bouillante, elle ne cessera de bouillir et peult amoindrir la chaleur. Et si cette pierre est au soleil par un espace de temps elle rendra rais rouges ainsi que feu. Elle garde les fruicts des arbres, des vignes, de la terre. Elle garde les moissons de tempeste. Cette pierre veult estre portée en la senestre partie de l'homme ou de la femme. »

On retrouve ici le parallélisme si remarquable des vertus préservatrices et des mérites de beauté. On comprend une fois de plus que si les rois ou les princes de l'Église portaient une série de pierres précieuses, ce n'était pas seulement pour affirmer leur droit au luxe et à la richesse, à la possession de merveilles naturelles interdites au vulgaire. Leur parure composée de gemmes assemblées dans un ordre soigneusement calculé, constituait une véritable armure défensive garantissant la santé, avertissant magnétiquement des périls, conférant à ses possesseurs une invulnérabilité physique et morale et un pouvoir magique. Chaque pierre précieuse est en réalité le repère d'un vaste système symbolique, médicinal, religieux, auquel des millions et des millions d'hommes ont cru avec une foi tenace, et que les religions successives se sont légué en le conciliant avec les dogmes par des transitions plus ou moins ingénieuses. Ces passages de Mandeville, enfin, montreront la richesse de ce trésor de superstitions :

Il s'agit cette fois du « ruby balay », car le passage est au mot Balay :

« Moult refroyde lâme de chaleur de luxure — Qui la touche à quatre parties de la chambre ou de la salle ou de son verger, nul mauvais venin n'y entrera, ne touchera tempeste, ny cherra (tombera) qui mal y fasse — Qui la montre à son ennemi tantost vouldroit estre dacord. »

« Et en sont deux sortes et manières : rouges et



L'oiseau revint quelque temps après et, voletant autour d'Heraclea, laissa tomber un magnifique rubis...

violets, les unes et les autres ostent les vaines pensées et rendent lye (heureux) et joyeulx ceulx qui les portent : et si (aussi) refroidissent luxure : elles procurent paix et donnent seur trépas contre ses ennemys, et cen aultre lieux périlleux, et serpens ne austres beste vénimeuses n'approcheront le lieu où elles seront. »

Mais naturellement c'est encore chez les lapidaires indiens et dans les textes sacrés que nous trouvons les définitions, descriptions, légendes poétiques et symboliques les plus attrayantes au sujet du rubis.

Les lapidaires indiens lui donnent comme origine le sang de Bâla, et distinguent trois ou quatre variétés. Les plus beaux rubis se trouvent à Ceylan dans le lit de la rivière Râvanagango, et encore à Kalapura, Andbna, Heiderabad, Tourbara, les monts de Travancore, et les lieux mystiques (Savela, Goudkawadana). Les couleurs principales, disent-ils, sont rouge vif, rouge jaune, rouge bleu ; les qualités consistent dans l'éclat velouté, la lourdeur, la pureté, le coloris intense ; les défauts dans la dissymétrie, les marbrures, les fentes, l'interpolation de gravier, la décoloration jaunâtre, enfumée ou laiteuse. La valeur se calcule d'après la variété, le volume et l'éclat. Une contrefaçon existe, au moyen d'un coquillage calané mêlé de vermillon. Je citerai quelques textes — il faut toujours revenir aux Hindous — justificatifs de ces données ; je les emprunte à la *Ratnapariska.*

« Que le rubis, y est-il dit, soit donc d'un éclat très rouge, insécable au feu, poli, coloré comme une bou-

lette de chair : il donne alors l'intelligence et détruit le mal... »

Mais que l'on prenne bien garde de ne porter aucun rubis défectueux : voici ce qu'en dit la Ratnapariska de Buddhabatha sous cette forme invariable des versets courts et construits pour frapper l'imagination.

« Couleur intense, poids, poli, symétrie, transparence, éclat, volume : voilà en résumé toutes les qualités des gemmes.

« Les gemmes qui contiennent du gravier, des trous, des taches, qui sont ternes, raboteuses, décolorées ne sont pas estimées, encore que douées dans l'ensemble de qualités spécifiques.

« Quiconque, par négligence, porte, si peu que ce soit, une gemme atteinte d'un de ces défauts, est en butte à une multitude de maux : captivité, malheurs, maladies, perte des proches, de la fortune, etc...

« De même qu'un seul Gandâla souille facilement par son voisinage une foule de Dvijas, de même un bijou faux suffit à gâter des joyaux doués d'une foule de qualités.

« Un seul défaut caché, s'il n'existe pas une qualité qui l'annule, détruit une centaine de qualités : cent vases pleins de la force du panvagavya sont souillés par une goutte d'une liqueur spiritueuse.

« Même s'il demeure au milieu d'ennemis et tient une conduite négligente, celui qui porte un rubis de grandes qualités ne tombe jamais dans l'infortune.

« Celui qui, étant pur, porte un rubis d'une belle

couleur, relevée par les autres qualités, n'est point attaqué dans son corps par les maladies naturelles ou accidentelles. »

Dans le Brhatsamhita de Varahamihira nous trouvons mentionnée une variété de gemme, à coup sûr inédite, mais pour cela même d'une rare valeur et qui peut être assimilée au rubis ; mais on remarquera qu'ici les rubis se trouvent dans la tête des serpents alors que les émeraudes se trouvent dans la tête des dragons :

« Il y a dans la tête des serpents une gemme ayant la couleur de l'abeille ou de la gorge du paon, et l'éclat d'une lampe. Elle doit être considérée comme inestimable.

« Le roi qui la porte échappe aux funestes effets du poison et de la maladie. La pluie tombe sans cesse dans son royaume. Il anéantit ses ennemis par la puissance de cette gemme. »

Avec une naïveté amusante en son expression, l'« Agastinata » nous révèle quels malheurs attendent les sots qui se laissent aller à porter des rubis défectueux :

« La déroute et des coups d'épée sur la tête, voilà ce qu'il obtiendra. Il ne faut pas non plus accepter de rubis fendu. Le Muni qui connaît les marques doit le rejeter.

« Mais s'il advient que des sots portent au doigt un rubis affecté de ce défaut...

« C'est à bref délai la perte des fils, le veuvage, l'extinction de la race... »

Les rubis dont la masse contient de petites pierres... Quels effets ont-ils sur leurs possesseurs ?...

« Si quelqu'un porte au doigt un tel joyau, les cent huit maladies fondent sur lui, sur ses fils, son bétail, sa parenté, et attaquent même ses mérites impérissables.

« Le rubis... dépourvu d'éclat, attire à celui qui le garde en sa maison les jugements sévères, la malveillance, l'inquiétude, le chagrin et la peur.

« Si la pierre née dans la rivière de Ceylan est couleur de fumée, celui qui la porte au doigt s'expose à l'obscurcissement de l'intelligence...

« Le mérite qu'on acquerrait en donnant des vaches, des terres, des vierges dans un sacrifice de cent acvauedhas, on le réalise en portant ce rubis. »

Nombreux sont les contes arabes et persans où le rubis joue un rôle égal à celui du héros principal et est cause ou de sa fortune ou de ses malheurs. Qui ne connaît dans les Mille et Une Nuits, l'histoire de ce Calender, fils de roi, qui, pour avoir eu l'imprudence de briser une escarboucle malgré les supplications d'une charmante princesse, est saisi par un génie furieux, transporté au milieu des nuages et jeté, éborgné, dans une île inconnue où mille aventures lui arrivent.

C'est aussi dans le fameux poème hindou de Ramayaana qu'une bague ornée d'un rubis tient le rôle le plus important. Quand la belle Sita, dit ce poème, fut enlevée par le démon Rhavan, le seul être de la

création qui put découvrir l'endroit où la blonde captive était retenue, fut un singe. Bondissant au-dessus de la mer dans les jardins de Rhavan, il communiqua à la jeune femme éplorée le message que lui avait confié son mari inconsolable, Rama. Mais Sita incrédule écoutait sans se résoudre à se confier à un singe jusqu'au moment où celui-ci prouva la réalité de sa mission en montrant à Sita sa bague favorite, don de Rama, qu'elle avait oubliée de passer à son doigt avant son enlèvement.

Nous retrouvons encore l'éloge du rubis dans le texte suivant de notre bon poète de la Pléiade, Remy Belleau :

Mais je croy que si rare pierre
Ne s'engendre es flancs de la Terre,
Et que ce grand Ciel larmoyant,
D'un pleur cramoysi qui rousoys
Fait naistre sur la rive Indoye
Les Rubis tousiours flamboyant.

. . . .

Le Rubis tant il est céleste,
Chasse les frayeurs de la Nuit,
Repousse et destourne la peste
Et l'air infecté qui nous nuit :
Met le rêveur en allaigresse,
Ennemi mortel de tristesse,
Repurgeant en toute saison
L'homme de la melancholie,
Sous l'assurance que sa vie
Ne se peut noyer de poison.

Je terminerai ce chapitre sur le rubis par cette simple citation :

« Moïse écrit que le rubis symbolise Jésus-Christ qui vient en terre cheminer, son obscur peuple illuminer. » Saint Jean dit : « Le rubis ne figure pas parmi les pierres du fondement de la Jérusalem céleste, car Dieu est toujours parmi ses amis sans qu'on le voie, et nul ne connaît son lieu ni son heure. »

Inutile de dire que Moïse et saint Jean sont invoqués ici de la manière la plus fantaisiste du monde. Ces quelques lignes apportent une preuve naïve de plus à ma thèse exposée à propos de l'émeraude, relativement à la façon sophistique dont les religions se sont arrangées à l'égard du dogme, pour ne rien perdre des traditions transmises. Ici, le rubis, comme l'émeraude, est adroitement christianisé.

LE SAPHIR

LA LÉGENDE DU SAPHIR

« Là où les Cinghalaises agitent du bout de leurs doigts les tiges des jeunes fleurs du lavali tombèrent les deux yeux du Daitya, d'un bleu foncé, d'un éclat pareil aux pétales des lotus épanouis.

« C'est pourquoi cette terre qui s'étend au bord des flots avec une ligne ininterrompue de forêts de Retakas épanouis, abonde en somptueux saphirs qui font sa gloire.

« Là sont les gemmes dont la couleur imite les pétales du lotus blanc, l'abeille, l'éclat du Krsna, la gorge de Siva, les fleurs de Kotoya et les fleurs sombres de girikamika.

« D'autres ont la teinte des eaux de l'Océan par un temps calme, d'autres ressemblent à la gorge de Kokila enivrée d'amour. »

*
* *

Ainsi, en un court poème, les textes sacrés nous enseignent que les saphirs nés des deux yeux de Daitya et tombés dans les eaux des fleuves indiens se multiplièrent précieusement.

*
* *

L'étymologie du nom que porte le saphir doit être cherchée dans le mot hébreu « sappir » ce qui veut dire « quelque chose de beau ». De là sans doute le grec « sappheiros » et le latin « sapphirum ».

La couleur des saphirs varie selon les lieux d'origine. Le saphir de Cachemire, le plus recherché, presque introuvable d'ailleurs, parce qu'on n'exploite plus sa mine originelle, est de couleur dite « bleu de roi », avec une opacité légère et un certain velouté. Le saphir de Ceylan est d'un bleu plus pâle et plus transparent. Le saphir de Birmanie est plus foncé que le second et plus transparent que le premier. Le saphir australien est plus foncé que celui de Birmanie : c'est la variété la moins estimée et la moins chère. L'uniformité et la pureté conditionnent la valeur des saphirs, parfois compromise par un aspect givreux et une sorte de soie de raies blanchâtres.

L'origine de la coloration bleue du saphir a donné lieu à de nombreuses recherches. Se basant sur ce fait que les rubis de synthèse sont très souvent teintés de bleu dans un même creuset, certains auteurs ont supposé qu'on pouvait l'attribuer à l'oxyde de chrome, qui est le principe colorant du rubis. On l'a également attribué à l'oxyde de fer : des chimistes ont montré plus récemment qu'elle est due à la fois à ce dernier composé et à l'oxyde de titane.

A propos du saphir de Cachemire, on affirme que le Maharadjah de X... possède un stock très important de ces belles pierres et que, résolu à ne s'en défaire sous aucun prétexte, il les fait garder soigneusement. Les uns disent que c'est de sa part pure vénération pour des pierres inestimables, d'autres supposent qu'il y a dans son esprit un calcul : pour ceux-là, l'exploitation des mines du Maharadjah représenterait pour lui une telle quantité d'impôts à payer au gouvernement britannique qu'il préfère suspendre l'exploitation et garder, dans une pensée de réserve pour l'avenir, le stock qu'il possède. Quoi qu'il en soit, il y a là une source de production momentanément tarie.

L'analyse du colorant du saphir de Birmanie donne exactement : Oxyde de fer 0,72 pour 100. Acide titanique 0,04 pour 100.

A l'examen chimique, le saphir oriental est, comme le rubis, composé d'alumine presque pure. Sa coloration est due également à l'oxyde de fer. On comprend difficilement comment le même métal peut produire deux couleurs si différentes, dans les pierres d'une même nature ; cependant, le rouge du rubis se fonce au feu, tandis que le bleu du saphir y disparaît : on peut attribuer cette différence si frappante à un plus ou moins grand degré d'oxygénation du métal, ce qui le rend plus fixe ; et il est probable qu'avant la fusion des matières qui produisent ces deux corindons ils sont semblables et ce n'est que la différence du calorique qui change les conditions de l'oxydation.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que l'on trouve des saphirs mêlés aux rubis dans les fleuves et rivières de l'Inde : l'expérience confirme donc la chimie quant à la communauté d'origine. Il cristallise de la même manière, ses propriétés physiques et chimiques sont identiques.

La taille du saphir est à peu près semblable à celle du rubis.

Selon le rapport de plusieurs voyageurs modernes, les saphirs, et en général, les pierres précieuses, sont taillés et polis de la façon suivante, chez les lapidaires et joailliers de Ceylan.

« Ceux-ci sont assis sous une vérandah, devant leur maison, et c'est là qu'ils actionnent leur meule. Celle-ci se compose tout simplement d'un plateau rond, de fer ou d'acier, d'environ huit pouces de diamètre et placé verticalement. Une manivelle de bambou de 4 pouces environ sert à la mettre en mouvement, à l'aide de la main droite, tandis que la pierre précieuse à tailler ou polir est maintenue entre le pouce et l'index et appliquée contre la meule. Une poudre faite de saphirs communs, réduits en poussière, et mouillée d'eau est la seule substance employée pour cette opération. »

En Europe, les saphirs et aussi les rubis sont généralement taillés en brillants. On donne le plus souvent à la taille des saphirs des contours un peu plus fantaisistes. On les taille en octogones, en degrés, en cabochons. Toutefois, on retaille aujourd'hui en brillants,

à cause du prix élevé qu'ils atteignent désormais, les saphirs et les rubis qui viennent d'Orient, et qui sont taillés imparfaitement, d'habitude en cabochons.

Le saphir se trouve en cristaux de la grandeur des cristaux d'émeraude et ces cristaux sont plus grands que ceux des rubis. Les gisements de saphirs sont assez nombreux. Les pierres brutes sont recouvertes d'une croûte terne tout en étant souvent limpides à l'intérieur.

On les trouve dans l'île de Ceylan, aux Indes, en Sibérie, en Australie, à Madagascar, en Birmanie, aux États-Unis et même en France, dans la Haute-Loire, près de Rougeac.

Aux États-Unis, les saphirs sont l'objet d'une véritable exploitation industrielle dans l'État de Montana, où la production annuelle est considérable. Les beaux saphirs utilisés en joaillerie se rencontrent dans les roches à pyroxine et à mica qui traversent les bancs calcaires de la région. Deux compagnies les exploitent.

La première est la « New Mine Sapphire Syndicate » et la seconde l' « American Sapphire C° ».

Les profanes croient volontiers que le saphir est exclusivement bleu, et l'image « bleu comme un saphir » est depuis bien longtemps passée à l'état de locution populaire. Rien n'est plus faux cependant. Il y a des saphirs de toutes couleurs. Il y a des saphirs roses, des jaunes, des mauves, des rouge clair, des blancs et des bleus et même des verts.

Ainsi l'été dernier, M. X... a vendu toute sa collec-

tion de saphirs. Elle ne contenait pas moins de 2.000 pierres de toutes couleurs, et sa variété en faisait à la fois la valeur et la curiosité. L'acheteur fut M. A. W..., de Londres, qui la revendit à un joaillier de New Bond Street. Jamais collection de saphirs n'avait offert un aspect plus amusant : il y en avait des blancs, des bleus, des rouges, des roses, des violets, des mauves. Aussi fut-elle pendant quelque temps l'objet de la plus vive curiosité de tous les passants de New Bond Street où elle était exposée.

Sa matière étant la plus dure après le diamant, le saphir a toujours été employé à graver les autres pierres.

C'est une des raisons de la rareté des saphirs gravés à toutes les époques. De même on grave rarement le diamant et le corindon.

Voici, d'après Jean Escard, quelques célèbres saphirs gravés :

Le plus connu est le sceau d'Alaric, roi des Visigoths mort en 410. Il représente un buste royal vu de face et dans le costume que donnent les monnaies aux successeurs de Théodose, avec cette inscription : « Alaricus rex Gotherum ». Cette curieuse intaille appartient au cabinet impérial de Vienne.

Dans l'inventaire du trésor de Charles V, en 1380, on a trouvé énumérés six sceaux ou signets, parmi lesquels une intaille en saphir représentant un roi à cheval.

On doit à Guillaume Dupré une intaille sur saphir

représentant le buste de Maurice de Nassau, mort en 1625. En 1705, Carlo Costanzi grava sur un très beau saphir oriental le portrait de l'impératrice Marie-Thérèse. Il faut citer également l'intaille sur saphir de Jacques Guay, les « Vœux de la France » pour le rétablissement de la santé du dauphin, qui date de 1752.

La collection Leduc possédait un beau saphir sur les faces duquel étaient gravées les têtes de Henri IV et de Marie de Médicis.

La couronne de Russie possédait un saphir représentant une femme enveloppée d'une draperie : l'artiste a su tirer parti très adroitement de cette pierre à deux teintes : l'une des teintes correspond à la tête de la femme et l'autre à la draperie. Où est actuellement cette magnifique pierre ?

On cite également comme saphir ancien gravé celui qui représente la tête de Caracalla et qui constitue une intaille remarquable figurant l'empereur Pertinax, et celui sur lequel est gravé le sceau de Constantin II, pesant 50 carats.

Le musée du Louvre possède une remarquable intaille, connue sous le nom de « Bague de Saint Louis ». C'est un saphir taillé en table et sur lequel le roi est gravé en pied. Auprès de la tête du roi, on lit ces lettres : S. L. Cette pierre constitue le chaton d'une bague en or à l'intérieur de laquelle se trouve l'inscription suivante : « C'est le Sinet du Roi Saint Louis ». Cette bague appartenait autrefois au trésor de l'abbaye de Saint-Denis.

Un des plus beaux saphirs connus est celui que Charles Barbet cite, comme étant un saphir d'Orient ayant appartenu aux rois de France. Il en est fait mention en effet dans l'inventaire des pierreries de la couronne de France fait en 1791. Son histoire est assez curieuse.

Ce saphir, sans tache ni défaut, pèse 132 carats. Il a la forme d'un losange à six pans et est poli à plat sur toutes les faces. Il est estimé 100.000 francs.

Ce merveilleux saphir fut trouvé au Bengale par un pauvre homme qui faisait le commerce de cuillers de bois. Il appartint ensuite à la famille Ruspoli de Rome, à qui il fut acheté par un prince d'Allemagne, lequel le revendit à Perret pour 170.000 francs. C'est de cette pierre dont il est question dans le fameux procès dit « du saphir ». Considérant ses qualités et son poids nous pensons que l'estimation à cent mille francs est très inférieure à sa valeur réelle. Il est au musée de minéralogie.

La couronne de France possédait encore deux très beaux saphirs d'Orient, beaucoup moins gros, mais d'une grande beauté, qui figurent sur l'inventaire de 1791. L'un est indiqué comme « saphir d'Orient, riche en couleur, vif, avec égrisure, forme à huit faces », et évalué 12.000 livres ; l'autre est indiqué comme « saphir d'Orient, ovale allongé, saphir de deux bouts, topaze au milieu » et évalué 600 livres.

Un voyageur fameux, M. Crawford, dit que les pierres précieuses qu'on trouve en Birmanie sont

presque toutes des saphirs et des rubis spinelles. « On les trouve principalement, dit-il, dans deux endroits pas très éloignés l'un de l'autre qui s'appellent Mogaut et Kyatpean et qui sont à environ cinq journées de la capitale dans la direction Est-Sud-Est. » Il rapporte encore qu'il y a dans le trésor royal de Birmanie quantités de pierres précieuses de toute espèce. « L'année avant notre visite, dit-il, le roi avait reçu des mines des pierres magnifiques qui pesaient 124 grains. L'année même de notre venue, il reçut huit très belles pierres, mais moins grosses que les précédentes. Aucun étranger ne peut visiter ces mines, pas même les Chinois et les Mahométans habitant le pays. »

Quand Pégu fut annexé à l'empire britannique, on eut l'espoir que les plus riches produits des mines, jusqu'alors si jalousement gardés, prendraient le chemin de l'Europe. Mais il n'en fut rien et jusqu'à présent on n'a pas constaté qu'il soit venu en Europe de pierres plus belles ou en plus grande quantité.

Le saphir est une pierre qui fait beaucoup d'effet le jour, mais le soir elle perd de son éclat et devient plus foncée, souvent sombre et livide.

C'est pour cette cause qu'on la préfère parfois moins foncée, d'un bleu pâle, car elle conserve mieux son éclat à la lumière artificielle.

En Orient et chez les peuples de l'antiquité, épris de la splendeur des pierres précieuses, le saphir n'a pas joui d'une faveur moins grande que l'émeraude et le rubis. On le trouve partout où doit s'affirmer la

puissance et la richesse des grands. Il est parmi les ornements des prêtres de la Judée et de l'Inde, sur la couronne de Cléopâtre et il brille au diadème des dieux et des déesses de la mythologie grecque. Bien mieux, même, chez les Grecs il était spécialement consacré à Jupiter, le père des dieux et le grand-prêtre ne portait point de pierre d'autre couleur.

C'est cette magnifique couleur bleue que les grands maîtres verriers des XIIe et XIIIe siècles ont voulu imiter en fabriquant ces vitraux merveilleux, dont quelques échantillons, échappant à la destruction des temps, demeurent dans les chœurs des cathédrales de Saint-Denis, de Saint-Rémy à Reims, de Lens, de Rouen et de quelques autres. On sait que le secret de cette couleur unique et réellement « bleu saphir » n'a jamais été retrouvé.

Ce n'est d'ailleurs pas sans raison que ces verriers avaient voulu tapisser les cathédrales de vitraux imitant le saphir. Au moyen âge, le saphir en raison de sa couleur céleste, était devenu le symbole de la vie éternelle promise aux chrétiens. C'est, dit un vieux texte, le « direct souvenir de penser à notre foi et à la vie éternelle ». Mais il a aussi des vertus médicales. Il « radoucit les bosses et les enflures ». Il détourne même les sorcelleries.

C'est encore dans le précieux Robert de Berguen qu'on trouve, comme pour le rubis et l'émeraude, la meilleure condensation de ce qu'on savait au XVIIe siècle sur le saphir, ses origines, sa gloire et ses vertus. Il



Le calender, fils de roi, saisi par un génie furieux, fut jeté dans une île inconnue...

est donc juste que je cite ici, sans le tronquer, le passage de son livre sur les « Merveilles de l'Inde », qu'il consacra à la pierre céleste. Le passage est d'autant plus curieux qu'il débute par quelques considérations générales sur les pierres de couleur dont l'intérêt est vif :

« Il faut remarquer, dit-il, que ces pierres que nous appelons pierres de couleur sont comme ces belles personnes dont le teint est si vif et si uni que la moindre tache y est remarquable, et que lorsqu'elles se trouvent imparfaites, que cela leur arrive par la raison des climats et des terres où elles se trouvent, cela présuppose, comme il n'y a point de doute, qu'on en voit de clairettes, de glaiseuses, de sourdes, et de calcédoineuses, jointes à d'autres imperfections que la vue discerne, et qui seraient trop longues à les déduire toutes, on peut, de là, conclure bien certainement, touchant leur formation, à l'égard de celles qui sont parfaites, que la terre est franche et dans une belle disposition, et à l'égard des imparfaites que la terre est boueuse ou glaiseuse, graveleuse ou sableuse. Ce qui arrive souvent aux saphirs et aux rubis, voire à toutes les autres pierres de couleur, c'est à savoir d'être belles et nettes en partie, et, au surplus, d'être fumeuses et calcédoineuses.

« Le saphir, étant oriental, a la couleur du bleu céleste, c'est-à-dire d'un azur excellemment beau, toute différente de celle du saphir qu'on apporte du Puy, en Auvergne, qui est de grosse couleur et qui tire sur

le vert, sinon toutefois que celui-ci est plus dur.

« De fait, dans le 24e chapitre de l'*Exode*, verset deuxième, sa couleur est comparée au bleu céleste, et ce qu'il est dit que Moïse, Aaron, Nadab et Abin étant montés sur la montagne avec les septante anciens d'Israël virent le marchepied du Seigneur comme un grand et magnifique ouvrage de saphir, de la couleur du ciel lorsqu'il est serein.

« Pierre, certes, dont l'estime doit être beaucoup relevée, s'il est vrai, ce que les sages d'entre les Juifs tiennent, que les tables, toutes entières de la Loi, écrites du doigt propre de Dieu et cette miraculeuse baguette de Moïse en étaient, et d'autant plus que dans l'Église la bague épiscopale est un saphir.

« Les Hébreux distinguent les saphirs par leurs couleurs, et en remarquent de deux sortes. Les Homéliaires d'entre eux disent qu'il y en a de blancs et les mettent au nombre des diamants (comme celui duquel on fit l'épreuve à Rome sur une enclume, pour savoir si ce n'était point un saphir au lieu d'un diamant), lesquels le rabbin Saadias place avec les cristaux, et qu'il y en a de la couleur du ciel, entre le bleu et le blanc.

« Il est vrai que quand un saphir est clairet, net toutefois, qu'on le blanchit par les moyens de l'or entre deux creusets chauffés, car l'or se fondant, donne une grande chaleur au saphir qui surnage par la véhémence de laquelle le saphir perd absolument sa couleur naturelle et devient blanc sans pouvoir la reprendre

jamais, au contraire du topaze, comme je dirai. Or ayant acquis par artifice cette blancheur et étant taillé, il approche de la beauté du diamant parce que c'est la pierre la plus dure après lui et que la dureté dans les pierres est la principale cause de leur éclat.

« Que ce voudrait dire toutes les vertus entrerait dans un long discours. On en fait des poudres, des teintures et des liqueurs. Pour les yeux et pour le cœur, contre les venins, les fièvres, les contusions, contre enfin une infinité de maux, même on tient qu'elle résiste au mal contagieux et qu'en l'appliquant sur le mal elle fait percer la tumeur. Et ce qui est encore bien remarquable c'est qu'elle concilie les bonnes grâces et la faveur de tout le monde à celui qui la porte. Cela est tiré de saint Jérôme qui l'écrit bien plus avantageusement sur le 19e chapitre d'Esaü.

« Les écritures abondent en récits merveilleux sur les belles pierres. On trouve ainsi, par écrit que la statue d'Arsinoë, femme de Ptolémée Philadelphe, qui était de quatre coudées, était d'un seul saphir. Ce qui n'est pas fort croyable, mais comme je l'ai dit au commencement, je rapporte ces choses, encore qu'on les doive juger aussi bien que moi impossibles, parce que la nature ne fait pas cette sorte de merveille en si grand volume, mais plutôt en petite quantité de matière pour la rendre plus rare. Peut-être aussi que les auteurs ignoraient la nature des véritables matières dont ces statues étaient faites, leur ont donné le nom de pierres précieuses qu'ils ne connaissaient pas. Je

veux dire que j'ajoute seulement ces choses par divertissement et pour désabuser ceux qui n'ont pas une si parfaite connaissance des pierreries qu'ils n'y puissent être trompés sur le récit principalement des auteurs qui sont parmi nous en très grande réputation. J'en dis autant des vertus de chaque pierre, pour raison desquelles je me tiens aux opinions d'autrui et à tout ce qu'on leur en veut attribuer, ne faisant état que de rendre raison, bien simplement de mon art, autant que j'y peux connaître. »

L'évêque Marbode, qui ne manque jamais d'employer la langue poétique quand il parle des pierres précieuses, traite lui aussi du saphir. Écoutons-le :

Il vaut beaucoup aux hommes et aux femmes ;
Donne très bon réconfort au corps,
Rend les membres entiers et forts,
Il enlève l'envie et la perfidie,
Et délivre l'homme de prison.
Il a en soi une très grande valeur,
Qui le porte n'aura peur ;
Il rétablit l'accord entre les hommes irrités ;
Qui le porte n'est défaillant.
Il est bon de sa nature
A voir dans l'eau la figure
Qui dit ce qui n'est su par personne
Ni connu de nul homme.
Il a une grande valeur comme médecine,
Rafraîchit l'homme qui a trop chaud
Qui a dedans une trop grande chaleur
Et sue a cause de la douleur.
Qui veut la réduire en poudre dans du lait,

Il est bon pour guérir les ulcères
Et aussi il enlève l'ordure des yeux.

Mandeville enfin ne manque point de rapporter toutes les vertus qu'on peut attendre du saphir, soit qu'on le porte en bijou, soit que la médecine l'administre aux malades. Et vraiment Mandeville nous révèle, de la part du saphir, de bien curieux pouvoirs de guérison. Faisons abstraction de la crédulité de cette époque, et ne voyons dans le texte naïf qu'une part des légendes merveilleuses qui de tout temps ont entouré la vie mystérieuse des pierres.

« Saphir, dit donc notre vieil auteur, est bleue pierre de couleur de sel, il est appelé en Indes Sitices... Il sont moult vertueux. Car ils font ceulx qui les portent chastes et netz, ils gardent denire et de séductions et se aucun (quelqu'un) est en chartre (prison) emprisonné et il touche le saphir en quatre parties de sa face et contre les ferroux (verrous) de la porte de ladite chartre tantost le prisonnier sera délivré. Il garde les ennemys et malveillans, il vault beaucoup à la personne qui a fièvres et aultres chauldes maladies dedans le corps, conforte la veue et attrait (attire) les sueurs et les enfleures et se on le lye sur son estomach il adoulcit la challeur et... se on le lye sur le cueur il oste mélancolies et vaines pensées et guaryst une maladie qu'on dit : Noli me tangere, se on le touche plusieurs fois, mais la pierre en amoindrit. Elle veut estre chastement et nettement portée. »

Et plus loin, Mandeville ajoute :

« Saphir est convenable à Dieu et aux roys et comtes... Daniel ayma tant le saphir que il l'appela saincte pierre, gemme des gemmes. Et quant on le regarde il esmeut la pensée au célestral règne..... est merveilleussment bon pour faire lavement de toutes bosses dedans le corps... il guerira par la vertu et force que Dieu a donnée au saphir...

« Il est bon pour la douleur du chef... et pour la personne qui a puante alaine. Il donne bon conseil à celuy qui le porte et le rend sueur en toutes ses affaires. Celuy qui seult esprouver le saphir... Il doit estre chaste, pur et net sans avoir souillure sur luy quand il le porte et doit estre enchâssé et assis en or, cas ces propriétez et vertus y accroissent. »

Je terminerai ces citations des vieux auteurs par quelques notes empruntées aux Hindous, à Dioscoride et à l'ouvrage des *Cyranides*. Le premier texte, tiré de la Ratnapariska, montre les inconvénients de porter un saphir ennuagé ou brisé, ce qui prouve que pour le saphir, comme pour les autres pierres, nos écrivains du moyen âge ont encore repris et accommodé les vieilles légendes hindoues qui traversèrent les siècles.

« Celui qui porte par ignorance un saphir couleur de nuage perd son bien, abrège sa vie et attire la foudre sur sa tête.

« Si on porte un saphir granuleux. C'est l'exil et la misère...

« Des maladies que Dhanvantan lui-même ne saurait guérir.

« Si le saphir a pour défaut une brisure... (on encourt) le danger des tigres, des lions, des serpents, des ours, des bêtes féroces.

« Le saphir fendu... a pour résultats le veuvage et la perte des fils...

« S'il y a au milieu du saphir de l'argile ou une couleur qui en ait l'apparence, l'homme qui le porte devient aussitôt lépreux du bout des ongles à l'extrémité des cheveux.

« S'il se trouve une autre pierre incrustée au milieu, c'est la déroute et des coups d'épée sur la tête. »

Dans le traité de Dioscoride, les vertus médicinales sont nettement précisées.

« Le saphir, y est-il dit, en potion soulage ceux qui ont été mordus par un scorpion. On le boit aussi pour les ulcérations intestinales ; il est également salutaire pour les excroissances qui viennent aux yeux, il arrête les staphylomes et les pustules, et resserre les déchirures des membranes. »

Quant à l'auteur anonyme des *Cyranides*, il enregistre plus volontiers les vertus morales et même immorales du saphir que ses vertus médicinales.

« La pierre de saphir sans taches, écrit-il, est consacrée à Aphrodite. C'est une pierre couleur du ciel, avec des veines d'or, à cause de cela, quelques-uns l'appellent chrysosaphir ; c'est avec elle que les peintres font le meilleur azur, celui qu'on nomme naturel.

« Grave donc sur un saphir une autruche tenant dans son bec une merluche, enferme dessous un peu

de la pierre trouvée dans la cavité de l'estomac de l'autruche, et porte-la. Cette pierre convient en effet, pour la bonne digestion et les désirs réciproques de l'amour ; elle convient à ceux qui sont déjà vieux et à ceux qui veulent se livrer souvent aux plaisirs de l'amour ; enfin, elle rend agréable celui qui la porte. »

Je trouverais irrévérencieux d'insister sur la contradiction entre cette opinion des « Cyranides » relativement au pouvoir érotique du saphir, et celles qui en prônent plus souvent la vertu de chasteté et de pureté. Je préfère terminer par la signification mystique que donne un autre texte ancien : « La couleur bleue signifie l'espérance de celui qui considère le ciel et le véritable soleil : lequel est Jésus-Christ, l'amour de Dieu. » Ce sont plutôt, pour nous modernes, de semblables sentiments qu'appelle la contemplation de cette adorable gemme de nuance toute céleste.

L'histoire abonde en légendes où le saphir apparaît comme agent guérisseur, avertisseur ou protecteur. D'ailleurs, bien que ce chapitre soit consacré au saphir, je peux bien y dire que les pierres précieuses sans exception ont toujours été considérées comme le meilleur contre-poison. D'après une légende, le roi Jean ayant un jour remarqué qu'une humidité couvrait les pierres qu'il portait, il en conclut que les poires qu'il allait manger étaient empoisonnées.

Ces légendes sont trop curieuses pour que je n'en enregistre pas quelques-unes :

Le jour où eut lieu l'entrevue de réconciliation entre

le roi Louis XI et son frère le duc de Guyenne, le roi offrit à celui-ci une tasse en or enrichie de rubis, de saphir et d'émeraudes, et lui dit : « Monsieur, je suis heureux de vous offrir cette tasse ornée de pierres précieuses qui, selon la vertu qui y est attachée, vous préserveront des empoisonnements. »

Si l'on remonte plus loin dans l'histoire de l'humanité on trouve qu'une autre tradition veut qu'Abraham ait porté au cou, une pierre précieuse qui le préservait de toutes les maladies. La vertu de cette pierre était si grande qu'elle guérissait instantanément tous les malades qui la regardaient. C'est du moins la légende qui le dit. Quand le patriarche mourut, Dieu mit cette pierre au soleil et c'est de là que vient le proverbe hébreu : « Quand le soleil se lèvera, ta maladie s'en ira. »

Il est constant, du reste, que, selon les anciens, plus une pierre était rare et précieuse, plus elle avait de vertus médicales ; elle devenait un remède souverain. Un remède fréquemment administré était celui qu'on appelait « les cinq fragments précieux » et qui était composé de rubis, de saphir, de topaze, et d'émeraude et de hyacinthe, réduits en poudre. Comme les malades n'avaient ni le moyen, ni la possibilité d'analyser les breuvages qu'on leur faisait prendre, il est probable que, dans la généralité, ils ont avalé de la poudre de pierres fausses et sans valeur et que les médecins ont mis en poche les pierres véritables qu'ils s'étaient fait donner.

D'où viennent toutes ces légendes ? Comment se sont-elles propagées à travers les siècles ? Il faudrait pour le savoir remonter à l'origine même des pierres précieuses. Mais alors pour en parler, il ne faut plus considérer exclusivement le saphir, mais toutes les pierres précieuses et nous entrerons alors de plein-pied dans le domaine de la légende, du fantastique et du mystique.

Eh ! quoi ! des termes si ambitieux à propos de bijoux ? Certes. Ils sont les seuls convenables, car l'origine des gemmes, la légende de leurs vertus, est un des chapitres de cette énorme histoire de la croyance au merveilleux, du goût passionné des complications symboliques, qui n'a pas encore été écrite et forme pourtant, sous l'histoire des faits, l'explication de presque toute l'idéologie humaine. Et par là notre art — car c'est un art — confine plus qu'on ne le penserait à la poésie.

Indubitablement, la source essentielle, primordiale de nos données, c'est l'Inde, l'Inde mystérieuse, sacrée, génératrice des pensées comme des pierreries. La plus ancienne mention faite de la connaissance des gemmes se trouve dans la *Kamasata*. Et la Ratnapariska, c'est-à-dire la connaissance des pierres rares, est d'une date indéterminée : elle remonte toutefois au VIe siècle de notre ère. C'est un livre de chevet pour quiconque étudie les lapidaires indiens.

Les anciens n'avaient aucune donnée précise sur l'origine des pierres de couleur. Il est même assez diffi-

cile de distinguer dans leurs écrits, par exemple, lorsqu'ils parlent des rubis, s'il ne s'agissait pas des pierres vulgaires qui présentent la même couleur ou ses dérivés, telles que la tourmaline, la topaze, le spinelle de Siam, le béryl rose ou le diamant rose.

Et cela est si vrai que l'excellent auteur du XVIe siècle, Robert de Berguen, dont j'ai déjà parlé, l'indique avec une conscience remarquable dans ses *Merveilles des Indes Orientales* qu'on a toujours plaisir à citer.

Robert de Berguen dit en effet :

« Il est bien difficile de savoir vrai l'origine et les particularités de ce que la nature fait à part, et comme en cachette au plus profond de ses abîmes, dans la terre ou dans les mers, puisque nous ne pouvons pas seulement rendre raison de la moindre des choses qu'elle produit sur sa superficie, tout à découvert et à notre vue. C'est que Dieu, ainsi que dit l'Ecclésiaste, après avoir exactement fini les ouvrages, a abandonné le monde et toutes ses merveilles au jugement des hommes ; afin, après s'être en vain tourmenté, et tout à fait lassé dans la recherche des secrets de sa toute-puissance, qu'ils avouassent franchement leur ignorance et que la main de ce grand et admirable auteur de l'univers doit être simplement respectée et jamais examinée selon l'incapacité et la faiblesse de l'esprit humain.

« D'où vient qu'il ne faut pas s'étonner si plusieurs qui ont écrit sur cette matière que je traite, n'ont pu encore découvrir quelle était la nature et la propriété

des pierres précieuses et des plus nobles métaux, parce que c'est où se manifeste bien plus particulièrement le doigt de Dieu et que certainement l'éclat de ces chefs-d'œuvre a servi plutôt à éblouir ces auteurs qu'à les illuminer.

« Quelques-uns, pour s'expédier promptement des principes des pierreries ou des métaux, se contentent de dire qu'ils sont composés de quatre éléments ; que tout ce qui se forme dans le sein de la terre est terrestre ou aqueux. Terrestre comme le sont en général toutes les pierres, aqueux comme le sont les métaux. Qu'à l'égard des pierres, les unes sont éclatantes et les autres obscures. Que les éclatantes et qui brillent sont composées d'une humeur claire et liquide, plutôt formée d'une matière aqueuse que terrestre. Et que les obscures ou noires sont engendrées bien plus du limon que de l'eau. Et parce que la boue et l'argile en sont les premières matières, qu'il est impossible que telles pierres pussent être ou claires ou transparentes.

« D'autres disent que celles qui sont solides, naissent d'une vapeur ou d'une exhalaison chaude et sèche, totalement enflammée, et que c'est la raison pourquoi de belles pierres ne peuvent se dissoudre ni liquéfier par le feu. Et d'autres que celles auxquelles la boue et l'argile servent de matière, se forment par une manière de congélation, causée principalement par le froid et que ce sont celles qui sont solides et pesantes.

« Mais aux premiers on leur répond que ce ne peut être par cette exhalaison chaude qu'ils supposent,

attendu le lieu où elles sont engendrées qui est la terre, c'est à savoir un élément froid. Et aux seconds que ce ne peut être par le froid autrement qu'elles ne pourraient être formées dans les îles de Chypre, de la mer Rouge et autres méridionaux, mais dans les septentrionaux seulement. Les réponses ne demeurent pas, par ce moyen, meilleures que les opinions.

« Et encore d'autres, qu'il y faut considérer la matière, la cause efficiente et le lieu où elles sont produites. Que la matière éloignée est l'eau et la terre, la prochaine un certain suc pierreux qui tient lieu de semence. Que les pierres précieuses ont moins de terre que d'eau et par une certaine coagulation, selon la simplicité de ces deux éléments mêlés ensemble, que la chaleur, au moyen de cet esprit universel qui remplit toutes choses, cuit l'humidité aqueuse, la purifie et sublimise à la dernière perfection, ou bien que cette matière prochaine est un suc de semence qui coule des rochers, lequel fait les pierres précieuses, s'il est pur et subtil.

« Qu'à l'égard de la cause efficiente, celle qui est éloignée est la chaleur qui rejette ce qu'il y a d'étranger et unit ce qui est de même nature, dont elle fait un suc homogène et que la prochaine est le froid qui condense ce suc. Et que pour le lieu où tout se forme, que la terre est celui des pierres précieuses et la mer celui des perles et du corail.

« Que la couleur des pierreries est à proportion de la matière dont elles sont engendrées ; que si la matière est pure et nette, le lustre et la couleur (sans dire d'où

elle provient) seront aussi purs et nets ; ou si elle est épaisse et obscure, que le lustre et la couleur seront de même épais et obscurs. Que c'est le soleil qui fait cet ouvrage, qui affine le corps et les couleurs des pierres selon la disposition de la matière, et que cela se remarque principalement en celles qui s'engendrent en l'Inde et en Éthiopie, qui sont toutes autrement belles et nettes que celles de toutes les autres contrées du monde, à cause du soleil levant et du Midi qui en est plus proche.

« Toutes les différentes opinions que je viens de remarquer sans les autres que j'ai passées pour n'en rendre point la lecture ennuyeuse, n'aboutissent qu'à faire voir qu'il n'y a rien de clair en une matière si lumineuse, tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus obscur, nonobstant les divers traités que des personnes de grande suffisance ont fait et donné au public. Pour moi, j'avoue, après les avoir lus en partie que je ne vois aucun éclaircissement sur ces illustres matières et que je n'en m'aperçois encore point d'où les pierreries et les métaux procèdent, ni comme quoi les uns et les autres se forment, c'est-à-dire, comme je crois, que cela surpasse notre intellect et toutes nos idées et que pour apprendre le vrai, l'effectif de ce chef-d'œuvre de la nature, qu'il faudrait s'enfermer avec elle dans ses cachots pour la voir travailler et y employer au moins autant de temps que ces anciens Chaldéens en employèrent pour l'observation des astres, afin d'établir les règles certaines de l'astronomie

(car les premiers hommes ne vivaient pas moins de neuf ou dix siècles entiers) et pour considérer quelles sont les substances qui découlent des matières disposées et qui ont en soi ou des qualités inconnues à tout autre qu'à cette grande ouvrière, ou des semences propres pour la formation de choses si belles et si parfaites que le temps recuit et durcit selon la disposition du sujet. Elle s'est réservée ce coup de maître et se divertit de notre curiosité et de la faiblesse de notre raisonnement. C'est pourquoi je juge qu'il faut s'en tenir à ce que l'art de l'orfèvrerie nous enseigne.

« Pour finir ce chapitre par l'estime qu'on a fait entre autres des pierreries, elles ont été estimées si extraordinairement parmi les romains (peuple autant universel dans la connaissance des belles choses qu'il l'était dans l'étendue de la domination) que Pline, aux 9e et 12e livres de son *Histoire naturelle*, rapporte qu'elles tenaient parmi eux lieu d'immeubles et de domaines et que les héritiers y succédaient ainsi. Il en dit autant touchant les perles.

« Longtemps auparavant les poètes feignirent que Prométhée donna crédit aux pierres précieuses, et le fameux anneau de Gygès, possible plus ancien, fait connaître que les hommes dès l'origine du monde ont été épris de ces joyaux.

« De plus on apprend que Scaurus, gendre de Scylla, fut le premier des Romains qui en porta aux doigts, et que le triomphe de Pompée après la guerre contre Mithridate en introduisit le luxe, ainsi que la victoire

de Scipion sur l'Asie, celui de l'argent ciselé et curieusement travaillé avec une mode des vêtements superbes d'Attalus. Bref que la prise de Corinthe mit en usage les vases artistement tournés et enrichis de relief, outre les tableaux des plus grands maîtres de l'antiquité.

« Mais leur excellence est tout autrement bien fondée si on considère les vêtements des souverains prêtres de l'ancienne Loy qui en étaient tous brillants. Ce rational de douze différentes pierres d'un prix infini et ces deux onyx sur les épaules au-dessus de l'éphod, que quelques interprètes juifs tiennent que c'étaient deux diamants qui ne se pouvaient estimer parce qu'il n'y en eût jamais au monde de pareils ! »

On voit qu'au XVIe siècle, pourtant déjà savant, la confusion est grande en cette matière.

Avec les auteurs plus anciens nous entrons tout à fait dans le merveilleux.

Pline, lui-même, que cite Robert de Berguen assigne aux pierres précieuses et à leur vogue une origine étonnante :

« Les fables, dit-il dans son *Histoire naturelle*, font dériver l'usage des pierreries de la roche du Caucase, d'après l'interprétation que les destins donnèrent aux liens de Prométhée ; et elles rapportent qu'un fragment de cette roche ayant été renfermé dans du fer et porté au doigt, ce fut le premier anneau et le premier joyau. Ainsi commença la vogue des pierres précieuses. »



Bondissant au dessus de la mer, le singe sacré, communiqua le message à la belle Sita éplorée...

Aristote considère les gemmes comme des pierres « ni liquéfiables, ni fusibles, ni solubles, se formant d'une exhalaison terrestre sèche, brûlée ou en ignition » — ce qui est plus que confus. Pline est d'avis que les pierres naissent et qu'il peut s'en former tout à coup de nouvelles ; mais il reste muet sur les détails de cette étrange génération minérale spontanée.

Le lecteur aura d'ailleurs une idée plus exacte encore de l'origine mystérieuse des pierres précieuses, en se reportant aux légendes indiennes que nous avons placées en tête des trois chapitres « émeraude, rubis, saphir ». L'imagination hindoue considérant les pierres comme les véritables merveilles de la nature leur a toujours prêté l'origine la plus fabuleuse.

Mais si nous passons des légendes mystérieuses de jadis au XVIIe siècle européen, nous constaterons que, à défaut de connaissances scientifiques, auteurs et spécialistes de ce temps, étaient contraints de donner aux pierres précieuses des origines aussi fantaisistes que les anciens, et malheureusement infiniment moins poétiques.

Voici par exemple ce qu'écrit l'excellent Boèce de Boot dans son *Parfait joaillier* sur l'origine des pierres :

« Elles croissent encore dans les animaux aquatils, aérés et terrestres ; car l'on trouve souvent dans le corps d'un homme, d'un pourceau, d'une chèvre, d'un bœuf, d'un crapaud, d'un chevreuil, d'un coq, d'une arondelle, d'un pigeon, d'un brochet, d'une perche,

d'une carpe, dans toutes sortes de poissons et coquilles, huîtres et autres semblables animaux, des pierres qui sont comme des pierres précieuses. »

« Toute terre, ajoute Boèce de Boot, qui s'endurcit en pierre précieuse ou en pierre commune contient dans soy l'esprit lapidifique, comme la très prochaine cause efficiente des pierres communes et précieuses. »

Cet « esprit lapidifique » nous fait moins penser à la théorie de la cristallisation, même telle que Platon l'ébaucha, qu'à la « vertu dormitive » de l'opium immortalisée par Molière dans le *Médecin malgré lui !* Mais Boèce de Boot avoue son incompétence en termes graves et relevés, comme il sied à un savant du XVIIe siècle, et même du nôtre.

« Chaque chose a un séminaire de qui procède sa forme. Et comme ce séminaire et son essence nous sont inconnus, la forme substantielle ou essence des pierres nous l'est aussi. Et tout ainsi que l'ombre accompagne le corps, de même façon elle est accompagnée de ses vertus et facultés. Car les forces les plus nobles et occultes des pierres communes et précieuses sont prises de leur forme, comme les plus faibles et les manifestes émanent de leur matière. Ainsi la vertu d'attirer et d'accrocher le fer qui est naturelle à l'aimant et la vertu d'arrêter le sang, qui réside dans l'œmatite, procède de leur forme et celle-là de sécher qui est dans la pierre ponce, de la matière. »

Nous retrouvons ici, sous une forme moins belle, l'idée formulée par Flaubert dans *La Tentation de Saint*

Antoine : « Il doit y avoir quelque part des figures primordiales dont les corps ne sont que les images. »

Et toute une métaphysique est enclose là. Mais Boèce se résigne à l'inconnaissable du « séminaire d'où procède toute forme » et il conclut avec modestie :

« Si les hommes pouvaient lever le voile de la nature et pénétrer ses secrets, ils pourraient en procréer de véritables, ce que personne n'a jamais pu effectuer. »

Tout porte à croire que la connaissance des pierres précieuses était très incomplète dans l'antiquité et même en Orient, aux époques les plus reculées, où le commerce des matières précieuses était cependant beaucoup plus florissant que de nos jours.

L'art de connaître les pierres faisait partie de l'éducation des rois et la considération dont a été entouré le mandalin valait celle dont nous entourons nos grandes célébrités. N'en trouve-t-on pas la preuve dans cette curieuse inscription sanscrite de Campa et du Cambodge :

« D'un rapide regard de côté, pareil cependant à une forêt de lotus bleus, il discernait parfaitement les joyaux ,tels qu'éléphants, chevaux, femmes et hommes. Que dire de son habileté de discerner des monceaux de pierres, diamants et autres ! »

Bien mieux, à cette heureuse époque, les poètes devaient suivre les cours d'expertise en pierres et chacune de leurs poésies le relatait.

Dans tout l'Orient d'ailleurs l'expert était un personnage considérable et très respecté.

On l'appelait « mandalin » lorsqu'il joignait à la connaissance des pierres le métier d'en fixer les prix. Comme de nos jours, le mandalin était une sorte d'expert.

Au reste, la Ratnapariska ou livre de la connaissance des pierres précieuses, définit fort poétiquement la personnalité du mandalin. Cette définition, de date indéterminée, antérieure toutefois au ve siècle de notre ère, est trop curieuse pour que nous ne la rapportions pas ici :

« Celui qui reconnaît une gemme comme indigène et provenant de l'une des huit mines, ou comme étrangère et venant des autres dripas, celui-ci est un mandalin. »

« Espèce, coloration, éclat, forme, volume, qualité, gîte, défauts, nuance, prix, tels sont les dix éléments à caractériser.

« C'est un mandalin doué de ces qualités qu'il faut employer. Mais il n'est pas facile à trouver, même dans le ciel, le lieu qui recèle un pareil trésor.

« Que l'acheteur ayant fait respectueusement appel à son expérience, offre à ce prince des mandalins, un siège, des parfums, des guirlandes. »

En somme le mandalin était une sorte de merle blanc qu'on nous présente comme à peu près introuvable. J'ai dit, par ailleurs qu'à mon avis il n'y avait guère plus d'une vingtaine de « connaisseurs » de pierres précieuses de nos jours de par le monde. On voit qu'il n'y a pas grand'chose de changé et que le mandalin est toujours une rareté.

Nous aurons l'occasion de revenir sur les légendes où le génie hindou a mis l'éclat de sa poésie. En cherchant, au cours des siècles ceux qui ont le mieux aimé, le mieux compris et le mieux parlé des pierres précieuses, nous retrouvons avec l'évêque Marbode, un écrivain original et curieux qui a noté avec soin tout ce qu'on savait de son temps sur les pierreries, leur origine et leur symbolisme. C'est Jean de Mandeville qui vécut à la fin du XIIIe siècle et jusqu'au premier tiers du XIVe siècle et que j'ai déjà cité.

Voyageur infatigable, un des premiers explorateurs de cet Orient qui fascinait les Occidentaux, Mandeville fut un des pionniers de la recherche ethnographique du temps. Sa relation de voyages eut un grand succès de curiosité, et il fut réellement à son époque un oracle quant à toutes les questions orientales.

Il s'occupa de tout avec érudition, au point qu'on lui attribue aussi le fameux ouvrage dit *Le lapidaire en prose.* Mais cette attribution n'est pas démontrée.

Mandeville est un auteur intéressant, bien que comme tous les autres en ces matières obscures et ardues, il remplace aisément la connaissance positive par la fantaisie toute pure.

Voyez, par exemple, son explication de la formation des diamants qu'il a vus en Inde :

« Es montagnes et es roches où il a minières d'or, et croissent ensemble mâles et femelles, et se nourrissent de la rousée du ciel, et conçoivent et engendrent et dont les petits de les eux qui multiplient et croissent

tous les ans. Je l'ay mainteffois essayé, car si on les garde avec un peu de la mine de la roche où ils croissent qui tienne à la pointe de desseure et on les moille souvent de la rousée de may, ils croissent tous ans et deviennent les petits bien grans et bien gros selon leur nature. »

J'emprunte ici à mon ami, Camille Mauclair qui, lui aussi, a étudié l'origine des pierres, lu les auteurs indiens, grecs, égyptiens, romains et ceux du moyen âge et traité en artiste l'œuvre énorme des anciens, ce passage où il parle précisément de Mandeville.

« Il est clair, dit Mauclair, que Mandeville n'avait quant à la cristallographie que des notions bien vagues. Mais son ouvrage est remarquable en ceci qu'il procède à la formation des légendes par agglomération. D'un texte à l'autre elles se compliquent. Les données positives sont un canevas pauvre ou même inexistant, mais la riche imagination des primitifs y brode, sans aucune hésitation. Il arrive même à Mandeville qu'emporte son imagination, d'inventer des pierres qu'il n'a jamais vues, qui n'ont jamais existé. Par exemple le bézoard, le boras, le castecoq, le murmus, qu'on trouve en allant brusquement au nid de la souris qui enfante.

« Ce sont là des corps aussi imaginaires que l'animal nommé « tachas » qui « se trouve sous la terre » et dont la reine de Saba offre de faire, avec ses poils des curedents pour saint Antoine, dans l'immense poème que Flaubert a écrit sur la tentation.

« Le trait qui relie tous ces contes, de Mandeville

ou d'autres, c'est la croyance que ces pierres fabuleuses seraient des sécrétions provenant toutes de la tête ou du ventre de certains animaux. Par ce détail, nous retrouvons l'influence des croyances hindoues qui assignent à toutes les pierres connues, en dépit de la minéralogie, une origine animale, organique, vivante.

« De même que la perle est le résultat d'une sécrétion défensive d'un animal vivant, de même, pour tous les vieux lapidaires, héritiers de la doctrine indienne, les pierreries ont une vie et sont capables d'existence, de maladie et de mort. Elles sont « de la vie figée ». Cette croyance n'est pas à discuter, elle est tout au moins curieuse, et elle devient extrêmement intéressante et même troublante si nous songeons à la découverte du radium, de ses pouvoirs et de ses propriétés. Qui sait si des Hindous d'il y a cinq mille ans ne verraient pas dans le radium une confirmation de leur croyance sur la génération des pierres ? Peut-être seraient-ils, outre leur impassibilité traditionnelle, bien moins étonnés que nous !

« La science contemporaine, après avoir détruit la plupart des préjugés et enseigné de tout juger selon la méthode expérimentale a dû peu à peu reconnaître une valeur positive aux travaux des alchimistes, en remontant de Van Helmont à Albert le Grand et à Nicolas Flamel. Elle a dû constater que le défaut d'instruments et de connaissances, l'excès de symbolisme religieux ou antireligieux, n'avaient pas empêché ces hommes incompris ou persécutés d'avoir eu des

intuitions et des méthodes de travail excellentes par bien des côtés. C'était notamment l'opinion de Berthelot.

« Il suffit pour l'apprécier de supprimer des grimoires des alchimistes les images allégoriques, les termes mystérieux qui peuvent nous sembler risibles, mais qui, ne l'oublions pas, étaient alors une protection contre les enquêtes d'un pouvoir ecclésiastique qui traitait ces chercheurs en réprouvés, en hérétiques pactisant avec les démons. Il viendra peut-être un jour où, connaissant mieux le secret du symbolisme rapporté par les livres sacrés de l'Inde, nous serons capables d'en traduire les symboles et d'y retrouver les propositions expérimentales. Certains occultistes ont bien étudié et compris les chapitres de la Genèse relatifs à la formation du monde et à l'apparition de l'homme qui aurait précédé Adam. Nous savons par eux ce que signifient tous ces animaux fabuleux et tous ces contes qui habillent et déguisent pour le profane les vérités constatées.

« Il était dangereux, au moyen âge, de se livrer à des recherches qui pouvaient paraître contraires aux croyances d'État. Aussi les chercheurs devaient-ils recourir aux forces les plus secrètes, les plus abstraites, pour traduire les formules des travaux et les secrets qu'ils croyaient avoir à nous transmettre.

« Ne suffit-il pas, d'ailleurs, de considérer notre propre société pour y découvrir, sous l'apparence du réalisme, du scepticisme et du scientisme, que le goût

des symboles n'a pas diminué. Ce sont des symboles nouveaux, mais la tendance reste la même. Il n'est pas jusqu'à la libre pensée et à l'athéisme, au machinisme et à l'anarchisme, qui n'aient leurs drapeaux, leurs rites, leurs insignes, leurs processions, leurs tablus. »

Mauclair s'élève jusqu'aux plus hautes régions de la philosophie à propos des pierres précieuses. Mon ambition est moindre et je me bornerai à ajouter à cette brillante citation, qu'à mon avis, le propre de chaque symbolisme est de déclarer puérils et ridicules ceux qui le précèdent ou qui existent en même temps que lui. Et c'est sur cette remarque paisible que j'arrêterai cette digression qui m'a tant éloigné du saphir en priant simplement qu'on ne se moque pas trop des dragons, des griffons, des Arimaspes et des serpents à bile d'émeraude dont j'ai à peine parlé, mais que je compte évoquer plus complètement dans les recherches sur les gemmes.

Je ne voudrais cependant pas achever ce chapitre sur le saphir sans dire — puisque j'ai été amené par les légendes mêmes qui s'y rattachent à généraliser mon sujet — qu'à mon sens il y a aux légendes mystérieuses, aux pouvoirs surnaturels et même aux vertus médicinales accordées depuis les temps les plus reculés aux pierres précieuses, une explication beaucoup plus simple que toutes celles qu'on a données jusqu'à ce jour. Sans nous la donner, encore d'une manière absolue, la science moderne nous la laisse entrevoir. Saphirs, rubis, émeraudes, et nous pouvons dire aussi diamants

et toutes les pierres de couleur ont une vie intérieure qui se traduit par une influence incontestable sur les personnes qui les portent. Quelle est, que peut être cette vie intérieure, visible à certains moments par un rayonnement plus vif et plus intense ? Très probablement une radio-activité, moins vive sans doute que celle du radium, mais identique quant à son origine première. Tout comme la T. S. F. promène à travers l'espace d'invisibles fluides, tout comme le tube de Crookes concentre les stupéfiants rayons X, les pierres précieuses dégagent et répandent autour d'elles de mystérieux effluves dont nul encore n'a pu pénétrer la force. Mais il n'est pas douteux que ce rayonnement a, par ses effets, frappé l'imagination des peuples à toutes les époques et dans tous les pays. Il y a trop de concordance dans les légendes pour qu'il n'en soit pas ainsi. Les rayonnements sensibles, mais non visibles, pas plus que le rayonnement du radium, ont été pour les anciens le signe d'une vie surnaturelle et c'est ainsi qu'est née cette sorte de religion indéfinie en son dogme, multiple en ses effets, qui a été de tout temps la religion des pierres précieuses.

LES GEMMES ET LEURS VERTUS

On comprendra mieux maintenant les raisons pour lesquelles les pierres précieuses n'ont pas, au cours des âges, attiré la curiosité des hommes par leurs seules qualités naturelles d'éclat, de pureté, de beauté. De tout temps — et aujourd'hui encore — l'imagination humaine, si sujette à se forger des motifs d'espoir ou de crainte, a attribué aux gemmes d'innombrables vertus que ne déterminent ni leur constitution chimique, ni leurs formes physiques, ni même leurs qualités ou leur éclat.

Ces croyances font partie des superstitions séculaires qui ont peut-être toujours constitué le véritable fond populaire des religions humaines. A défaut d'un Dieu visible, il est explicable que les hommes qui ne trouvent pas en leur raison des secours suffisants attribuent à des objets visibles des caractères divins. On est frappé par l'étude des superstitions populaires encore très vivaces aujourd'hui en Chine, en Orient, en Bretagne, de voir combien les plus humbles objets reçoivent de mérites imaginaires aux yeux des fidèles dévots. A plus forte raison est-il naturel que les pierres précieuses aient eu et conservent encore, pour certains, des vertus magiques et mystérieuses.

Sans doute à notre époque qui se croit positiviste,

ces croyances sont-elles moins avouées, ou si telle pierre, tel bijou est choisi comme porte-bonheur, ou au contraire écarté comme porte-guigne, ce sera, la plupart du temps, au dire de son possesseur parce que des souvenirs heureux ou malheureux s'y rattachent. Il serait en tout cas difficile de tracer un tableau actuel fixe des vertus attribuées aux pierres précieuses.

Dans l'antiquité, il n'en allait pas de même et l'on est frappé par la continuité, aussi bien que par la simultanéité dans les pays les plus éloignés, des mêmes attributions de vertus médicales ou magiques aux diverses espèces de pierres. Seules les qualités talismaniques, comme nous le verrons, ont évolué.

Cette concordance a fortement frappé les écrivains, les chercheurs qui, avant nous, se sont occupés des légendes relatives aux pierres précieuses. Doit-on y voir le résultat d'observations véritables, la découverte — en quelque sorte inconsciente — de lois encore mystérieuses qui influeront sur les rapports secrets entre les hommes et la matière. Il n'est pas défendu de faire cette hypothèse, bien qu'elle soit hasardeuse. Il semble bien, plutôt, que cette concordance prouve l'origine commune de toutes les traditions relatives aux pierres ; ces traditions ayant prix naissance à la seule source alors connue d'où l'on tirait les gemmes, à savoir l'Inde.

De proche en proche, de même que les modes successives et l'art de tailler ou de graver les pierres, se

transmettaient les superstitions relatives aux pierres, et les peuples qui les recueillaient brodaient parfois, autour de ce noyau de croyances, selon leur imagination particulière — parfois aussi, selon la ruse des médecins ou des marchands. Car il n'est pas douteux que ceux-ci aient eu intérêt à spéculer sur la crédulité de leur clientèle : savoir qu'une belle pierre serait en même temps un talisman, un phylactère ou un remède était de nature à desserrer les cordons des bourses récalcitrantes.

Nous pouvons suivre dans l'histoire ces superstitions consacrées par les auteurs de tous les « lapidaires » (ouvrages traitant des pierres) depuis le Buddhabatta mythique des Hindous, jusqu'au presque scientifique Robert de Berguen, l'un des initiateurs de la taille moderne du diamant, dont il m'est toujours agréable de parler.

Les Chinois, chose remarquable, les Chinois encore aujourd'hui si superstitieux qu'ils entourent de formules magiques et de cérémonies incantatoires, la naissance, l'enfance, le mariage ou la mort, ne nous ont pas laissé, relativement aux gemmes, de croyances qui vaillent la peine d'être rapportées. Tout au plus trouve-t-on, dans certains de leurs livres, quelques aperçus sur les propriétés médicales — d'ailleurs réelles — de certains sels minéraux.

Une assimilation philosophique est faite toutefois, dans le « Pen ts'as Kang mon » entre le diamant et la nature du Bouddha, comme entre sa tristesse et la

corne de l'antilope « ling », assimilation basée sur la croyance légendaire suivante qu'on trouve dans l'*Encyclopédie sino-japonaise* (page 153).

« On dit que la corne de certaines chèvres sauvages nommées « ling » lui font perdre (au diamant) sa dureté et fermeté. D'où vient qu'en Occident on compare au diamant la nature du Foe Sing et l'affection ou la colère à la corne du cerf. »

Chose curieuse, les trois gemmes qui nous occupent plus spécialement, c'est-à-dire l'émeraude, le rubis et le saphir ne figurent pas parmi les sept joyaux consacrés du Bouddha. Ces joyaux sont :

L'or (kin), le jade (yu), le cristal de roche (lieon-li et paoli), le lapis-lazuli (également lieon-li), la nacre (tch'e kin), le corail (tch'e tchou) et l'agathe (manao).

Il est bon de noter d'ailleurs que le bouddhisme primitif, comme le christianisme primitif professent le dédain absolu des richesses et de leurs signes les plus brillants. Il y eut, par la suite, des accommodements avec le ciel et nous verrons, par exemple, les auteurs chrétiens renchérir en imagination superstitieuse quant au culte des pierres précieuses sur les Hindous et sur les Levantins ou Alexandrins, auteurs des lapidaires grecs connus au moyen âge.

Chez les Hindous primitifs, la bienfaisance ou la malfaisance n'est pas attribuée à tel ou tel genre de pierres, mais chaque espèce, selon ses qualités ou ses défauts peut être bienfaisante ou malfaisante. Nous verrons qu'au moyen âge au contraire, certaines pierres

ont une vertu en soi, indépendamment de leur beauté.

Ainsi, la Ratnapariska enseigne qu'à la condition d'être parfaites, selon le volume, la densité, la dureté, le poli, la couleur, l'éclat et la limpidité, les pierres procurent santé, longue vie, prospérité, gloire, richesse, éloignent les serpents, les bêtes féroces, l'eau et le feu, la foudre, les voleurs, la discorde.

Il y en a pour tous les goûts, tous les besoins, toutes les ambitions. Rien n'est donc plus humain.

Ces croyances, somme toute, sont assez explicables par des considérations esthétiques ou commerciales. Mais il convient de remarquer que ce n'est pas aux périodes les plus lointaines que fleurissent les imaginations les plus folles. Les peuples jeunes, comme les enfants, ont l'esprit assez positif. Mais avec les premiers rêves, naissent et se développent les légendes.

Ainsi les écrivains hindous postérieurs au Buddhabatta et à la Ratnapariska distinguent déjà parmi les gemmes des « castes » morales et des sexes, et de cette distinction découlent les conséquences superstitieuses, les plus curieuses.

C'est l'Agastya qui dit : « Selon leurs caractères, les gemmes forment quatre catégories d'une part : brahmanes, ksatriyas, vaicyas, cudras ; et trois de l'autre : mâles, femelles, neutres. »

Voyons ce qu'il s'ensuit de cette classification :

« Celui qui a toujours dans son trésor, ô Munis, une pierre femelle, celui-là trouve une perle de femme, et obtient des fils et des petits-fils.

« Celui qui a dans sa maison un joyau neutre perd sa virilité et tombe dans la misère. Que le sage le rejette : il s'expose au malheur et au chagrin. »

Par contre, les traditions hébraïques classiques, soigneusement défendues par la loi contre les contagions superstitieuses ne révèlent primitivement que des attributions d'un symbolisme religieux. Ces attributions remontent fort loin.

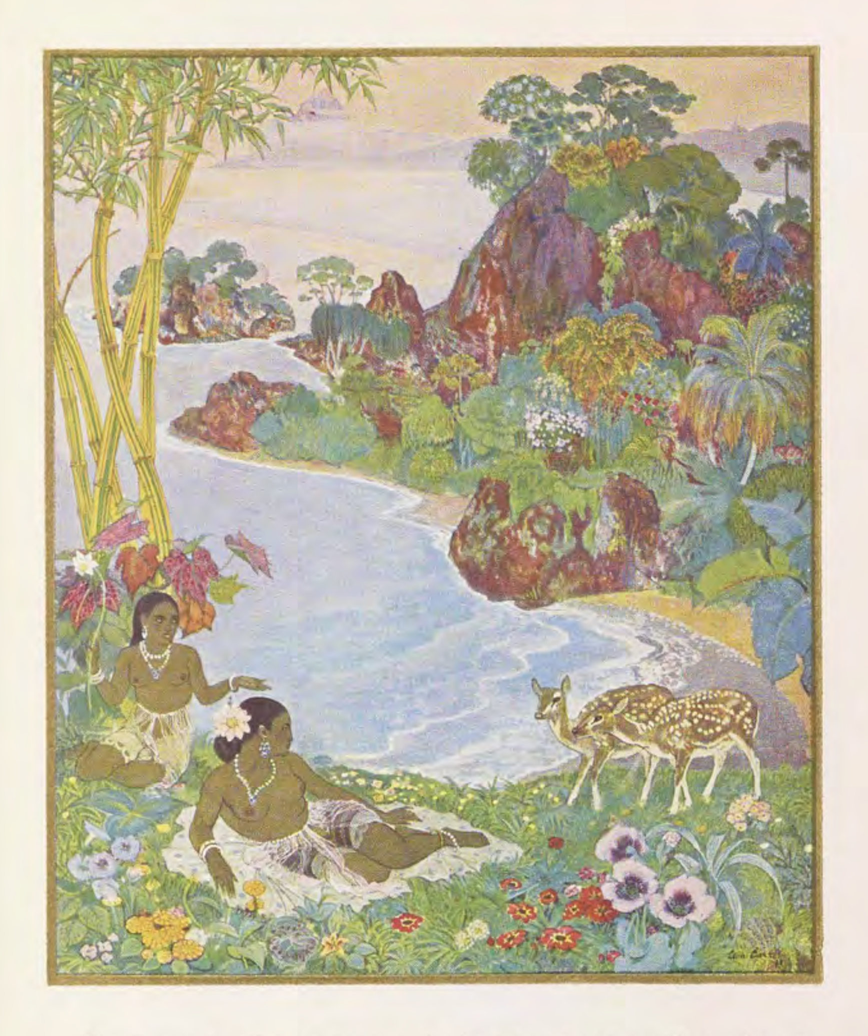
On a vu, au début de ce livre, que Robert de Berguen a parlé avec respect des pierres fameuses qui ornaient la rational du grand-prêtre, chez les Juifs. C'est que les Juifs, comme tous les peuples d'Orient, ont de bonne heure estimé les pierres précieuses. La Bible, autant que les livres sacrés des Indiens, nous fournit des preuves de cette admiration.

Mais le plus caractéristique, c'est le passage que Robert de Berguen ne semble pas avoir connu où Dieu lui-même désigne à Moïse les vêtements du grand-prêtre : l'éphod, sorte de surplis attaché aux épaules par des agrafes ornées chacune d'un onyx, sur lequel étaient gravés les noms de six des enfants d'Israël et le *rational* ou *pectoral* qui ornait la poitrine d'Aaron.

Ce rational était chargé des douze pierres, que voici disposées sur quatre rangs de trois, ainsi :

Sardoine	Chrysolithe	Agathe	Jaspe
Escarboucle	Topaze	Onyx	Améthyste
Ligure	Saphir	Émeraude	Béryl

Sur chaque pierre était gravé le nom d'un des fils de Jacob.



C'est pourquoi cette terre qui s'étend au bord des flots abonde en somptueux saphirs...

De bonne heure, ces pierres eurent une signification symbolique, en correspondance avec les 12 mois de l'année et les 12 signes du zodiaque.

Chez les Grecs de la période classique, la littérature relative aux pierres renferme peu de légendes, sauf quelques croyances médicales que Théophraste et Dioscoride mentionnent en passant. Il faut remarquer d'ailleurs qu'attachés surtout à étudier la constitution minérale des pierres, les Grecs confondent facilement des pierres ayant des éléments communs. Chez quelques-uns, au contraire, comme Platon et Aristote, on constate un souci de recherche de la vérité scientifique qui fait d'eux des précurseurs de la chimie minérale moderne. En revanche, les livres grecs écrits dans les premiers siècles du christianisme, par des Alexandrins ou des Levantins, sont d'excellents recueils des plus étonnantes légendes, des superstitions les plus riches, issues d'un mélange de croyances orientales : persanes, arabes ou juives, amalgamées à des restes de paganisme hellénique et à des assaisonnements d'hérésies chrétiennes.

C'est au premier siècle de l'ère chrétienne que semblent avoir pris naissance ces prodigieux recueils dont les « Cyranides », dont j'ai déjà parlé et où j'aurai l'occasion de puiser encore, sont le plus bel exemple, et dont l'influence va se propager à travers tout le moyen âge, par l'intermédiaire des Latins et des Arabes.

Faut-il donc une conclusion à cet ensemble de données ? A la vérité, elle n'aura de base solide que dans la constatation déjà faite du sentiment d'un vaste

rassemblement d'allégories et d'observations mêlées, provenant évidemment d'une conception initiale, née au fond des siècles, dans la race d'où tout est venu. Je me garderai d'enfler mon modeste sujet jusqu'à inscrire l'histoire des gemmes parmi les chapitres importants de l'étude des religions et des philosophies. Mais, pourtant elle en est inséparable, elle y est inscrite en marge. La tradition de toutes ces pierres dont l'art des lapidaires a fait des bijoux et où le profane ne voit que vanité du luxe et plaisir des yeux, se présente de la même manière que tous les problèmes de la connaissance dans la mentalité humaine et elle obéit aux mêmes lois. Si elle comporte des anecdotes très simples souvent, qui échappent à toute critique, les religions n'en comportent pas moins, sans que pourtant des millions de fidèles ne passent outre et ne s'attachent qu'à la grande pensée directrice. Le culte des pierres est, comme je l'ai déjà remarqué, une petite religion bien constituée, pourvue à souhait de légendes et de merveilles, et dans l'Inde, son berceau, elle ne se séparait nullement des plus hautes croyances métaphysiques. Le temps est proche peut-être où la science en fera une sorte de religion plus positive : c'est le jour où la radio-activité des pierres précieuses prendra rang parmi les découvertes nouvelles et où l'explication de certains phénomènes donnera une portée précise et un sens exact à chacune de ces vertus dont l'antiquité judaïque et le moyen âge religieux n'ont fait que de merveilleux poèmes.

LES PIERRES GRAVÉES
LA MAGIE ET LES SUPERSTITIONS

Mais c'est là le chapitre de demain sur lequel nous ne pouvons anticiper et pour cause. Demeurons donc dans le merveilleux. L'histoire des pierres gravées nous offre, à ce titre, le plus étonnant assemblage de documents qu'on puisse imaginer.

Je n'ai pas la prétention de les expliquer. De mieux renseignés que moi en cette matière très spéciale s'y sont rebutés. Mais avant de montrer comment l'ignorance de générations successives a vu de la magie là où il n'y avait rien autre chose que du travail humain, je voudrais essayer d'expliquer en quelques mots ce qu'on pourrait appeler le « malentendu des pierres gravées ». Il y a eu, dans l'histoire du monde, des générations artistes qui ont travaillé les gemmes : elles y ont gravé des animaux, des oiseaux, des insectes, des dieux, des signes mystérieux. Puis ces artistes ont disparu ; le souvenir de leur art s'est même complètement perdu. Les pierres qu'ils avaient gravées ont disparu avec les civilisations anciennes, et un jour, des siècles plus tard, en fouillant la terre de l'emplacement des cités détruites, les générations nouvelles ont découvert ces gemmes travaillées.

Pourquoi personne n'a-t-il pensé que ces pierres gravées avaient été gravées par des êtres humains ? Mystère. Ce qui est certain, c'est que ceux qui, les premiers découvrirent des pierres gravées, crurent de bonne foi qu'elles l'étaient surnaturellement et que les signes représentés sur chaque pierre étaient des révélations de l'au delà. Il n'y avait qu'un pas à franchir pour en faire des talismans — ce fut vite fait —. Et c'est ainsi qu'en plein moyen âge les camées et les intailles de l'antiquité furent considérés comme des amulettes particulièrement précieuses.

Les auteurs les plus réputés de cette époque, les Marbode, les Mandeville, consacrent dans leurs œuvres, le plus sérieusement du monde, des chapitres considérables au caractère magique des camées et des intailles. Ils traitent de leurs vertus médicales, de leurs vertus morales, de leur pouvoir mystérieux et certes, rien n'est plus curieux que ce côté superstitieux de l'histoire des pierres précieuses.

Robert de Berguen lui-même, que nous avons vu si renseigné de tout ce qui touche aux gemmes, Robert de Berguen qu'on peut considérer à bon droit comme l'initiateur de la taille du diamant, n'a pas su, en plein XVIIe siècle, s'affranchir complètement de ces croyances au merveilleux et on trouve, presque avec surprise, des passages comme celui-ci dans son œuvre :

« A l'égard de ces vertus secrètes et miraculeuses qu'on observe et que je remarquerai sur chaque pierre, elles proviennent de l'influence tant des planètes que

des étoiles fixes, laquelle opinion a passé jusqu'à la superstition des talismans et d'une manière très subtile et très pure préparée par le soleil. Toutes ces diverses opinions n'aboutissent qu'à montrer qu'il n'y a rien de clair en une matière si lumineuse. »

Le sujet n'est devenu clair, en effet, que par la chimie moderne, et l'alumine ou les oxydes de fer et de chrome ont à l'analyse, déconsidéré les vertus talismaniques.

Quant aux superstitions relatives aux pierres gravées, qui doivent être examinées à part, elles ont inspiré toute une littérature spéciale : soit que les auteurs parlent des pierres marquées des signes zodiacaux et des figures astronomiques, telles que les a conçues l'ancienne Égypte, soit que d'après un texte arménien, ils se réfèrent aux livres du temps et à l'Église, ces ouvrages sont probablement dus à des Juifs orientalistes du XIIIe siècle, appliquant aux figures grecques une interprétation égyptienne. Nous pouvons savoir gré à ces légendes erronées et informes ; elles ont sauvé d'admirables pierres gravées à une époque qui avait perdu tout sens et tout respect de l'art de la glyptique.

Il est naturel que la perte de la technique et de toute connaissance de cet art ait coïncidé avec une recrudescence des légendes. Trouvant sur des pierres des images, des signes, des monogrammes, les Occidentaux du moyen âge conclurent, comme je le disais, à des propriétés magiques, à de mystérieux messages de

l'au delà. Il ne leur est même pas venu à l'esprit de représenter sur des pierres certains signes conventionnels, en association avec la nature d'une plante ou d'un animal et la nature du minéral choisi. Ils ont simplement attribué à un signe qu'ils croyaient surnaturel, trouvé sur une pierre quelconque, une valeur magique, indépendante de la valeur de la pierre ; qu'il s'agisse de rubis, de saphir, d'émeraude, ou d'une modeste agate, le signe était tout, la matière restait secondaire. L'étude déviait donc résolument de la minéralogie au symbolisme.

Il semble cependant que Jean de Mandeville ait eu une certaine connaissance de l'existence antérieure de l'art de la glyptique, comme en témoigne la phrase suivante : « Cy après s'ensuyvent plusieurs pierres entaillées, lesquelles sont appelées pierres d'Israël selon les philosophes. Les aulcunes sont artificielles, c'est-à-dire que elles ont été ouvrées. »

Mais cela n'empêche pas Mandeville de se lancer à fond dans une énumération interminable, et toute fantaisiste, des vertus cabalistiques des gemmes gravées. Il a commenté avec une abondance intarissable une quantité de figures et de symboles trouvés sur des pierres gravées. Je me garderai de transcrire toutes ces interprétations. J'en citerai cependant quelques-unes, parce qu'elles sont curieuses, naïves, amusantes par leur ton d'affirmation doctorale, et prouvent une très riche imagination. J'insiste seulement sur ce fait, qu'il ne s'agit plus de prêter ici des vertus à la matière

même des gemmes, mais ce qui est tout différent, aux signes qui s'y découvrent et qui passent pour être des signes voulus par le ciel... ou l'enfer, chose dont les antiques graveurs d'intailles eussent été bien étonnés.

Voici donc, à titre documentaire, quelques-unes des imaginations de Mandeville, à propos de pierres portant les signes du zodiaque ou de certaines planètes :

« Premièrement en quelque manière de pierre que tu trouveras entaillée à lymaige du mouton ou du lion ou du sagittaire : Elles sont consacrées du signe du ciel : elles sont très vertueuses, car elles rendent l'homme amyable et gracieulx à tous. Elles résistent aux fièvres cothidianes, quartaines et autres de froyde nature : elles guérissent les ydropicques et les paralitiques et rendent beau parler et font estre seur en tous lieux et accroissent honneur à celuy qui les porte, espécialement lymaige du lyon.

« En quelque pierre que vous trouverez entaillée ou eslevée lymaige d'une vierge ou du capricorne, elles sont consacrées et méridionalles et de froide nature : elles guérissent de la continue et aultres chauldes maladies et faict hardy celluy qui la porte et le fait entrer en dévotion envers Dieu.

« En quelque pierre ou tu trouveras intaillés jumeaux et balances, elles sont consacrées et occidentales : elles guérissent de mélancolies et rendent le porteur gracieulx et amyable.

« En quelque pierre ou tu trouveras intaillée ou eslevée l'escrevisse et le scorpion, elles sont consacrées

et septentrionales : elles gardent l'homme destre étique et de fièvre tierce et daultres et inclinent l'homme à estre boudeur et menteur.

« Toutes les pierres dessus dictes sont consacrées par la consécration du ciel et de leur gravure de quelconque figure quelle soyt : et aussi sont consacrées les pierres qui ont figure de planette ou de soleil ou de lune.

« La pierre de la planeste qui est appelée Saturne a ymaige d'un vieillard et a en sa dextre main une faulx. Celle pierre esmeut l'homme à honneur et le fait puissant.

« La pierre de la planeste qui est appellée Jupiter a ymaige d'homme qui tient la teste du mouton, elle rend l'homme amyable et conforme grace de tous hommes et de toutes bestes.

« La pierre de la planeste qui est appellée Mars est dung homme armé ou d'une vierge vestue de larges vestements et tenant ung rain d'olivier, elle faict avoir victoire et délivre de causes adversaires et contraires.

« La pierre de la planeste Venus a ymaige tenant une palme en sa main et donne victoire aux princes et rend gracieulx celuy qui la porte.

« La pierre de la planeste Mercure est une ymaige qui a esles aux pieds. Et en la senestre main, une verge et ung serpent et est enveloppé autour ; elle fait habrinder sapience et donne grace, santé et joye.

« La pierre qui a ymaige dung veau ou de lune ou

dung chien ou dung cerf ou dung lievre les guarist les lunatiques et frenastiques et ceulx qui ont le dyable au corps.

« La pierre qui a le dos dung serpent, dune buyre et dessus la queue du serpent, ung corbeau, elle fait l'homme riche et saige, elle apaise trop grant chaleur.

« La pierre qui a ung lyon et ung chien en sa bouche et que le lyon soyt de nature de feu, celle pierre garde d'ydropisie et guérist de morsures de chiens envenimez.

« La pierre où il y a ung homme tenant une faulx et une espèce, elle faict victoire en batailles. »

Considérant les figures magiques, Mandeville dit :

« La pierre qui a un aygle garde et donne honneur.

« La pierre qui a ung cheval à esles que on appelle pegasus, celle pierre est bonne aux chevaliers, car elle faict le cheval légé et hardy contre autre chevaulx.

« La pierre qui a ymaige de femme qui a les cheveulx espais et les tient en ces mains, celle pierre a pouvoir de reconseiller amour entre mary et femme.

« Se en une pierre a ung aygle et capricorne, elle vault à toutes besognes.

« Une pierre ou il y a ung homme en ung mont de pierre assis ou debout tenant en sa main une pierre, c'est la figure de Notre Seigneur qui selon le philosophe fut veu en une montaigne de pierre de dyamant. Ceste pierre vault contre toutes tempestes et contre dyables et tous ennemys et rend l'homme dévot et obéissant à Dieu.

« Se en une pierre est ung homme qui tienne en sa main la figure dung dyable sui ait cornes et les ailes, en l'autre main ung serpent et dessoulz les pieds ung lyon et sur ses figures, soyt la figure du soleil et de lune, celle pierre doylt estre mise en ung plong et a vertu contraindre les dyables à respondre tout ce que on leur demande. »

Si curieuses que soient ces citations, je limiterai cependant ici celles de Mandeville, car je craindrais d'abuser de la patience du lecteur.

Voici maintenant quelques données relatives aux « pierres de l'Apocalypse » dont la description du visionnaire saint Jean, à Pathmos, se relie aux significations de l'Ancien Testament, c'est-à-dire au symbolisme juif du rational d'Aaron ; à ce rational lui-même ; et enfin à l'utilisation catholique de ces divers éléments pour la composition allégorique de la couronne de la Vierge.

« Dans le christianisme le symbolisme persiste mais les symboles changent, ce sont : les 12 apôtres, les anges, les vertus du Christ, etc... » disent saint Jérôme et saint Augustin.

De nombreux ouvrages existent à ce sujet ; ce sont ceux de : saint Épiphane, Anastase le Sinaïte, en grec ; la Clef de saint Méliton, les œuvres de Richard et Yuges de Saint-Victor, etc., en latin.

Plus tard ces interprétations morales sont utilisées dans les sermons (Sermon d'Arnoul de Crespi, 1273, sur les 12 pierres du rational).

La littérature du moyen âge elle-même se sert de cette interprétation mystique des pierres.

Benoît de Sainte-More, dans le *Roman de Troie*, met l'émeraude, le rubis, le saphir parmi les ornements de la chambre d'Hector.

La légende du royaume du prêtre Jean donne lieu aussi à des énumérations pareilles (cf. pseudo-lettre du prêtre Jean à l'empereur Manuel), on lit : « Les gens de la contrée y trouvent plusieurs pierres précieuses si comme émeraudes, safirs, jaspes, célidoines, cassidoines, carboucles, onicles, topassez, rubins, jacinthes, grisolites, béris, sardines et moult autres pierre de grant bonté. »

Mais si les auteurs chrétiens se limitent aux 12 pierres sacrées, cependant ils leur attribuent des vertus qui viennent en droite ligne des légendes orientales.

Voyons maintenant les pierres de l'Apocalypse.

Saint Jean dans l'Apocalypse a décrit ainsi la Jérusalem céleste :

« Et les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses.

Le premier fondement était de jaspe.

Le second fondement était de saphir.

Le troisième fondement était de calcédoine.

Le quatrième fondement était d'émeraude.

Le cinquième fondement était de sardonise.

Le sixième fondement était de sardoine.

Le septième fondement était de chrysolite.

Le huitième fondement était de béryl.

Le neuvième fondement était de topaze.
Le dixième fondement était de chrysopase.
Le onzième fondement était d'hyacinthe.
Et le douzième fondement était d'améthyste ».

Exactement les pierres que la Vulgate attribue au pectoral d'Aaron à trois exceptions près.

Il est impossible de savoir quelle valeur symbolique elles avaient dans l'esprit de l'auteur. Mais les pères de l'Église et à leur suite, les écrivains surent leur en trouver de nouvelles.

L'émeraude, par exemple, qui est verte et vient du 3e rang de l'Exode est signe de « la très grande vertu de la foi de la Trinité ». D'après l'Apocalypse où elle a le rang 4, elle représentera la « foi des quatre évangélistes ». Les légendes païennes elles-mêmes sont utilisées. L'émeraude y est représentée comme gardée par les griffons et enlevée par les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil, ce qui est conforme à la légende hindoue, mais les Arimaspes ce seront les apôtres ; l'émeraude : la foi ; l'œil qui les guide : Jésus-Christ, et les griffons seront les diables. Et le vieil auteur ajoute :

« Toutes ces choses doivent avoir en mémoire, ceux qui portent l'émeraude. »

De saint Jérôme à la fin du moyen âge cette tradition subsiste.

Le saphir, qui est bleu, symbolise le mépris des biens de la terre, et le bonheur du ciel..., etc... A cela se mêlent les superstitions médicales les plus matérielles.

Une preuve de la force de cette tradition est dans ce fait : Foucher de Chartres *(Histoire des Croisades)* racontant la prise du camp des Babyloniens par les Francs décrit les pierres précieuses qui s'y trouvent : ce sont ces douze pierres, et dans l'ordre même de saint Jean.

C'est à Henri Estienne *(Apologie pour Hérodote)* avant et plus qu'aux auteurs spéciaux de la Renaissance, encore pleine de légendes, que revient l'honneur de montrer l'absurdité de ces allégories.

Si l'on considère maintenant les pierres de la couronne de la Vierge, on voit que l'imagination des auteurs alla plus loin. On composa une couronne allégorique pour la Vierge ornée de pierres précieuses.

Le saphir y est le 7e fleuron, l'escarboucle le 13e, et l'émeraude le 15e. Les fleurons sont en tout 24. Les impairs sont des pierres et les pairs, alternativement des étoiles et des fleurs.

Une autre couronne mystique superposait trois étages : de roses blanches, symbole de l'humilité ; de lys, symbole de la virginité ; de pierres précieuses enfin, symbole de la gloire.

Voici la signification de ces pierres :

« De ces pierres, la première était semblable au diamant par lequel est démontrée la fermeté de la Vierge ; la deuxième semblable à l'escarboucle, par laquelle était dénoté son très fervent amour envers Dieu ; la troisième pierre était comme un saphir, à cause de la constance de la Vierge ; la quatrième pierre était

l'émeraude, prouvant l'obéissance de la Vierge, etc. »

Le saphir revient encore, à la douzième pierre, symbole de la vraie sagesse de la Vierge.

Je veux enfin mettre sous les yeux du lecteur un document des plus curieux, que nous transmet Mandeville. On admettait au moyen âge, des doutes sur l'immuabilité des vertus des gemmes, on croyait que ces vertus pouvaient s'éteindre à la longue, et on jugeait utile de solliciter l'intervention divine pour leur restituer intégralement leurs mérites.

Cette préoccupation a conduit à la création rituelle d'une sorte de prière, ou d'acte de foi, consacré à appeler sur les pierres la bénédiction périodique du Très-Haut : voici donc le passage de Mandeville relatif à cette croyance et suivi du texte même que les prêtres récitaient en faveur des pierres déposées préalablement sur l'autel :

« La bénédiction des pierres précieuses, dit donc Mandeville, affin que se elles ont perdu leurs vertus par vos pechez que Dieu leur octroya à la création dicelles quelles la puissent recouvrer.

« Ainsi comme dit le livre qui contient les relations des anciens, toute créature est corrompue en péché du premier homme. Aussi sont les pierres précieuses qui sont créées à allcute (soin) et garde des créatures humaines si comme les herbes et plusieurs autres choses. Mais elles demeurent après le péché du premier homme en telle vertu que elles avoyent devant par les atouchements et regards des immondaines personnes

pêcheurs. Moult de foys les pierres précieuses ont été corrompues en leurs vertus. Touttefoys comme la personne est réparée par baptême et pénitence et peult revenir à l'estat de la première création en telles manières par la sanctification. Les pierres précieuses sont réparées en la forme de leurs vertus en la manière de la sanctification et consécration si comme on trouve audit livre, et pourtant quand vous voyez que ces pierres ont perdu leurs vertus vous les devez mettre en un drap de lin bien nect et puis les mettre sur l'autel jusques à tant que troys messes soient sacrées dessus. Pui après le dernier prebstre qui aura chanté la troysiesme messe revestu des vetements sacrés dira la bénédiction en telle matière :

Oraison
Le Seigneur est avec nous
Et avec votre esprit.
Prions

« Dieu Père tout-puissant qui as montré par l'intermédiaire de quelques créatures insensibles ta vertu salutaire en toutes choses, qui as ordonné à Moyse ton serviteur d'honorer entre les vêtements sacerdotaux le rational (signe) du jugement et de l'orner de douze pierres précieuses, et aussi à Jean l'évangéliste de susciter par leurs vertus aux fils d'Abraham, la bienheureuse cité céleste Jérusalem, nous supplions humblement ta majesté, toi qui as choisi comme habitacle éternel de ta puissance une de ces pierres, afin que tu

daignes bénir et sanctifier ces pierres par la sanctification et l'incarnation de ton nom, selon qu'elles sont sanctifiées, bénies et consacrées et qu'elles reçoivent de toi la vertu que j'ai concédée à leurs propres espèces dans cette consécration et que l'expérience des sages a confirmée que tu leur as donnée, afin que quiconque les aura porté sur soi sente ta puissance lui être présente par elle avec les dons de ta grâce et que nous méritions de recevoir ces vertus par J.-C. ton fils, en qui toute sanctification, bénédiction et consécration réside, qui vit et règne avec toi dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. Grâces à Dieu. »

Je ne crois pas qu'on puisse trouver, dans l'étude de la symbolique du moyen âge, une meilleure occasion de saisir sur le vif le passage d'une croyance purement païenne à l'assimilation chrétienne que cette bénédiction des pierres chargées de toutes les superstitions antiques, de « puissances » jadis attribuées aux démons et pourtant conservées, purifiées et admises comme légitimes sous la protection des saints sacrements.

SECRETS ET PRÉVOYANCES

Voilà bien des chapitres consacrés à tout ce qui, dans le passé, constitue l'histoire merveilleuse des gemmes. Je voudrais maintenant aborder une partie plus moderne, tout à fait moderne même, celle qui sera, si l'on veut, la partie économique de ce livre. Il faut entendre par là que je veux simplement exposer quelques idées personnelles et noter quelques observations particulières au commerce des pierres précieuses.

Au moment de la publication de mon précédent ouvrage, *Au Royaume de la Perle*, certains de mes confrères m'ont vivement reproché de découvrir au public les secrets que j'ai mis des années à connaître.

Ce livre a paru il y a plus de deux ans. J'ai eu le loisir de mesurer les dangers que j'aurais fait courir à ces confrères alarmés. Et j'y ai mûrement réfléchi, car le reproche de nuire à ma corporation m'a été sensible. Le méritais-je vraiment ? J'attache trop de prix à la solidarité corporative pour faire fi de griefs de ce genre. Le problème d'ailleurs m'a conduit à quelques réflexions générales sur les « secrets » en eux-mêmes et ce qu'il peut y avoir exactement sous ce terme redoutable et assez vague. Et j'aime mieux avouer tout de suite que ces réflexions ne vont point

sans scepticisme quant à la valeur spécifique des secrets.

Et j'ai pensé tout naturellement à l'Allemagne. Le nombre des livres professionnels, dans ce pays, est plus de vingt fois supérieur à ce qui s'édite en France. Or, tout le monde sait que les Allemands sont trop soucieux de leurs intérêts pour publier des livres nuisibles à leur industrie.

Certes tous les métiers ont des secrets ; on met des années pour en découvrir de plus simples. Chacun a les siens et s'en sert, d'autres en connaissent beaucoup et ne savent pas s'en servir.

Qui ne connaît le secret de la réussite des chimistes allemands, des hôtels et des maisons de santé suisses, des usines en série américaines ? Qui, en France, ne connaît la fortune que nos rivières drainent sans être captées ? Il ne s'agit pas de connaître les secrets, il s'agit de les adapter à sa valeur, à sa personnalité.

Ce fut toujours l'honneur des savants français que leur hâte fébrile à faire connaître au monde leurs découvertes. Mais lorsqu'elles ont été connues, il n'y a eu que quelques privilégiés qui ont eu le don de les appliquer et d'en tirer profit. Ces savants ont été souvent imités pour ne pas dire dépouillés, par nos concurrents étrangers qui ont su tirer un excellent parti économique de leurs découvertes. Aujourd'hui la guerre a passé et aura apporté l'expérience à ceux qui ont fermé les yeux sur l'utilité de tirer parti d'inventions.

Le vrai secret de la réussite pour la négociation en pierres fines, c'est d'avoir la vocation. On peut connaître des gisements de mines, la taille des pierres, leur qualité, etc..., mais cela ne suffit pas.

La difficulté est de savoir assigner un prix, à peu près exact, à 10 pour 100 près, à chaque pierre ; elles se distinguent toutes par leur couleur, leur forme, leur poids, leur pureté, leur orient : aucune ne ressemble à sa voisine. Ici doit intervenir un sens particulier, le génie de l'expertise ou le flair de l'acheteur. Le « mandalin » dont parlent les auteurs indiens est aussi rare aujourd'hui que jadis.

Il y a des négociants qui végètent toute leur vie dans ce métier, des centaines de nouveaux venus essaient de s'y frayer une situation, y perdent leur fortune et se retirent sans succès et, un jour, l'on voit apparaître un outsider, un tout jeune homme souvent, qui se révèle immédiatement supérieur à ses aînés et étonne ses collègues par ses capacités et son courage.

Malgré un chiffre d'affaires considérable, le nombre des négociants dans le commerce des pierres fines n'a pas augmenté dans la proportion de 10 pour 100 depuis 10 ans. Quel tact ne faut-il pas dans un métier où chaque jour apporte des événements nouveaux qui font changer la valeur de la pierre, la mode, la question de l'offre et de la demande, la politique heureuse ou malheureuse d'un pays, le renchérissement ou l'appauvrissement général ? Ici intervient encore un facteur : le change. Pendant la guerre, les fluctuations du franc

changeaient le prix de la pierre de 20 à 25 pour 100, parfois en l'espace d'un mois.

Voici d'autres exemples qui nous touchent indirectement :

Pendant la guerre, la presse multiplia les articles économiques concernant l'avenir de notre pays. Combien ont été adaptés à la réalité ? En effet, pour faire diversion aux articles sur la guerre, nous en lisions tous les jours d'autres, enthousiastes, qui faisaient prévoir l'âge d'or pour la France.

Certes, la France agricole et artiste avec ses 39.000.000 d'habitants ne peut prétendre à lutter économiquement contre l'Angleterre, l'Amérique et même l'Allemagne. Le pays peut en partie se suffire à lui-même, mais il ne peut prétendre lutter industriellement contre la force et l'organisation anglo-saxonnes. Pourtant, aucun pays au monde ne peut rivaliser avec la France dans la présentation des arts, dans la confection et la fabrication de tout ce qui exige un goût sûr, et dans l'agrément du tourisme. Ces branches de l'activité nationale, apparemment si dissemblables, se tiennent commercialement. En effet, à la paix, les fortunés de toutes les nations, accablés, découragés, attristés, n'avaient qu'un rêve : celui de se retremper à nouveau dans quelque chose de beau, de bon et de frais. Tous les regards de l'univers étaient tournés vers Paris.

Tout le monde prévoyait donc l'afflux formidable des étrangers. En effet, dès le début de l'armistice, les

places sur les bateaux d'outre-mer furent prises d'assaut, il en fut de même pour les places de chemins de fer. Mais, quelle déception ! Paris ne pouvait recevoir presque personne faute d'hôtels, une grande partie de ces derniers ayant été réquisitionnés, et d'autres transformés en établissements financiers, en dancings, en lieux d'agrément.

Par suite d'une mauvaise organisation des passeports, les étrangers riches se trouvaient en face de difficultés insurmontables pour venir à Paris, pendant que Clara Zetkin, la fameuse communiste, et d'autres indésirables entraient et sortaient du pays avec la plus grande aisance.

La capitale manquait de charbon ; mal éclairée et pas très propre, elle ne pouvait offrir aux étrangers aucune facilité pour rencontrer la vie heureuse que ceux-ci rêvaient de vivre à Paris. De là une perte formidable, qui se chiffre probablement par plusieurs milliards pour toutes les industries et une part respectable de millions, pour les bijoux, qui auraient pu, en dehors des bénéfices, empêcher la plus-value des changes étrangers.

Cependant, tous connaissaient le secret de la réussite possible. Il me semble avoir fourni là une preuve assez évidente à mes collègues et leur avoir fait admettre que les secrets courent les rues, mais que les hommes entreprenants ne sont pas légion, et sont seuls capables de les réaliser.

Je connais trop l'importance de ce commerce, je le

répète, pour jamais rien dire ou écrire qui puisse lui nuire et être, en conséquence, défavorable aux intérêts généraux de ce pays.

Ayant voulu, un jour, étudier la statistique du nombre de personnes qui, de loin ou de près, touchent au commerce des bijoux, je suis arrivé à un chiffre d'environ deux millions, comprenant bien entendu, les mineurs qui extraient les gemmes du sol, les pêcheurs de perles, les lapidaires, les joailliers ; je passe sous silence ceux qui se spécialisent dans le vol des bijoux : ceux-là sont des occasionnels dont la carrière est toujours brève. Tout ce travail gigantesque, tout ce résultat des efforts colossaux, lointains, ignorés, qui se réalisent aux quatre coins du globe, vient aboutir à Paris, sur le marché du luxe mondial. C'est de Paris que les ordres sont donnés à cette armée de travailleurs. Mais ce n'est pas tout.

Qu'un particulier riche désire se défaire de ses bijoux, c'est encore à Paris, centre vivant du haut commerce des bijoux, qu'il en aura la plus grande facilité.

Dans l'ensemble, le commerce des perles, des diamants et des pierres de couleurs a donné lieu à des échanges dans le haut commerce et le détail, dans une proportion qui n'est guère inférieure à 2 milliards entre achat et vente.

Il a été à peu près impossible jusqu'à ce jour de préciser ce chiffre, mais les Finances seront à même de l'établir grâce à la loi sur le chiffre d'affaires, qui fait

prévoir un rendement considérable, puisqu'un seul négociant a payé, pour l'année 1919 entre le chiffre d'affaires et l'impôt, environ 12 millions, ayant fait, entre achat et vente, plus de 400 millions d'affaires.

C'est à Paris que l'on vient chercher le modèle de la robe, du chapeau, du bijou. N'est-il pas naturel que Paris soit devenu le marché des perles et des pierres fines ? Cela n'a pas été sans lutte, les pierres fines n'existant pas dans les colonies françaises, puisqu'on les importe des Indes, de la Birmanie, du Siam, de la Sibérie, de la Colombie, de l'Australie.

Ce marché parisien fournit le monde entier de perles et de pierres précieuses, en partie aussi de diamants, et amène en France une quantité énorme d'étrangers, négociants, bijoutiers ou particuliers, désireux d'acheter des bijoux.

Chacun laisse, surtout à Paris, en dépenses différentes, des sommes importantes. Les faillites n'existent pas dans ce métier depuis 1907 et aucune banque, faisant de l'escompte, n'a perdu dans ce commerce depuis la même époque. Ceci suffit pour indiquer son importance au point de vue de l'activité nationale et la part certaine qu'il apporte dans les ressources financières de l'État.

LE RISQUE DES BIJOUX LE BOLCHEVISME ET LA CRISE DE 1921-1922

Ce qu'il y a peut-être de plus curieux dans le commerce des bijoux, et ce qui le caractérise, c'est ceci :

Les affaires se chiffrant par millions se font sur parole et l'on confie aux courtiers de gros lots de marchandises, souvent sans reçu, sans peser ni compter.

La célèbre compagnie d'assurances Lloyds assure les négociants sur parole, pour des sommes énormes.

Le négociant fait, en général, un chiffre d'affaires annuel dépassant plusieurs fois son capital. Tous les jours il risque de perdre sa fortune sur une simple erreur de chiffres. L'honnêteté foncière, la bonne foi sont donc deux des qualités essentielles de la corporation.

L'homme de mauvaise foi se trahit dès le début de sa carrière et son sort est réglé. Il n'aura pas besoin de continuer, personne n'aura plus confiance en lui.

Toute la fortune du commerçant peut être placée dans un petit portefeuille et l'on ne connaît pas de cas de négociants sérieux partant en emportant les marchandises.

Un monde interlope cherche à s'introduire dans la corporation : ce sont des voleurs internationaux ; rien

n'est plus facile que de voler un bijou, ou de le transporter ; mais il est difficile de le vendre en France ; c'est à Londres que se liquident les vols importants de bijoux.

Le bijou est tentant : il pèse peu, il vaut cher. Le voleur est aux aguets. Fréquemment la chronique judiciaire et les faits divers s'alimentent du récit des méfaits des rats et des souris d'hôtels. Aujourd'hui, c'est une boutique qui est dévalisée, demain ce sera un palace. Les perceurs de murailles attendent le moment favorable pendant des années, pour s'introduire dans la place. Ils amènent avec eux des complices et un matin on apprend l'événement par la voix de la presse.

Depuis quelque temps, les moyens qu'offre l'automobile d'échapper rapidement à la police, aussitôt le coup fait, ont tenté d'audacieux malfaiteurs, et nous avons enregistré toute une série de cambriolages de bijouteries, exécutés à Paris, Lyon, Bruxelles, Genève, etc. Nous n'avons pas encore eu le vol par des bandits arrivant et repartant en avion, mais nous verrons cela, car il est normal que les malfaiteurs soient toujours en avance d'un moyen ou d'une idée sur la police. Mais il ne suffit pas de voler ; il faut, pour le voleur, écouler le produit du vol et c'est là que la difficulté commence. Elles sont si grandes ces difficultés que les voleurs ne peuvent agir isolément, ils font toujours partie de bandes parmi lesquelles se trouvent les recéleurs chargés de l'écoulement. Ceux-ci arrivent tou-

jours à être connus et tôt ou tard il y a arrestation et châtiment.

N'empêche que tout négociant en bijoux et tout particulier qui voyage doit à chaque instant se méfier de l'audace et de l'ingéniosité des malfaiteurs. Une minute de distraction peut coûter une fortune.

Ainsi M. B..., négociant, s'en allait à Londres, avec son sac rempli de pierres précieuses ; il était suivi par des voleurs. Un moment d'inattention et le sac disparaît. Quinze jours après, on offre les pierres sur le marché de Londres. Les lois anglaises se prêtent mal aux recherches et M. L... achète tout le stock aux intermédiaires des voleurs pour 120.000 francs.

A Paris, l'achat de bijoux volés est puni très sévèrement. Tout acheteur de bijoux, avant de payer, est obligé de se renseigner, au domicile du vendeur, sur ses capacités matérielles. Il doit recueillir ces renseignements avant de payer. Il y a dans cette pratique un élément de découragement pour les malfaiteurs et une sécurité pour les honnêtes gens.

En effet, le Monsieur qui vend un collier n'est pas le premier venu. Il doit être connu ; il doit avoir du bien au soleil. Le valet ou la femme de chambre voleurs auraient des difficultés à peu près insurmontables, à se défaire de leur larcin, à moins de s'adresser à un recéleur.

Je connais cependant l'histoire d'un petit négociant M. K... qui montre que parfois le succès couronne la malhonnêteté. A la veille de faire de mauvaises affaires,

M. K... s'était présenté dans différentes maisons afin qu'on lui confiât, pour les vendre à un acheteur supposé, des perles et des pierres fines. Ayant ramassé pour 1 million d'objets précieux, il annonça le lendemain, à ceux qui avaient eu confiance en lui, qu'il n'était disposé à les rendre que moyennant 500.000 francs. Arrêté et jugé, il a été condamné à 18 mois de prison avec interdiction de séjour. Quant aux bijoux, on ne les a jamais revus.

En prenant en considération un bon nombre de petits commerçants étrangers qui, en grande partie, gravitent autour du haut commerce et dont le siège d'opérations se trouve rue Lafayette, on est surpris de voir que la tradition d'honnêteté et d'honneur commercial a ses racines bien profondes dans le mouvement des échanges de toute cette corporation. Le commissaire de police du quartier me disait qu'il n'a presque jamais eu à intervenir dans cette agglomération de 500 personnes au moins, qui tous les jours, en pleine rue, traite quantité de petites affaires dont le chiffre finit par faire un total important.

Il est indispensable que justice soit rendue, à la corporation des marchands de perles et de pierres, car elle a grandement mérité de la France. Le Gouvernement français représenté par les derniers ministres du Commerce a compris, quoique tardivement, l'importance de leur négoce pour le pays. Il facilite désormais leur tâche par tous les moyens. Ainsi, en 1918 et en 1920, il a autorisé l'introduction en France, des perles

et des pierres précieuses au moment où d'autres articles de luxe étaient interdits : des dérogations furent accordées, à la condition que la Chambre de Commerce garantît que la corporation parvenait à exporter 20 pour 100 de plus qu'elle n'importait. Il était à craindre que la France, comme certains pays belligérants, interdît l'entrée des objets de luxe. Le lendemain, ce commerce se fût transporté à Londres, à Bruxelles, à Anvers, ou à Genève, et nous aurions été privés du seul marché mondial français que nous ayons conquis depuis 1870. Heureusement, cela n'a pas eu lieu et nos gouvernants ont résisté victorieusement aux assauts d'une certaine presse irresponsable qui ne comprenait rien à ce commerce.

Malheureusement, en France, comme ailleurs probablement, les ministres ne sont pas d'accord et l'un veut ignorer ce qui intéresse l'autre. Voici un exemple douloureux parmi bien d'autres, malheureusement, et qui s'est produit pendant la guerre.

J'ai remarqué au commencement de 1916 que la Suisse achetait des quantités considérables de perles et de pierres fines. Ayant pris mes informations, j'ai appris que ces achats étaient effectués par des Allemands et quelques neutres, tels que Suédois, Norvégiens, Hollandais, Roumains, etc. Les pays neutres préféraient acheter en Suisse pour ne pas payer l'assurance maritime qui se montait à ce moment à 10 pour 100 et souvent aussi pour éviter les difficultés qui entouraient la délivrance des passeports pour la

France. Je suis allé trouver M. Clémentel, ministre du Commerce, et lui ai exposé la situation : « Il faut vendre le plus possible, les bijoux ne se mangent pas et ne servent pas à la fabrication d'obus », m'a-t-il dit.

Je n'ai jamais pu, malheureusement, obtenir une lettre nette d'autorisation de vendre, le ministre de la Justice s'y opposant.

J'ai prévenu mes collègues et me suis abstenu de tout commerce avec les pays neutres.

Fin 1917, j'ai reçu un mot d'un grand industriel suisse me donnant une commande importante de plusieurs millions. Je suis revenu voir M. Clémentel. Cette fois, j'ai reçu du ministre une lettre, mais avec des restrictions telles que j'ai préféré m'abstenir. Bien m'en a pris, car quelque temps plus tard, une instruction fut ouverte contre les négociants traitant des affaires avec la Suisse. Cette instruction, qui a abouti à un non-lieu, a arrêté, pendant de longs mois, les affaires avec l'étranger au préjudice de ce commerce et de l'État, car le chiffre d'affaires avec ce pays se montait à plusieurs centaines de millions et aurait pu être facilement doublé, ce qui eût eu une grande importance au point de vue du change.

Les marchés de Paris et de Londres étant en lutte continuelle, l'impossibilité de vendre aux étrangers aurait pu être fatale au marché de Paris.

Les Allemands envisagent autrement les affaires. Pour eux, le commerce prime toutes les vocations libé-

rales. Le savant, l'ingénieur, l'architecte, le chimiste, les fonctionnaires de l'État, l'empereur lui-même, furent toujours au service du commerce. Le peuple allemand a compris, ou ses gouvernants lui ont fait comprendre, que le bonheur matériel d'un État dépendait du commerce et de l'industrie et chacun dans la mesure de ses moyens travaille à faciliter la tâche de l'État. Le rôle de l'ingénieur, de l'architecte est de construire des ponts, des canaux, des lignes de chemins de fer pour seconder le transport des matières fabriquées. Le savant chimiste est attaché aux usines et aide à réaliser des produits nouveaux, plus avantageux. L'empereur comprenait la nécessité de la flotte commerciale et en favorisait par tous les moyens le développement. Il faisait lui-même des affaires et se liait avec des commerçants, des industriels. Ainsi, Ballin, directeur de la Hambourg-America, fut son ami intime. Le gouvernement de Berlin abandonnant les intérêts privés et voulant ignorer les querelles de clocher, s'occupait des intérêts généraux, avec la même idée fixe de faciliter les affaires. Voilà ce que nous avons vu dans l'Allemagne des Hohenzollern.

Je laisse mes compatriotes juges de la différence du traitement et de la compréhension du commerce. Y a-t-il quelques progrès sur le passé ? Pensons à la vie difficile que l'État a réservée au commerce et à l'industrie depuis l'armistice de 1918. Quel odieux ensemble de restrictions, de décrets contradictoires, de difficultés de déplacement individuel et de transit.

La France est un passage mondial, la route du nouveau monde à l'ancien. Trois mers baignent ses rivages, son territoire restreint foisonne de toutes ressources agricoles et minières, son sous-sol est merveilleux, la houille blanche y abonde, et c'est le pays le plus propice au tourisme, étant le plus beau du monde. Pourquoi donc nous rangeons-nous de plus en plus derrière de nouveaux pays, et que nous manque-t-il ? Faut-il donc admettre comme une fatalité que nous soyons trop foncièrement individualistes et pas assez commerçants ? Je ne crois guère, en de tels domaines, à des fatalités invariables, et j'estime que la volonté logique de l'homme doit obtenir des réformes de son propre caractère. Et puisque je mêle, ici, très librement, des souvenirs, des pensées, des commentaires, à l'étude de l'objet de ma profession, on me pardonnera quelques autres considérations relatives à la valeur commerciale des « pierres de beauté ».

*
* *

La lecture des traités utilisés par les lapidaires indiens nous apprend l'origine, le gîte, la couleur, la caste, les qualités et les défauts des pierres précieuses, leurs effets sur les personnes, leurs propriétés médicales, mais peu parlent de leur valeur marchande.

Rien, d'ailleurs, n'est plus difficile que de parler de cette valeur sans avoir devant soi la pierre à évaluer.

Une pierre assez jolie vaut, par exemple, 10.000 francs le carat si elle est presque pure. Laisse-t-elle voir une givre ou une soie, elle ne vaut plus que 1.000 francs.

L'estimation en valeur d'or du pays ne nous apprendrait rien, car ce métal n'a pas toujours la même valeur.

Cela est d'autant plus exact que, pour 20 francs d'or, on ne peut acheter qu'à peine le quart de ce qu'on pouvait avoir avant la guerre. Que penser dès lors de l'estimation en or des lapidaires indiens datant de 25 à 30 siècles ?

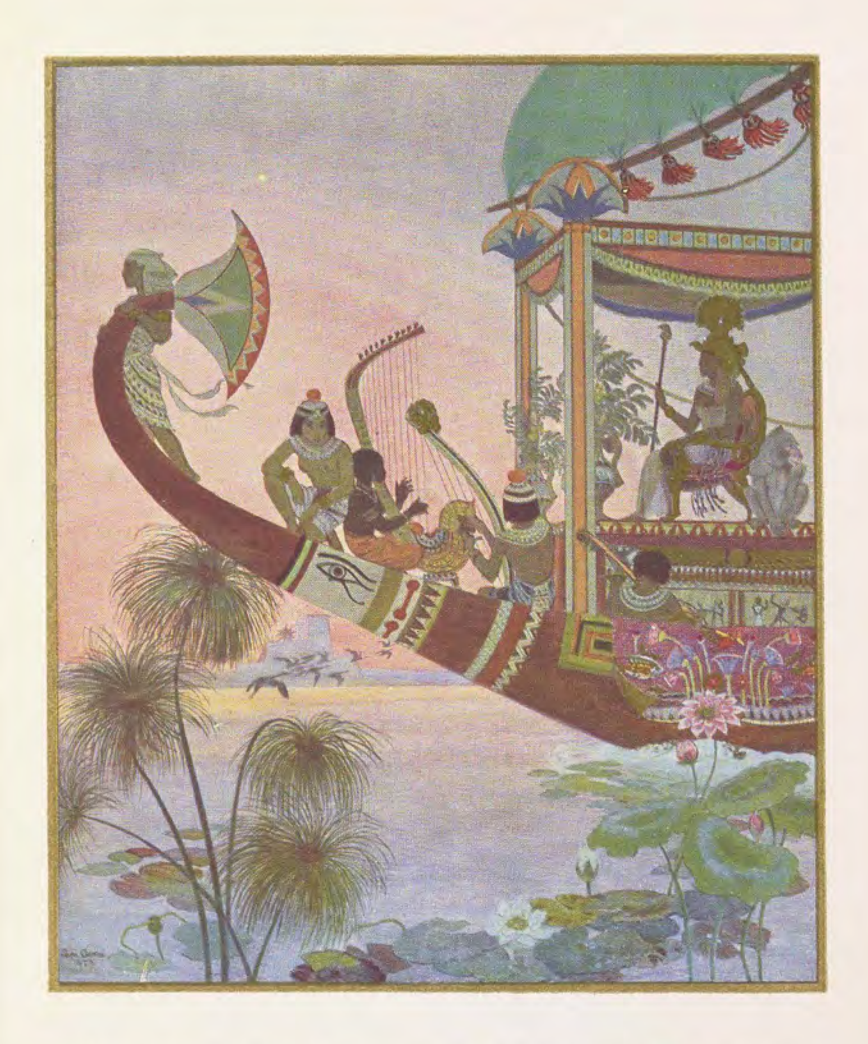
Par suite de l'exploitation réduite des mines, la valeur des pierres a suivi l'ascension de celles des perles fines.

On sait que la plupart des mines ont arrêté leur exploitation par suite de la difficulté de placer les petites pierres. En effet, le prix de la main-d'œuvre du bijoutier et du lapidaire est tel qu'il n'est plus possible de fabriquer des bijoux à bon marché.

Les petites pierres qui se vendaient 20 francs le carat avant la guerre, coûteraient, par suite du prix de la main-d'œuvre, 2 à 3 fois plus cher.

Je ne parle pas du prix de la taille pour les grosses pierres, il n'a dans l'espèce aucune importance, en raison de la grande valeur de la matière première.

Le saphir a haussé déjà considérablement avant la guerre. Si nous prenions pour base le prix du carat d'une bonne pierre à 100 francs, cette pierre vaut aujourd'hui 1.500 francs. Telle est la proportion.



Le saphir est parmi les ornements des prêtres de la Judée et de l'Inde, sur la couronne de Cléopâtre et il brille au diadème des Dieux...

L'émeraude a connu la progression la plus forte, puisque nous avons vu vendre des pierres à 80.000 francs le carat et que le prix le plus fort obtenu il y a 20 ans n'a jamais dépassé 3.000 francs le carat. Il n'est pas inutile de dire que quand un Français payait cette pierre 80.000 francs le carat, l'Anglais la payait 40.000 francs et l'Américain 25.000 ! Même à ce prix relativement minime par suite de la différence des changes, l'augmentation est très sensible.

Il faut croire, vu la hausse considérable des pierres fines, qu'on trouvera réalisable l'exploitation des anciennes mines abandonnées et dont l'emplacement est connu.

L'afflux des pierres fines que l'on n'a pas vues sur le marché depuis de très nombreuses années n'est pas plus à craindre que la concurrence ne l'est pour les affaires.

Le bijoutier, en face des nouvelles possibilités de fabriquer des bijoux, saura diriger le goût du public et fera des choses exquises avec des pierres de couleur. C'est au fond une question de mode. Il est certain que depuis 20, 25 ans, cette mode, dont les lois tyranniques soumettent toutes les femmes, a relégué au second plan les pierres de couleur. Les parures splendides de rubis, d'émeraudes, de saphirs ont cédé la place au plus modeste collier de perles fines. On ne voit plus de superbes rivières, de broches, de boucles d'oreilles, de ceintures qui représentaient dans l'ensemble une parure fastueuse.

Où est l'époque où la femme élégante et riche portait des parures de couleur appropriées à sa toilette ?

Le bijou somptueux a été remplacé par des joyaux plus modestes quoique plus chers. En cela, le goût du jour est uniforme. A l'intérieur, au meuble chargé de bronze, on préfère le meuble peu chargé, aux lignes simples ; l'or est banni de l'ornementation des murs : la toilette, de même, adopte des lignes simples et souvent pratiques.

La pierre de couleur n'est montée qu'en bague et de temps en temps, en broche, et encore, est-elle rarement entourée de brillants. Presque toujours solitaire, la pierre est entourée parfois de diamants, mais de grandeur minuscule.

Personne ne veut de pierre givreuse, avec des défauts. La pierre pure, petite, est préférée au gros morceau, de qualité secondaire.

Deux autres raisons graves ont empêché les pierres de couleur de reprendre dans la joaillerie la place perdue.

L'exploitation des mines, devenant comme je l'ai déjà dit, très peu productrice, et très chère, a été souvent abandonnée, et cela, malgré l'augmentation du prix des gemmes.

La vente des petites pierres étant minime pour des raisons que j'ai expliquées en partie, la base de toute l'affaire est concentrée dans les grosses et surtout belles pierres, dont le nombre est peu considérable et insuffisant, pour couvrir les frais de l'exploitation.

Les raisons de la mévente des petites pierres sont, outre celles déjà indiquées, les suivantes : elles ne sont employées dans la bijouterie que taillées en calibres, soit carrés, soit triangulaires, et faites pour servir à l'entourage de diamants. Par suite de la cherté de la main-d'œuvre lapidaire, le prix de la taille qui avait atteint à un certain moment 5 fois le prix d'avant la guerre est encore aujourd'hui de 2 à 3 fois le prix ancien. Mais ce n'est pas tout. De leur côté, les sertisseurs et ouvriers bijoutiers qui gagnaient 10 à 15 francs par jour avant la guerre, se payent environ de 60 à 100 francs. Leur nombre a diminué, ce qui fait qu'il est impossible aujourd'hui de fabriquer des bijoux bon marché où les petites pierres auraient trouvé leur emploi.

On voit cependant beaucoup de pierres à vendre dans les devantures des bijoutiers. Ce sont presque toujours des pierres démontées, achetées aux particuliers obligés de vendre, par suite de difficultés matérielles.

On s'imagine difficilement ce qu'il peut y avoir de par le monde, de pierres fines montées en dehors des diamants. J'ai pu établir approximativement la valeur des perles possédées par des particuliers. D'après mes calculs, leur valeur se monte à plus de trois milliards ; la valeur des pierres doit représenter environ un milliard.

Le marché de Paris, donc, a revu de splendides parures, de toutes couleurs qui retaillées, repolies,

réapparaîtront montées en bagues solitaires, jusqu'à la nouvelle mode.

Laissons donc respectueusement la mode cette déesse immortelle, à ses caprices, et attendons que Paris, ville de grand luxe et de goût raffiné autant que sûr, donne le signal du retour des magnifiques parures de rubis, d'émeraude et de saphir.

Le goût parisien parcourant le monde avec la vivacité de l'éclair, on demandera partout les pierres disponibles. C'est ainsi que « la fonction crée l'organe ».

Le marché, la France, y trouveront leur compte, en même temps que des centaines de milliers de possesseurs de bijoux, sans compter que nos lapidaires du Jura ne s'en plaindront pas non plus.

Mais en attendant cette ère nouvelle de prospérité, je voudrais dire quelques mots de la crise grave et profonde que nous traversons et, sinon rechercher ses causes, qui sont innombrables, montrer du moins quelle part directe y a eu le bolchevisme russe. J'établirai du même coup, une fois de plus, que les bouleversements sociaux et en général tous les événements politiques importants ont une influence considérable et presque toujours immédiate sur le commerce des pierres précieuses et des bijoux. C'est un peu dire une vérité de La Palisse que de déclarer que la crise actuelle est faite de la somme des crises particulières qui se sont déclenchées successivement dans toutes les branches de l'activité industrielle et commerciale. Se conjuguant, influant l'une sur l'autre par répercussion,

les crises différentes devaient fatalement conduire à l'état de paralysie générale dans lequel se débattent les affaires depuis dix-huit mois.

Il faut évidemment rechercher dans la guerre la cause initiale de cette situation. L'outillage mondial d'avant-guerre était organisé pour satisfaire aux besoins de plusieurs centaines de millions de consommateurs. Pendant cinq ans cet outillage a été détourné de son but pacifique et a presque exclusivement travaillé pour la guerre. Après la surprise de l'armistice, la production mondiale a retrouvé son activité, mais subitement les grands marchés de l'univers se sont vus privés d'un nombre prodigieux d'acheteurs et de consommateurs par suite de l'absence totale du pouvoir d'achat de la Russie, de la Turquie, de l'Autriche, des Balkans et même aussi de l'Allemagne qui, en raison de l'effondrement du mark, a utilisé les matières premières de ses stocks en attendant de pouvoir en acquérir de nouvelles à l'étranger. Il a donc fallu, un peu partout, arrêter le travail et la production, notamment dans les grands pays de transformation des matières premières en produits manufacturés, comme les États-Unis et l'Angleterre, où le chômage sévit avec intensité.

Les usines ne travaillant plus, l'agriculture vendant difficilement ses produits, les colonies n'exportant plus autant de denrées (coton, laine, caoutchouc, etc...), la Bourse atteinte elle-même profondément, ce fut, par répercussion, toute la clientèle des commerces

de luxe qui s'est trouvée dans l'obligation de diminuer considérablement ses achats.

Comment et dans quelle mesure le commerce de pierres précieuses allait-il se trouver atteint ? car il était fatal qu'il le fut.

Chose curieuse les événements antérieurs pouvaient fournir le régulateur nécessaire. En effet, les mines productrices de pierres précieuses de couleur, n'ayant pas été exploitées depuis la guerre, la crise, malgré son caractère aigu, pouvait atteindre ce commerce par la diminution ou l'absence des ventes, mais ne devait influer que d'une manière moins considérable qu'on aurait pu le croire sur la valeur des pierres, leur rareté ayant eu pour effet d'empêcher la baisse excessive.

C'est à compter de l'armistice qu'est intervenu un facteur absolument inattendu : La moitié de l'Europe jetant tout à coup sur le marché tout un patrimoine ; des bijoux en nombre incalculable, les parures les plus belles et les plus rares, amassées par des siècles de patience, de recherches, de sélection. Par la quantité prodigieuse de richesses ainsi offertes à la vente, la Russie bolcheviste a droit à la première place. La crise actuelle qui affecte les pierres de couleur vient de là, en droite ligne, la Russie ayant été autrefois l'un des plus importants acheteurs de ces gemmes.

C'est, effectivement, par l'afflux des pierres précieuses apportées sur les marchés de Paris et de Londres par deux grands courants principaux que s'explique

la perturbation qui dure depuis le début de l'année 1921. Ces deux courants sont très différents : l'un s'appelle les émigrés russes qui, fuyant la révolution, n'ont vécu pour la plupart, en exil, qu'en liquidant les bijoux emportés à grand'peine, qui constituaient ainsi leur suprême ressource. L'autre courant s'appelle les bolchevistes eux-mêmes, qui firent vendre les parures « confisquées » dans les palais, par les banques et chez les particuliers.

Nous verrons plus loin la marche de ces deux courants. Le fait brutal, c'est que, dans l'effondrement de la richesse russe, les diamants, les perles, les émeraudes, les rubis, les saphirs demeurèrent les seuls biens que les Russes, victimes de la révolution, défendirent avec âpreté contre les bolchevistes profiteurs de la révolution et que ces derniers s'efforcèrent de découvrir et d'accaparer. Il y a eu là, autour des pierres précieuses une lutte de tous les instants qui reste l'une des pages les plus farouches et les moins connues de l'histoire du bolchevisme en Russie. Cela s'explique par le fait que les pierres précieuses, dans un pays où les fortunes furent anéanties du jour au lendemain, où la propriété ne fut plus qu'un mot vide de sens, où la monnaie n'eut plus qu'une valeur dérisoire, restèrent pour les persécutés comme pour les persécuteurs, la seule valeur réelle, inaccessible aux fluctuations de change, qui assurait aux uns la possibilité de vivre à l'étranger et aux autres le moyen d'acquérir ou tout au moins de trouver des crédits

que les roubles imprimés à Moscou par milliards ne pouvaient procurer.

Chaque ville, chaque village, a été le théâtre de sombres drames, où la passion politique n'était le plus souvent qu'un prétexte, mais où la conquête de quelques pierres précieuses était la raison impitoyable.

Partout où la guerre civile exerça ses ravages, rouges ou blancs pratiquèrent les perquisitions domiciliaires, les pillages, les emprisonnements, les vols, les fusillades, les tortures, avec la même arrière-pensée d'arracher à des malheureux les quelques bijoux qu'ils possédaient. On peut prendre la ville de Jitomir comme exemple, mais ce qui s'est passé à Jitomir s'est répété en des milliers d'autres villes ou villages.

Cette ville de 35.000 habitants est située aux confins de la Pologne et de l'Ukraine. Toutes les bandes armées possibles et imaginables ont passé par ses rues. Occupée tantôt par les bolchevistes et tantôt par les antibolchevistes, elle a vu la majorité de ses maisons tomber sous les obus amis et ennemis. Les habitants ne tardèrent guère à redouter les uns autant que les autres, car chaque occupation était suivie d'un pillage. Tous ceux qui purent fuir cet enfer s'en allèrent : il ne resta bientôt plus que 15.000 habitants, puis 10.000, puis quelques milliers et finalement quelques centaines d'obstinés. Pourtant, aux périodes d'accalmie, les paysans des environs reprenaient le chemin de Jitomir pour y vendre leurs denrées. Rares étaient les acheteurs comme bien on pense, mais à force d'entrer dans

des maisons vides, ils prirent l'habitude de considérer que ce qui était délaissé était à eux et d'emporter tout ce qui pouvait leur être utile. Chaque voyage amenait un déménagement : meubles, linge, ustensiles de ménage, tout y passa. Quand il n'y eut plus de meubles à emporter, ils prirent les portes, les vitres, les charpentes, jusqu'aux clous. Les quelques centaines d'habitants cachés dans les ruines regardaient ce pillage d'un œil résigné.

Un matin une dernière armée réoccupa la ville, cette ville vide comme un désert. De quoi pouvaient vivre les obstinés demeurés là, si ce n'était de la vente de quelques bijoux ! Ce fut alors à travers les ruines la chasse inexorable à ceux qui, en effet, n'avaient pu sauver du désastre que quelques pierres précieuses, espoir suprême pour le jour où le calme reviendrait. Vieillards, femmes, hommes affaiblis par les privations furent emprisonnés et durent, dans les pires tortures, révéler dans quelles cachettes ils avaient placé leurs dernières richesses. Le butin fut maigre, mais il n'en alla pas moins grossir la réserve glanée du Nord au Sud de la Russie et centralisée à Moscou.

J'indique cet exemple entre mille pour montrer ce qu'ont souffert d'innocentes populations qui ne songeaient guère à appartenir à un parti plutôt qu'à un autre et dont le seul tort était de posséder encore des bijoux capables d'exciter la convoitise des bolchevistes. L'énorme quantité de pierres précieuses rassemblées par les soviets ne provient d'ailleurs pas de

ces rafles dans les petites villes, mais du pillage des palais, des riches habitations des grandes villes et des dépôts placés dans les banques par les particuliers. Le « déménagement » des banques a été systématiquement organisé et le gouvernement bolcheviste s'emparait indifféremment de ce qui appartenait à des Russes ou à des étrangers. J'ai moi-même été victime de ce traitement. Mon représentant en Russie a été emprisonné pendant quelques mois et est mort des privations subies. Quant aux pierres précieuses et aux bijoux que j'avais déposés à la banque Azow-Don, à Moscou, ils m'ont tous été « confisqués » par le gouvernement bolcheviste. Il y en avait pour plusieurs millions.

On devine aisément, quand on sait quelle quantité de parures de toutes pierreries il y avait dans les familles de l'aristocratie et de la bourgeoisie russes, combien furent énormes les richesses ainsi réunies par les bolchevistes.

Mais le jour où, après mûres réflexions, le gouvernement soviétique prit la décision de liquider tous ces bijoux, il craignit de les voir reconnus en Europe, soit par les joailliers, soit même par leurs propriétaires légitimes. Nombreux en effet étaient les bijoux catalogués et connus pour leur beauté et leur rareté. Ils n'hésitèrent pas : ils firent briser les montures et dessertir les pierres. Des bijoutiers russes, qui ne pouvaient, sous peine de prison ou de mort, se dérober à cette besogne, classèrent ensuite les pierres par espèces, grosseur et qualité, et en remplirent d'immenses

caisses. Il y en avait pour plusieurs centaines de millions.

Mais avant que les bolchevistes se décidassent à offrir sur les marchés européens, toutes ces pierres « confisquées », il y avait déjà longtemps que des bijoux russes avaient été vendus à Paris et à Londres, en quantité si grande que la crise, qui allait augmenter d'intensité, était déjà déclenchée. Les pierres, souvent de toute beauté, étaient celles que les émigrés russes avaient réussi à emporter avec eux en fuyant la révolution.

Combien avaient risqué leur vie pour passer la frontière avec ces bijoux qui constituaient tout ce qui leur restait de leur ancienne splendeur ! Ceux-ci ne se risquèrent que la nuit, le long de la frontière finlandaise, rampant sur la neige, serrant dans leur poitrine le petit sac qui renfermait leur fortune : soudain les balles sifflaient à leurs oreilles ; les gardes rouges les avaient aperçus et tiraient sur eux comme tiraient les sentinelles allemandes sur les prisonniers de guerre qui tentaient de s'échapper.

C'étaient alors des fuites éperdues ! Des malheureux tombaient, mais d'autres réussissaient à traverser la ligne fatale. Certaines dames russes, et l'on cite parmi elles la grande-duchesse de L..., autorisées à quitter la Russie sans autre bagage que leur linge de corps, déployèrent des prodiges d'ingéniosité pour soustraire leurs bijoux aux recherches des agents bolchevistes. Il y eut d'opulentes chevelures qui servirent de cachette à des

parures valant plusieurs millions. D'autres redoutant la sévérité des perquisitions n'hésitèrent pas à avaler leurs diamants, leurs perles, leurs émeraudes, leurs rubis, laissant à la nature le soin de les leur rendre le lendemain, quand des kilomètres les sépareraient du bureau frontière de contrôle. Ce moyen a été beaucoup employé à partir du jour où les émigrés furent soumis, au passage, à un examen plus sévère : l'estomac était devenu alors la seule cachette qu'on ne pouvait ouvrir.

Nombreux aussi furent ceux qui semèrent leurs pierres et leurs perles dans les replis intérieurs de leurs vêtements : il y eut ainsi des fortunes égrenées dans des coutures. Tout ce que l'imagination peut apporter de ressources à des êtres humains fut utilisé par les Russes qui, en même temps que leur vie, voulaient sauver de quoi assurer en exil leur existence et celle des leurs.

Aussitôt parvenus à Paris ou à Londres, tous ces émigrés qui arrivaient les mains vides se préoccupèrent de transformer en argent les pierres précieuses emportées. Les uns durent vendre immédiatement ; d'autres qui possédaient encore quelques valeurs déposées dans les banques européennes purent attendre plus longtemps, espérant que la tourmente passerait et qu'il leur serait permis de conserver leurs bijoux de famille. Mais le régime bolcheviste durant, il leur fallut à leur tour se défaire de leurs plus précieuses parures et c'est ainsi que peu à peu le marché vit affluer des pierres précieuses en quantités toujours plus grandes.

Par bonheur pour ces émigrés, les prix qui leur furent offerts étaient très supérieurs aux prix payés jadis pour leurs bijoux, et ils eurent cette chance de vendre à des taux que leur imagination n'aurait jamais pu rêver. J'ai vu vendre une parure d'émeraudes appartenant au prince L... pour 3 millions et demi. Elle appartenait à la famille depuis un siècle et demi et avait été payée alors 180.000 francs. Une seule émeraude, achetée il y a vingt ans par la famille impériale russe, à raison de 2.500 francs le carat, à un bijoutier de Pétrograd, s'est vendue à Paris, au prix de 80.000 francs le carat.

Certaines familles ont vendu la totalité de leurs bijoux pour des sommes qui atteignirent parfois jusqu'à 25 millions.

Le duc X... me disait un jour, presque en pleurant, après avoir vendu pour 10 millions de bijoux, qu'il était très malheureux car il lui restait seulement 500.000 francs de rente. Il dépensait annuellement, avant la guerre, de douze à quinze millions ! Ce ne sont là que quelques exemples pris entre des milliers, mais tous les grands bijoutiers, tous les grands négociants en pierres précieuses ont vu venir chez eux des aristocrates ou des bourgeois de l'ancienne Russie qui ouvraient devant leurs yeux des écrins remplis de pièces admirables et qui leur disaient : « Achetez-moi cela, c'est tout ce qui me reste pour manger. » Combien aussi, non par honte, mais par timidité ou par désespoir de négocier eux-mêmes des parures qui avaient brillé

à la cour sur les épaules de leur mère ou de leur femme, ont sollicité l'intervention de leurs amis parisiens ou anglais et chargé des tiers de « réaliser » les pierres que la détresse les obligeait à vendre.

Beaucoup de ces Russes n'ont pu emporter en exil qu'une partie de leurs bijoux. Le reste, quand il a échappé aux recherches des bolchevistes, est demeuré enfoui dans de sûres cachettes, dans les caves, dans les bois, dans les champs, dans l'épaisseur des murailles. Il y a là évidemment une richesse importante cachée que les propriétaires retrouveront un jour et qui formera un troisième courant d'apport sur le marché mondial, car les Russes ruinés devront encore les négocier pour racheter des propriétés et reprendre un train de vie, si toutefois le bolchevisme n'est pas à tout jamais incrusté en Russie.

La plus grosse quantité de bijoux russes jetée sur les marchés de Londres et de Paris l'a été par les bolchevistes eux-mêmes. C'étaient les pierres « confisquées » dans les banques, les palais, les habitations privées, ou raflées sur le territoire de l'immense Russie, dont j'ai parlé plus haut. Mais ce courant d'apport est venu beaucoup plus tard que celui constitué par les bijoux des émigrés. C'est que malgré les précautions prises (montures brisées, pierres desserties et classées de telle sorte qu'il soit impossible d'en retrouver l'origine), les bolchevistes n'ont pas pu vendre en Europe aussi facilement qu'ils l'espéraient.

Ils ont commencé, en effet, par faire offrir ces pierres

à Paris et à Londres par leurs représentants ou agents de propagande, mais personne ne voulait acheter des marchandises considérées comme volées.

Petit à petit, cependant, des gens moins scrupuleux achetèrent quelques lots à des intermédiaires douteux et c'est ainsi que les premiers joyaux bolchevisés apparurent en petites quantités sur le marché. A Paris et à Londres, certains industriels anglais qui avaient fait des affaires avec le gouvernement des soviets acceptèrent — les roubles russes étant sans valeur — d'être payés en pierres précieuses et en or. Ces pierres précieuses, ou tout au moins une bonne partie d'entre elles, furent rachetées par des négociants français.

Mais tout cela ne représentait que des lots d'importance minime, et ne faisait pas l'affaire du gouvernement soviétique. C'est alors que tout un plan de campagne fut organisé à Moscou pour parvenir à l'écoulement des joyaux bolchevisés. Propositions directes, interventions de banquiers et de hauts courtiers étrangers, ingéniosité de particuliers peu scrupuleux, tout fut utilisé.

Pour ma part, je reçus un jour la visite d'un banquier suédois qui vint officiellement me trouver au nom du gouvernement bolcheviste et qui me proposa de me nommer représentant des soviets pour la vente en Europe des bijoux qu'ils détenaient. Je dois dire qu'il me proposa également de les acheter en totalité pour mon propre compte si l'affaire m'intéressait.

Ma première question fut pour lui demander si le

gouvernement bolcheviste me rendrait tout d'abord les bijoux qu'il m'avait « confisqués » à la banque Azow Don, à Moscou. Sa réponse fut si évasive que je la considérai comme négative.

C'était d'ailleurs de ma part pure curiosité, car je n'avais aucune illusion. Je demandai alors à mon banquier suédois vingt-quatre heures pour réfléchir. Je consultai mes amis du ministère des Affaires Étrangères qui me conseillèrent de faire l'affaire. Je ne suivis pas leur conseil cependant, car je connais trop, j'ai vu de trop près la misère et la souffrance des Russes dépouillés par les bolchevistes pour consentir à me faire l'auxiliaire du gouvernement soviétique en facilitant l'écoulement des bijoux « confisqués ». Je me suis dit qu'aux yeux de ma conscience mon intervention ressemblerait à une complicité et qu'il y avait dans la vie des bénéfices qu'on avait le devoir de ne jamais consentir à faire. Quelques jours après, au surplus, le service de la sûreté venait me questionner au sujet du banquier suédois : il avait été signalé comme éminemment suspect et suivi dans tous ses déplacements. Je ne pus que confirmer les démarches qu'il était chargé de faire à Paris pour le compte du gouvernement bolcheviste.

C'est encore à la même époque que j'ai reçu la visite d'un de mes anciens protégés, un relieur d'art.

Demandant à être reçu dans mon bureau particulier, il me montra une émeraude merveilleuse qui valait de quinze cent mille francs à deux millions, et



Qui porte le saphir n'aura peur...

offrit de me la céder pour trois cent mille francs. Je lui demandai la provenance de cette pierre ; il me dit qu'il la tenait de Russie et comptait tirer profit de plusieurs millions de pierres semblables qu'il attendait. Comme on m'appelait d'urgence au téléphone, cet homme en profita pour s'esquiver, redoutant peut-être que je fisse appel au commissaire de police de qui son cas relevait certainement.

Aux alentours de la même date, un visiteur vint encore m'offrir une rivière d'émeraudes provenant de Russie. J'ai conclu l'affaire moyennant une somme peu importante, les émeraudes n'ayant pas grande valeur. Or, en examinant avec soin cette rivière, je fus extrêmement ému de voir qu'une légère touffe de cheveux blonds était restée pincée dans le fermoir. Je ne pouvais avoir aucun doute, une main brutale avait arraché cette parure du cou d'une victime.

Par quel chemin ces émeraudes étaient-elles venues jusqu'à Paris ? En quelles mains suspectes étaient-elles passées avant d'arriver à l'honorable vendeur qui me les avait offertes ? Je ne l'ai jamais su, mais depuis lors une vision d'horreur est restée devant mes yeux, et je me suis toujours défié des bijoux pouvant avoir une origine bolcheviste.

Il faut noter cependant que les pierres précieuses en provenance de Russie se sont vendues en grande partie en Angleterre, ce qui a empêché les Français de gagner une cinquantaine de millions à cause de l'interdit signifié chez nous, sans profit pour la morale

d'ailleurs, car quelque temps après, le gouvernement français se ravisait et autorisait l'achat des joyaux « bolchevisés » sous réserve de tout risque des acheteurs au sujet de tels objets évidemment volés. Les Anglais avaient fermé les yeux, estimant que tôt ou tard ces pierres mises en circulation indûment finiraient bien tout de même par se vendre.

C'est à Reval que les bolchevistes avaient fait transporter la totalité des pierres qu'ils voulaient vendre en Europe. Ceux qui ont vu l'amoncellement de diamants, de perles, d'émeraudes, de rubis, de saphirs et d'autres pierres de couleur emplissant de vastes caisses ou ruisselant sur d'immenses tables en sont demeurés éblouis. La moitié de l'opulence de l'ancienne Russie était là et l'on songeait devant ce spectacle, me disait un jour un Russe qui fut admis à contempler toutes ces richesses, à ce jardin d'Aladin, dont parlent les *Mille et une Nuits*, où les arbres étaient couverts de fruits qui n'étaient autres que de merveilleuses pierres précieuses.

Je n'ai pas fait le calcul des joyaux ainsi jetés sur le marché par les bolchevistes, mais je ne serai pas étonné que la somme totale produite par les pierres qu'ils ont vendues atteignit de 300 à 400 millions. Je comprends bien entendu dans ce chiffre les pierreries rassemblées à Reval, celles données en paiement à des industriels anglais, celles négociées par des intermédiaires avant la grande liquidation, celles remises au gouvernement polonais en remboursement de frais

de guerre après la campagne qui vint se briser devant Varsovie, et même celles qui ont été expédiées en Italie, en Allemagne et en France pour alimenter la propagande bolcheviste. D'autre part, s'il est à peu près impossible d'évaluer la somme des bijoux vendus par les réfugiés russes, il ne doit pas être téméraire cependant d'affirmer que le chiffre doit en être sensiblement égal à celui des pierreries négociées par les bolchevistes.

C'est donc vraisemblablement de 600 à 800 millions de pierres précieuses qui sont venues, en moins de deux ans, submerger les marchés de Londres et de Paris. Ceci ne suffit-il pas à expliquer l'importance de la crise actuelle.

Ce n'est pas tout d'ailleurs, et l'énorme contingent de bijoux russes s'est trouvé augmenté, au moment même où il apparaissait en Europe, de tous les bijoux incomparables que les familles princières, royales, et même impériales, dans l'effondrement général des trônes dans les pays vaincus, se sont vus contraintes de vendre à leur tour. Il y a eu là un événement complémentaire qui ajoute une explication de plus à l'ampleur de la crise. En effet, les roitelets d'Allemagne d'abord, les hauts dignitaires allemands, hongrois et autrichiens, la noblesse de ces pays atteinte par la détresse générale, les familles régnantes elles-mêmes, mises dans la nécessité de réaliser des capitaux, ont apporté à Paris des parures fabuleuses. Il avait fallu des siècles pour constituer la plupart d'entre elles et

les joyaux faisant partie de couronnes illustres constituaient les pièces les plus rares, les plus belles qu'avaient produites les mines du globe depuis qu'on fouille le sol pour y découvrir des gemmes. Certes, il me serait difficile d'énumérer en détail les colliers, les diadèmes, les parures splendides, faites des plus beaux diamants, des plus grosses perles, des plus pures émeraudes, des plus merveilleux rubis, des plus rares saphirs, qui sont passés devant mes yeux.

Les bijoux seuls du roi Charles de Hongrie qui me furent offerts et que je suis allé voir à Lucerne, couvraient la surface de plusieurs grandes tables et auraient suffi à pétrifier d'admiration le lapidaire le mieux habitué à manier des pierres merveilleuses, à la fois par leur quantité, leur richesse et leur qualité. Couronnes, diadèmes, sautoirs, ordres de toutes sortes ruisselant de joyaux, bijoux historiques du moyen âge, merveilles de la Renaissance, tout ce qu'une famille impériale et royale, qui fut pendant des siècles la plus puissante du monde, avait accumulé de pierreries exceptionnelles et de bijoux uniques, était étalé là, sur quelques misérables tables d'hôtel. Par un ironique et cruel jeu du sort, les sélections de dix siècles de domination, les pierres qui avaient brillé dans les couronnements et dans les plus grandes fêtes de la cour des Habsbourg, les bijoux de Charles-Quint et de Joseph II étaient venus échouer dans ce salon de maison meublée, et, balayés par la tourmente de la défaite, étaient offerts à celui des marchands qui en

voudrait donner le plus haut prix. Rien que pour les bijoux de la couronne, les agents du roi Charles demandaient 50 millions ! Ils furent vendus entre 25 et 30 millions.

A ces masses de pierres incomparables sont encore venues s'ajouter toutes celles, qu'outre les familles régnantes ou princières, d'autres possesseurs ont été contraints de vendre pour faire face aux difficultés croissantes de la vie, plus dures encore dans les pays vaincus en raison de l'effondrement des changes.

Ainsi, depuis l'armistice, des pierres précieuses représentant beaucoup plus d'un milliard sont venues grossir les stocks existants, alimentés par la production courante, bien que très raréfiée, des mines mondiales.

Il a fallu des années exceptionnelles au point de vue de la facilité des ventes, comme celles de 1918, 1919 et même 1920, pour supporter un tel afflux inattendu de richesses. La capacité d'achat ne pouvait être inépuisable : l'engorgement était inévitable. Aussi après trois années exceptionnellement grasses, les années 1921-1922 se sont présentées comme des périodes maigres. Les acheteurs, par la force même des choses, sont devenus plus rares, car tous ceux qui pouvaient acheter semblaient l'avoir fait, au maximum, pendant les années grasses. Mais quand on sait, comme moi, quelles quantités de bijoux ont été apportées sur les marchés depuis l'armistice, on reste émerveillé de la capacité d'absorption des heureux de ce monde et de

ce que tant de marchandises, plus belles qu'on n'en vit jamais, aient pu être vendues, sans qu'au fond, le commerce mondial des pierres précieuses ait eu trop à en souffrir et surtout sans qu'elles aient provoqué un avilissement réel des prix.

La vente de cette incroyable quantité de pierreries dure déjà depuis 4 ans. On peut en prévoir la fin, car le nombre des bijoux russes ou autres offerts aux négociants diminue de jour en jour. Les stocks étant minimes sur les places de Paris et de Londres, on peut considérer l'avenir avec plus de sérénité et dire, sans crainte de se tromper, que le surcroît de marchandises est aujourd'hui presque absorbé par la clientèle particulière. Bientôt le principal marché mondial, qui est Paris, ne pourra plus compter que sur la production normale des mines, pour les pierreries, et des mers pour les perles. Et quand je pense aux prix que les pierres précieuses ont atteints en 1918, 1919 et 1920, je me demande à quels taux fabuleux elles seraient arrivées si le milliard de bijoux jetés sur le marché par les émigrés russes, les bolchevistes, les maisons princières et souveraines et les particuliers étaient restés dans leurs écrins.

Je ne sais ce qu'il adviendra de la grande crise que nous traversons au moment où j'écris ce livre. Peu importe, d'ailleurs ! Ce dans quoi nous devons avoir confiance, c'est dans la reprise mondiale des affaires. J'ai déjà remarqué qu'à une crise forte, correspond un rebondissement, une reprise plus forte encore. Il

y a 25 ans, il y avait quelques pays qui achetaient les pierres de couleur (un des grands acheteurs fut la Russie comme je l'ai dit). Petit à petit, de nouveaux pays ont été gagnés par leur charme. Mais autant que je me le rappelle, jamais je n'ai vu tous les pays acheteurs de bijoux en même temps. Quand les affaires commerciales ou politiques allaient bien en Europe elles étaient mauvaises en Amérique ou en Asie et vice-versa. Mais qu'un jour, ce qui est possible, tout aille bien de par le monde, que les demandes viennent de tous les côtés, que la mode victorieuse exige les parures fastueuses des pierres de couleur, et nous verrons, sous cette influence, les pierres atteindre des prix que nous ne pouvons rêver.

Mais disons sans ambiguïté que nos préférences vont vers les prix élevés, car les gemmes ne sont pas une matière périssable. Elles ne sont, en aucun cas, comparables au pain que s'achète le pauvre et qui est consommé. Une pierre achetée reste dans la famille et fait partie de son patrimoine. C'est une réserve pour les mauvais jours. Depuis 25 ans, tous ceux qui ont acheté des bijoux y ont trouvé grandement leur compte et ont vu, par cela même, leur fortune augmentée.

Le monde et la France possèdent des bijoux représentant une valeur de plusieurs milliards. Quand le bijoutier a vendu un bijou avec une augmentation de 20 pour 100 sur les cours précédents, la valeur de tous les bijoux de tous les possesseurs a augmenté dans la même proportion.

Six mois après la crise de 1906-1907, les prix des bijoux ont haussé dans des proportions fantastiques, et, en historien qui sera contrôlé par ses lecteurs, je crois pouvoir prédire, non point peut-être une forte hausse par rapport aux prix actuels, mais du moins le rétablissement très rapide du prix des bijoux.

LES BIJOUX ET LA FORTUNE FRANÇAISE

Une des causes de la paralysie des affaires a été ce qu'on a appelé la « crise des changes » et qui a été, plus proprement, *l'instabilité* des changes.

Les différences constantes de 25 à 30 pour 100 qui affectaient d'une semaine à l'autre la valeur des devises ont effrayé les commerçants et les ont empêchés le plus souvent de conclure des marchés. Mais quand ils avaient acheté des marchandises, ils ne pouvaient se contenter d'un petit bénéfice, car la moindre variation, en hausse ou en baisse, des devises se traduisait pour eux par des pertes énormes.

Cette crise des changes est certainement la cause de ce que la presse a appelé l'avidité et le mercantilisme des commerçants.

Je n'ose pas trop jeter la pierre à ces derniers, car tous ceux qui n'ont pas su se défendre et gagner beaucoup d'argent antérieurement à la crise actuelle ont été ruinés dès son début, et ils y ont englouti presque toujours leur honneur avec le peu d'argent qu'ils possédaient.

Si jamais la crise des changes devait se résoudre à l'avantage de notre franc, c'est-à-dire si le franc retrouvait sa valeur d'avant-guerre, nous verrions surgir une nouvelle crise, car la plupart des matières

premières — comme les pierres précieuses — sont achetées en livres sterling ou en dollars, qui valent respectivement 50 francs et 11 francs au cours actuel. Le jour où la livre ne vaudrait plus que 25 francs et le dollar 5 francs, comme en 1914, le prix des pierres fines, comme du reste celui de toutes les valeurs mobilières et immobilières, tomberait de moitié.

Nous n'en sommes pas là et je pense que, raisonnablement, personne ne devrait désirer ce retour à la valeur ancienne de la livre et du dollar : ce serait un désastre pour la France qui a contracté des dettes tellement élevées qu'elle ne pourrait plus les payer qu'avec une monnaie dépréciée de deux à trois fois par rapport à sa valeur actuelle.

Chose incroyable, le franc à 40 centimes reste une force qui s'évanouirait s'il revenait au pair. Ne perdons pas de vue que l'Allemagne vaincue, par un artifice de finance très particulier, a poursuivi résolument la baisse de son mark pour se rendre maîtresse des marchés européens et qu'elle y a réussi en moins de trois ans.

Mais assez parlé de crises, de pertes, d'instabilité des changes et de toutes autres choses fâcheuses, qui tout de même sont passagères, et examinons plutôt certaines vérités éternelles en matière commerciale, c'est-à-dire les moyens de gagner de l'argent en faisant du négoce.

J'ai vu, dans les affaires de gemmes, des commerçants arriver à la richesse. Je vais pousser l'indiscrétion jus-

qu'à expliquer, malheureusement trop vaguement, comment on s'y prend. Je tiens à dire d'abord, qu'à l'encontre de ce qu'on pourrait croire, peu de commerçants ont fait de grosses fortunes ; on les compte sur les doigts, les autres végètent ou gagnent honorablement leur vie. Voici ce que pensait de ce métier un mendiant de profession dont l'histoire vaut la peine d'être contée.

Quelques mois avant la guerre, je reçus un matin la visite d'une personne qui venait me demander un secours. Apitoyé par le récit de la misère des siens que ce solliciteur me faisait, je lui accordai ce qu'il me demandait.

Soudain, cet homme ayant remarqué sur ma table plusieurs lots de rubis qui venaient de m'être livrés, me pria de les lui montrer. Je le laissai regarder ces pierres précieuses qu'à ma grande surprise, il maniait avec dextérité à l'aide d'une « précelle » qui est, comme on sait, la pince particulière des lapidaires. Ayant remarqué la facture d'achat du lot qu'il examinait, il me demanda si je serais disposé à le lui vendre. Très amusé, je déclarai y consentir en réclamant sur mon prix d'achat 10 pour 100 de bénéfice. Il y eut marchandage, mais pour voir la tournure que prendrait l'affaire j'acceptai de conclure à 6 pour 100 seulement.

Quel ne fut pas mon étonnement quand je vis mon mendiant sortir d'un petit portefeuille crasseux 8.500 francs en bonne monnaie et me régler la facture acquittée.

Stupéfait, je lui demandai alors si je n'avais pas rêvé et si c'était bien lui qui venait, quelques instants auparavant, de réclamer de moi un secours qu'il prétendait urgent.

— Eh bien ! oui, me dit-il, c'est moi en effet. Que voulez-vous ? je fais le métier de marchand de pierres fines pour m'amuser, mais mon véritable métier, c'est la mendicité.

Reconnaissons que ce mendiant était à sa manière un maître commerçant et que si son vrai métier lui fournissait l'existence quotidienne, son métier occasionnel devait le mettre sur le chemin de la fortune.

Tous ceux qui sont commerçants n'ont pas un sens aussi aigu des affaires et certains n'ont pas le courage de vendre leurs marchandises avec bénéfices. Il n'y a pas de plus grande erreur, car il faut toujours vendre ses marchandises, quitte à renouveler son stock.

Pour moi, faire vivement fortune, c'est ne pas faire les affaires à la façon de tout le monde. Le chemin, une fois battu, est parcouru par toute une armée de suiveurs qui n'ont plus rien à recueillir. C'est le premier arrivé seulement, le novateur qui profite en réalisant une idée originale.

Ainsi, que nous prenions la bourse ou le commerce des pierres fines, qui ont certainement quelque analogie, nous y voyons de nombreux clients se ruer aux achats quand les affaires sont bonnes. Que la valeur des titres ou des pierres fines soit trop majorée, cela leur est égal, ils achètent parce que les affaires marchent

bien. Mais qu'une crise arrive, que la confiance des acheteurs disparaisse momentanément et les voilà transis, découragés, ne voulant à aucun prix employer leurs disponibilités, même si la marchandise est à moitié prix. La plupart oublient qu'après la pluie, c'est le beau temps et que plus la crise est aigue, plus le relèvement est sûr. Cela me fait penser aux montagnes russes où toute forte descente correspond à une forte montée.

Dans le commerce des pierres fines, les dernières quinze années ont correspondu à quatre crises très graves.

En 1907, la crise financière américaine a nettement arrêté le commerce pendant toute une année. En 1912, la crise balkanique, moins aiguë, a été très sérieuse. Pendant la guerre, les années 1914 et 1915 ont été complètement nulles avec une forte reprise en 1916 ; et enfin, il y a la crise que nous traversons actuellement.

Pendant ces crises, la bourse a baissé considérablement. Si nous prenons la situation d'aujourd'hui même, nous voyons les titres les plus sûrs, les plus garantis, tomber de 40 à 50 pour 100 et plus. Personne ne les achète, sinon les Anglais et les Américains qui achèteront à des prix dépréciés les valeurs, quitte à nous les revendre, avec de gros bénéfices un peu plus tard.

Il en est de même pour les pierres et les perles fines. Ces crises correspondent à des méventes complètes.

Personne n'achète et cela est parallèle à des baisses de prix. Le commerçant habile choisira ce moment pour acheter de la marchandise. Il n'aura pas longtemps à attendre, pour la réaliser avec des bénéfices importants. Car il sait que le bijou se portera toujours ; qu'on n'a inventé aucune valeur plus sûre que la perle, le diamant, le saphir, l'émeraude, le rubis et il se dira que, en raison même de la pénurie de ces matières, elles ne peuvent qu'augmenter de prix et devenir de plus en plus rares.

Dans nos affaires les méthodes commerciales ont été très heureusement modifiées. Il fut un temps où on avait la fâcheuse coutume de demander un prix exorbitant, très supérieur à celui auquel on avait l'intention de vendre : ainsi on demandait très bien 50.000 francs pour une pierre ou un lot de pierres et après discussion, on concluait à 20.000 francs. Cette méthode déplorable est aujourd'hui complètement abandonnée et le principe qui régit désormais nos transactions est celui-ci : le prix demandé est toujours si voisin de la valeur exacte de la marchandise offerte qu'il est impossible de consentir à l'acheteur une diminution supérieure à 5 pour 100 ou 10 pour 100.

La méthode ancienne était celle qui nous était venue d'Orient et qu'on y pratique malheureusement encore. Les marchandises reçues de Bombay et de Calcutta nous étaient offertes à des prix absolument excessifs. Les négociants français se trouvaient contraints de commencer par opposer aux demandes des offres qui

généralement n'en représentaient que le tiers. Le marchandage durait souvent un mois, deux mois et même davantage. A l'irritation qu'amenait une telle conception des affaires s'ajoutait la perte d'un temps précieux. Peu à peu, en effet, les Hindous diminuaient leurs prétentions, tandis que les négociants français augmentaient insensiblement leurs offres. Invariablement le marché se concluait à moitié du prix demandé à l'origine par les marchands de Bombay et de Calcutta.

Combien la méthode adoptée ici est supérieure ! Combien elle est plus honnête ! Et quelle sécurité elle apporte dans les affaires !

Les seules grandes fortunes réalisées dans ce commerce l'ont été par ceux qui ont eu l'audace d'échanger leur argent contre des pierres fines pendant les crises. Il faut certainement, pour cela, avoir l'esprit d'entreprise et de l'audace. Aussi est-il nécessaire de se dire que l'argent n'est que l'outil dont on doit se servir pour son métier et de ne pas s'y attacher comme à une chose essentielle. Il faut l'aimer et le respecter comme le résultat ou le produit du travail, mais il ne faut pas avoir peur de le transformer en marchandises et de le risquer. L'argent est, avant toute chose, un instrument de travail. Le considérer autrement, c'est commettre la plus préjudiciable des erreurs. Cependant tout commerçant est tenu à plus de prudence si l'argent avec lequel il travaille n'est pas le sien. Il faut, en effet, être toujours attentif à l'emploi de l'argent des autres. Qu'on me permette de donner encore ici

quelques conseils à ceux qui veulent s'enrichir. Toutefois, peut-être est-il nécessaire de dire encore que la connaissance approfondie des pierres est une véritable science. Je ne crois pas, en effet, que ceux qui la possèdent absolument soient au nombre de plus d'une vingtaine dans le monde, comme je l'ai déjà dit. Encore leur valeur doit-elle être inégale ? Mais revenons à l'art d'acheter et de vendre.

Celui qui achète et vend à terme est balayé pendant les crises qui viennent presque régulièrement tous les quatre ans. Il faut acheter et vendre au comptant ou acheter au comptant et vendre à terme et vice versa. D'un autre côté, on achète au comptant meilleur marché qu'à terme. S'entourer d'hommes de confiance, dormir tranquillement étant sûr des siens.

Le secret de s'entourer d'hommes de confiance est le grand secret des réussites, mais l'homme de confiance doit trouver son compte dans la maison qui l'emploie : il ne doit pas être exploité, au contraire.

En vendant, le négociant habile gagnera sa vie, mais il ne doit pas oublier que celui qui lui achète doit revendre en seconde main et réaliser lui aussi un bénéfice convenable.

Celui qui vous a acheté de la marchandise, sans la revendre de suite, ne vous achètera plus.

Il est nécessaire que l'acheteur ait l'illusion de gagner sûrement. Dans ce cas, vous le trouverez toujours disposé à faire des affaires avec vous et vous n'aurez pas de vides autour de vous.

Pour réussir, il faut toujours céder et avoir beaucoup de souplesse. Céder, c'est semer le bon grain, il fructifiera toujours. Vous aurez l'occasion de regagner ce que vous aurez perdu momentanément. Tout succès est dans la confiance dont vous entourez votre client ; il faut qu'il ne soit pas trompé. Engagez-le à lutter contre vous, car il faut compter, en vendant, sur un facteur très particulier : l'illusion.

Le vendeur est toujours enthousiasmé par ce qu'il vend et croit toujours que le prix qu'il fait est très avantageux. Il prend toujours ses désirs pour des réalités ; dans ce cas, il préfèrera toujours avoir en face de lui un connaisseur ; ce dernier doit prendre ses responsabilités. Avec le non-connaisseur, l'acheteur prend sa responsabilité morale et doit lutter contre lui-même.

Mais, à mon avis, le souci essentiel que doit avoir tout commerçant qui désire réussir est de toujours chercher à acheter des marchandises qui peuvent et doivent se vendre rapidement, plutôt que de chercher à acheter trop bon marché des marchandises qu'il risque de conserver en magasin. Tout argent qui dort et ne travaille pas représente une perte. Il faut donc perpétuellement et rapidement transformer l'argent en marchandises et les marchandises en argent.

Mais la fortune n'est pas stable. Que le négociant n'essaie pas de marcher contre le courant des événements qui nous régissent, indépendamment de tout ce que nous pourrions faire par notre travail ou notre

volonté, tels que la mode, la politique, les phénomènes terrestres.

Est-ce que les milliardaires russes pouvaient prévoir que leur fortune serait annihilée en quelques jours ? Ils y étaient si peu préparés qu'ils n'y croient pas au bout de trois ans d'exil !

« Nous sommes dans les mains de la Providence. Inshallah ! » (Que Dieu le veuille !), diraient les Arabes, qui, en fatalistes irréductibles, voient partout la main de Dieu. Je préfère, à la manière occidentale, me dire : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! »

Pour avoir le dernier mot, il ne faut pas faire dépendre son honneur de la non-réussite d'une entreprise. Les engagements qu'on prend ne doivent pas, s'ils viennent à tourner contre vous, engager votre honneur et laisser suspecter votre honorabilité.

Mais avant tout, et je ne le répèterai jamais assez, il faut savoir acheter. Ce n'est pas aussi commode qu'on le suppose et c'est véritablement l'art de savoir acheter qui est la marque du réel génie commercial.

Voici une amusante légende russe qui le montre sous une forme ironique :

Un commerçant d'une ville de Russie, désireux à la fois d'augmenter son chiffre d'affaires et d'éprouver les qualités commerciales de son fils, envoie celui-ci à la foire de Leipzig avec ordre d'acheter n'importe quoi, pourvu que ce soit bon marché.

Le jeune homme part, visite Leipzig, parcourt la foire et ne trouve que des marchandises vendues à des

prix normaux. Déjà il songeait à revenir à la maison paternelle sans avoir rien acheté, quand, le dernier jour de la foire, il va s'attabler dans un cabaret. Le hasard est le dieu des affaires. Là il rencontre un courtier qui lui propose de lui vendre des chapelets. Il examine les échantillons qui lui sont montrés et constate que ces chapelets, qui étaient vendus dix kopeks dans sa petite ville, ne lui coûteraient qu'un kopek. C'était là, par excellence, un marché tel que son père désirait qu'il en fit. Aussi, sans hésiter, il achète au courtier un wagon entier de chapelets.

De retour chez lui, il expose l'opération à son père émerveillé.

— Des chapelets pour un kopek ! voilà qui est parfait.

Mais quelle ne fut pas la stupéfaction du bonhomme quand il vit arriver chez lui des caisses et des caisses de chapelets ; le chargement de plusieurs voitures !

— Il y en a trop, murmura-t-il, dix mille fois trop, jamais nous ne vendrons tout cela.

De fait, dans toute l'année, il en vendit une demi-douzaine, et les caisses demeurèrent empilées dans son arrière-boutique.

Il fallait réparer cette malheureuse affaire. L'année suivante, il envoya de nouveau son fils à la foire de Leipzig. Nouvelle visite des stands... Rien d'avantageux Nouvelle résolution de repartir sans acquisition. Mais aussi, à la fin de la foire, nouvel arrêt au cabaret et rencontre d'un nouveau courtier.

Celui-là avait des briquets à vendre, mais des briquets d'un bon marché exceptionnel, vingt fois moins chers qu'en Russie. Enthousiasmé et pour réparer son erreur de l'année précédente le jeune homme en achète un wagon.

De retour à la petite ville natale, il met son père au courant de ce qu'il a fait, mais le malheureux bonhomme manque de s'évanouir en voyant arriver chez lui une procession de voitures apportant des caisses et encore des caisses de briquets.

Dans l'année, il n'en vendit qu'une douzaine !

Accablé par tant d'infortune le commerçant décida de se débarrasser une bonne fois de ces encombrantes marchandises. Il fit venir un courtier qu'il chargea de vendre les chapelets et la semaine suivante un autre courtier qu'il chargea de vendre les briquets. L'un après l'autre ils emportèrent sur des camions les malencontreuses caisses et se rendirent à la foire. Ces deux courtiers choisis à une semaine d'intervalle ne se connaissaient pas. Ils firent chacun de leur côté des efforts désespérés pour écouler chapelets et briquets, mais sans aucun succès.

Le dernier jour de la foire un hasard voulut qu'ils se rencontrassent au cabaret. Ils burent ensemble quelques verres de vodka et finalement parlèrent de leurs affaires. Mais qu'arriva-t-il alors ?

Il arriva que quelques jours plus tard, ils revenaient tous deux, séparément, dans la petite ville d'où ils étaient partis et que triomphalement ils annonçaient

au père du jeune homme, si mauvais acheteur, qu'ils avaient réussi à le débarrasser de ses marchandises.

Déjà le bonhomme se réjouissait et se félicitait quand de grands bruits de fouets emplirent la rue. Des camions et des camions étaient à la porte. Les deux courtiers, ne se connaissant point, avaient échangé les chapelets contre les briquets et les innombrables caisses revenaient au magasin.

Du coup, le pauvre homme tomba foudroyé.

Ceci dit, revenons à notre sujet.

Je fus toujours partisan des risques, mais ces risques doivent être susceptibles d'une prévision quasi-mathématique. La nature d'un joueur, de risquer tout, est d'accepter les affaires là où il y a une chance sur deux. L'homme raisonnable acceptera une affaire où il y aura quatre chances sur cinq et cela à condition que la non-réussite ne l'entraîne pas au déshonneur.

L'autre jour, en revenant de vacances, je pensais, pendant une nuit d'insomnie, à mon pays, à la situation difficile qui lui a été faite par la guerre, et je me disais que le pays s'est endetté d'au moins 350 milliards alors que sa dette d'avant-guerre n'excédait guère 30 milliards.

Depuis l'armistice, le nombre des milliards dus a considérablement augmenté. Un jour, ce sont les marks que nous payons à l'Alsace sur la base de 1 fr. 25, ce qui fait perdre au pays presque 5 milliards ; une autre fois, ce sont les vêtements du combattant qui reviennent à 5 milliards, lesquels vont en grande

partie aux marchands de vins. Tous les jours, sous prétexte d'être agréable aux électeurs et aux combattants, on distribue des milliards sans compter. Mais le moment du règlement de comptes arrive à grands pas.

Je ne sais pas du tout de quelle manière on s'y prendra, par quels moyens révolutionnaires on réduira les dettes au minimum. En attendant, le moyen le plus simple de tout régler avec le temps, c'est le travail. Mais pour produire beaucoup, il faut améliorer l'outillage national. Sur les 350 milliards de nos dettes, il n'y en a guère que je sache avoir été employés dans ce but. Il y a cependant bien des choses à faire ; l'amélioration de nos ports, la création de canaux, la réorganisation des routes, de nos chemins de fer, l'exploitation de la houille blanche et de la houille verte, l'amélioration de notre industrie hôtelière, etc...

Il y a peut-être de 10 à 20 milliards à dépenser. Mais où chercher les milliards indispensables ? Formons donc une association nationale sur des bases commerciales, et disons à tous les souscripteurs de rentes : « Vous aurez à recevoir, dans l'ensemble, environ 9 milliards ; on vous paiera 6 milliards et pour le reste on vous donnera des actions de ces grandes associations. Ces bons seront garantis par l'État et rapporteront au minimum 5 pour 100 avec des chances de plus-value à la réalisation des projets, au bout de plusieurs années ».

Il faudrait que ces bons puissent servir de monnaie courante puisqu'ils seraient garantis par l'État et par l'association administrée par les meilleurs finan-

ciers, commerçants et industriels de France, choisis par les corporations mêmes. L'affaire bien menée pourrait rapporter des bénéfices.

Parmi les divers projets de ce genre, celui-ci n'est ni le meilleur, ni le plus mauvais ; il aurait toutefois rempli son but si nos gouvernants tiraient un parti quelconque de ce que je préconise.

Mais qu'on ne croit pas que je m'égare de mon sujet qui est l'étude des pierres précieuses en parlant de considérations économiques. Tout se tient dans un pays et la prospérité commerciale est intimement liée à la prospérité générale.

L'enrichissement de la France correspondra à des achats plus importants de bijoux de la part des particuliers, parce que, qui dit richesse, dit désir de placement.

Me voici arrivé à la fin de ce chapitre et, du même coup, à la fin de ce livre que j'ai voulu fermer sur toutes ces considérations particulières à ma profession et à l'art d'y faire fortune.

Je l'ai voulu ainsi, à la fois dans l'intérêt supérieur du commerce des pierres précieuses et des perles, et surtout dans l'intérêt de mes enfants. C'est à eux, à l'avenir, à la vie qui s'ouvre pour eux que j'ai pensé en l'écrivant. La naïveté qui s'en dégage en est l'excuse... J'ai considéré en effet que le meilleur moyen de frapper l'esprit des enfants est de mêler à la théorie, l'anecdote et l'exemple. Tout ce qui fait image et en rend vivante la pensée abstraite frappera plus direc-

tement leur esprit. Si je puis leur épargner par là les erreurs de l'inexpérience, je n'aurai pas perdu mon temps. Ce sont mes souvenirs, c'est mon expérience personnelle des affaires, ce sont les remarques d'une existence déjà longue entièrement consacrée aux gemmes, que j'ai réunis ici : que le bénéfice en aille à tous ceux qui voudront s'en inspirer, mais, ce que je désire avant tout, c'est que mes enfants sachent en tirer profit.

TABLE DES MATIÈRES

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

LES DOUZE PLANCHES EN COULEURS QUI ILLUSTRENT CET OUVRAGE ONT ÉTÉ TIRÉES SUR LES PRESSES DE G. DEBERQUE, IMPRIMEUR A PARIS.

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 78936 — 7-49